



in fine -

Loges des sœurs (Revue 1848)

Sœur Rosalie - d° -

LA

PIÉTÉ EN ACTION

PROPRIÉTÉ.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



Ce lieu les fera souvenir de ce qu'il ne faut jamais qu'elles oublient, c'est que la religion doit être à jamais la base de leur conduite

LA
PIÉTÉ EN ACTION

OU

LES VRAIES AMIES

PAR

MADAME MANCEAU

INSTITUTRICE.

AUTEUR DE PLUSIEURS LIVRES D'ÉDUCATION.



LIBRAIRIE D'ÉDUCATION DE PERISSE FRÈRES,

PARIS

NOUVELLE MAISON

BUE SAINT-SULPICE. 38

ANGLE DE LA PLACE.



LYON

ANCIENNE MAISON

BUE MERCIÈRE. 49

ET BUE CENTRALE, 60.

1857

LA
PIÉTÉ EN ACTION

OU
LES VRAIES AMIES.

CHAPITRE PREMIER.

LE DÉJEÛNER DU PENSIONNAT.

Trois jeunes filles, rieuses comme on l'est à quinze ou seize ans, traversaient l'appartement de madame Milet, leur institutrice, qui les avait engagées à venir déjeuner avec elle ce matin-là.

Toutes fières d'une telle invitation, elles avaient lissé leurs beaux cheveux avec plus de soin que de coutume et mis chacune leurs plus blanches collerettes, sachant bien que la parure qui plaisait le mieux à l'excellente dame était une exquise propreté, image, disait-elle, de la pureté du cœur, le plus bel apanage qu'elle désirât à ses élèves.

Elles avaient déjà, en se tenant sous le bras, traversé

l'antichambre, le parloir, la chambre à coucher de leur digne amie sans voir aucun apprêt qui leur annonçât qu'elles fussent attendues.

Ce n'était pourtant ni au salon ni au réfectoire qu'il leur avait été enjoint de se rendre, mais bien dans l'appartement particulier de la maîtresse de la maison, où elle déjeunait d'ordinaire elle-même.

— Où donc madame veut-elle nous faire servir le repas auquel elle nous a conviées? dit l'une d'elles en s'arrêtant dans la chambre à coucher. Sa petite table ronde n'est plus ici, ses belles tasses de porcelaine ne sont plus sur la cheminée : où les a-t-on portées?

— Ce n'est assurément pas dans son cabinet de toilette que madame veut nous recevoir, ajouta une autre.

— Pourquoi pas? reprit une troisième en entr'ouvrant la porte; je mangerais là aussi bien que partout ailleurs : tout y est si propre, si bien rangé, quoiqu'il ne soit que huit heures.

— Ah ! c'est que madame est matinale, elle nous donne ce bon exemple, comme celui de tout ce qui est bien.

— Néanmoins ce n'est pas ici qu'elle veut nous recevoir, elle sait trop les égards qu'on doit à des invitées.

— Ah çà ! mais allons-nous déjeuner par cœur? reprit Julia, la plus gaie de toutes : oh ! cela ne m'irait pas, car je me meurs de faim.

— Eh ! mais, où donc aller? ajouta une autre.

— Par ici, par ici, mes enfants, dit une douce voix, entrez.

— Tiens, madame nous attend dans son oratoire, exclama la riieuse : il paraît que nous allons déjeuner saintement.

Malgré les ris que provoqua cette saillie, les jeunes filles s'efforcèrent de reprendre leur sérieux pour se présenter devant leur institutrice. Elles allaient paraître devant une personne qu'elles respectaient autant qu'elles l'aimaient ; elles étaient *invitées* chez elle : il était de leur devoir de s'y présenter en demoiselles bien apprises.

Au lieu d'aller l'embrasser et de lui demander de ses nouvelles, comme elles le faisaient chaque jour en descendant à leur classe, elles entrèrent en faisant chacune une grave et profonde révérence.

Madame Milet, souriant de leur politesse apprêtée, leur rendit leur salut avec un grand cérémonial, ce qui excita de nouveau l'hilarité des jeunes filles.

Toutes alors, oubliant le décorum qu'elles s'étaient imposé, se jetèrent à son cou avec une tendresse filiale ; elle-même les embrassa avec une affection toute maternelle, et l'on vit briller dans ses yeux deux grosses larmes. A cet aspect deux d'entre elles, Julia et Jenny, éclatèrent en sanglots.

Pour comprendre une transition si subite, il faut savoir que ces deux pensionnaires devaient quitter le jour même l'institution où elles avaient été élevées. Quoique ce fût un

bonheur, surtout pour l'une d'elles, de rentrer dans leurs familles, elles ne purent, en voyant l'émotion de leur digne amie, réprimer l'expression des regrets qu'elles éprouvaient aussi de s'en séparer.

— Allons, mes chères enfants, dit madame Milet, ne commençons pas par des pleurs un petit repas qui, j'espère, ne sera pas le dernier que vous prendrez chez moi. Vous savez que vous m'avez promis de venir souvent me visiter, et vous ne doutez pas du plaisir que j'aurai toujours à vous accueillir. Voyons, Amélie, toi qui es ma fidèle, mets-toi vis-à-vis de moi : tu sais que j'aime à t'avoir toujours devant mes yeux : et vous, mes amies, qui résiderez aussi constamment dans mon cœur et dans ma pensée, placez-vous à mes côtés ; afin que je jouisse de vous avoir en personne auprès de moi le plus longtemps possible. Les deux jeunes filles, dont le visage s'était rasséréané depuis les aimables paroles qui avaient fait rentrer dans leur âme l'espoir d'autres douces réunions, s'assirent avec joie auprès de leur digne amie, très-disposées à faire honneur à son charmant déjeuner.

Tout en effet était propre à charmer les yeux et à exciter l'appétit des trois pensionnaires. Sur la petite table d'acajou recouverte d'un marbre blanc, étaient placées quatre assiettes et quatre tasses de porcelaine dorée près desquelles était un pain de gruau. Lui seul eût régalié les jeunes filles, car il était bien plus appétissant que la tartine de pain ordinaire qui, avec la soupe et quelques fruits, composait de coutume

leur premier déjeuner. Quelques friandes pâtisseries, du raisin, des pêches magnifiques, du fromage à la crème, du chocolat odorant, telle était ce jour-là l'ordonnance du repas.

— Il me semble que je me place près du guéridon de maman, dit Julia gaiement en rompant provisoirement son petit pain.

— Quoi ! chez tes parents, tu déjeunes toujours ainsi ? demanda Jenny.

— Sans doute, à moins que je ne demande à la femme de chambre du café ou quelque chose de plus à mon goût.

— On ne te refuse rien, à ce que je vois, répondit sa compagne.

— Non, en vérité.

— Tu n'en étais pas cependant plus grasse en arrivant à la pension, reprit Amélie ; tandis qu'à présent tu as la figure aussi ronde et aussi fraîche que cette pêche.

— C'est que, voyez-vous, mes enfants, tel qui mange tous les jours pour se régaler ne se fait pas un bon estomac, croyez-le. Mes moyens pécuniaires me permettraient de donner tous les jours des repas succulents et recherchés à mes élèves, que je ne le ferais pas ; car les plus jeunes surtout mangeraient, appétit ou non, par sensualité et se feraient souvent du mal.

Mais, chères amies, interrompit madame Milet, en se levant, notre émotion d'abord, cette petite digression ensuite, nous ont fait oublier un devoir.

Toutes les jeunes personnes, d'un commun accord, se levèrent avec respect pour dire le bénédicité. L'institutrice continua ensuite : Les plaisirs les plus doux qu'on prend en famille ou dans un cercle d'amis, ne seraient plus innocents, si nous n'en rendions pas grâce à Dieu ; et ils seraient mêlés du mécontentement de nous-mêmes. Dans le monde, mes enfants, ajouta la bonne dame, en faisant les honneurs de sa table, la crainte de provoquer les mauvaises plaisanteries de ceux qui méprisent les plus saints usages, peut empêcher les signes extérieurs de notre reconnaissance, mais intérieurement, ne manquons jamais de remercier Dieu de ses bienfaits.

Après ce petit sermon, l'aimable hôtesse, heureuse de prouver aux jeunes filles que la véritable piété ne rend ni froid ni morose, provoqua leurs ris et leur babil par sa conversation spirituelle et gracieuse. Quand l'appétit et le désir de s'amuser se furent satisfaits, nos jeunes personnes, de leurs regards investigateurs, parcoururent les divers ornements de l'oratoire où elles avaient rarement pénétré. Ici une petite bibliothèque de livres choisis ; là un prie-Dieu surmonté d'un christ ; près de la croisée, un bureau sur lequel était un joli coffret et tout ce qu'il faut pour écrire ; le long des boiseries, plusieurs cadres simples, mais renfermant des gravures de sujets pieux : tel était l'ameublement du cabinet particulier de madame Milet.

— Mes bonnes amies, dit-elle en suivant de ses yeux leurs

regards, ne soyez pas étonnées que j'aie choisi ce lieu de retraite pour notre réunion : je l'ai fait à dessein. Deux de mes chères élèves, ai-je pensé, vont me quitter pour entrer dans le monde : la dissipation, les nouvelles liaisons qu'elles vont faire, détourneront peut-être leurs esprits de toutes les saintes instructions qu'elles ont reçues ici. Mais je connais leurs cœurs : souvent elles penseront à la vieille et à la jeune amie qu'elles ont laissées à la pension ; en se rappelant le petit repas que nous avons fait ensemble, elles songeront en quel lieu, et ce lieu les fera souvenir de ce qu'il ne faut jamais qu'elles oublient : c'est que la religion doit être à jamais la base de leur conduite.

Indépendamment du bonheur éternel que la piété doit nous procurer, elle assure notre paix, notre félicité en ce monde. Grâce à elle nous surmontons les passions qui pourraient nous nuire ; nous supportons sans désespoir les chagrins inhérents à la vie ; nous nous affermissons dans les devoirs que notre position nous impose, quoi qu'ils puissent nous coûter.

Que de fois, durant la carrière la plus épineuse qu'on puisse parcourir, je suis venue dans un lieu semblable ou dans celui-ci, retremper mon âme par la prière, les méditations, les saintes lectures ; et l'affermir contre les dangers, les chagrins, le découragement qui pouvaient m'assaillir.

— Ma digne amie, vous avez donc eu bien des peines ? s'écria Julia.

— Oui, mon enfant, et si nous avons plus de temps jusqu'à ton départ et à celui de Jenny, je vous conterais mon histoire pour vous faire comprendre de quel secours est la religion dans les vicissitudes de la vie.

— Oh! nous avons encore bien des instants à nous, dit Julia avec feu : il n'est que neuf heures et mon père m'a dit qu'il ne viendrait que passé midi.

— Quant à moi, ma nourrice m'a marqué qu'elle ne pourrait venir qu'à trois ou quatre heures, ajouta Jenny.

— Veuillez donc, reprit Amélie, mettre le comble à toutes vos bontés, en nous faisant un récit qui, ayant rapport à vous, ne peut que nous être d'un grand intérêt.

— Petite flatteuse, tu me détermine.



CHAPITRE II.

HISTOIRE DE MADAME MILET.

Je suis fille d'un des généraux les plus distingués de Napoléon I^{er}. Mon père, grâce à sa valeur, à ses talents militaires, venait d'être nommé comte de l'Empire quand je vins au monde.

— Comte ! quel honneur, s'écria Jenny.

— Il est inutile de vous dire que mon enfance se passa au sein du luxe et de toutes les aisances de la vie ; mais je n'en étais pas plus heureuse pour cela.

— Était-ce possible ? dit Amélie.

Mon père, qui eût désiré un fils pour voir perpétuer son nom, ne me regardait qu'avec indifférence.

Quoique, en grandissant, je fisse tous mes efforts pour mériter sa tendresse, sa froideur, les regrets qu'il ne me cachait pas, étaient souvent la cause de mes larmes. Ceci vous prouve que l'opulence et un grand nom ne donnent pas toujours le bonheur.

Heureusement que ma mère, ma bonne mère, par sa vive tendresse et ses douces paroles, parvenait à me faire supporter sans murmure l'indifférence de celui dont mon cœur appelait en vain les caresses.

Que de fois dans les bras l'une de l'autre avons-nous mêlé nos pleurs !

Oh ! comme alors nous maudissions ce titre, ce vain titre qui causait nos peines, et qui peut-être faisait tant d'envieux !

Dans une classe moins élevée, mon père, sans crainte de voir s'éclipser un beau nom, m'eût aimée comme il eût chéri un fils ; il eût goûté les douceurs de l'amour paternel ; j'eusse été dotée de cette double affection qui fait le bonheur des enfants ; et ma mère n'aurait pas gémi de ce qui faisait mon malheur et celui de son mari.

Mais sans doute que Dieu avait prévu que si rien n'avait manqué à notre félicité en ce monde, nos regards se fussent détournés du ciel, et que nous ne nous serions occupées que des choses de la terre, comme le font tant de gens heureux.

Mon excellente mère, en soupirant comme moi de l'injustice paternelle qu'elle s'efforçait en vain de me cacher, me disait souvent : Songe, ma fille, que le père commun des hommes a sans cesse les regards tournés vers nous : s'il nous voit souffrir avec résignation les peines inhérentes à la race humaine, il saura bien nous en récompenser. Son divin Fils l'a dit : *Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés !*

Je me jetais alors à genoux, j'élevais mon âme au Seigneur, je lui promettais de m'efforcer d'acquiescer les qualités qui pouvaient lui plaire, et je me relevais fortifiée.

Je lui demandai tant de fois les grâces qui pouvaient me rendre pieuse et bonne, qu'à quinze ans j'avais le jugement beaucoup plus formé qu'on ne l'a d'ordinaire à cet âge ; et que mon père, si indifférent jusqu'alors à mon égard, commença à prendre plaisir aux éloges qu'on se plaisait à lui faire de moi.

Comme chacun put s'apercevoir de l'orgueil paternel qu'il en ressentait, on ne manqua pas de les lui réitérer même en ma présence, et, je l'avoue, j'en étais tellement flattée que j'en aurais pu concevoir de l'amour-propre. Mais ma mère était là qui ne manquait pas de me dire : *Songe, mon enfant, que les premiers ici-bas seront là-haut les derniers.*

Alors je rentrais en moi-même et je pensais que le peu de vertus ou de talents que je pouvais avoir, n'étaient qu'une émanation de la bonté de Dieu et le résultat de l'excellente éducation que je recevais. Cependant, si la piété et la gratitude parvenaient à écarter de mon âme toutes les suggestions de l'orgueil, qui n'eussent pas manqué d'en ternir la pureté, mon cœur n'en éprouvait pas moins beaucoup de joie quand je voyais les regards de mon père se fixer enfin sur moi avec tendresse et ceux de ma mère, tout rayonnants de bonheur, s'élever avec reconnaissance vers le ciel.

Un jour, après l'une de ces contemplations qui me rendaient si heureuse, il dit bas à ma mère, mais de façon que je n'en perdis pas un mot : J'ai beau examiner ta fille, je ne lui trouve pas un défaut : si e'eût été un garçon, je l'eusse aimé avec trop d'idolâtrie.

Ah ! comme mon bonheur alors me parut complet, incroyable ! L'aurais-je aussi bien senti, si je l'avais toujours goûté ?

Ne croyez pas, mes enfants, que je vous rapporte ces petits détails pour vous faire croire que dans ma jeunesse je fusse meilleure que toute autre personne bien élevée ; les paroles si flatteuses de mon père venaient surtout du contentement qu'il éprouvait d'un projet de l'Empereur. Vou-
lant confondre l'ancienne noblesse et la nouvelle, Napoléon avait résolu de me marier avec le jeune duc de V^{...}, issu d'une illustre famille.

« Si je n'ai pas le bonheur de me voir renaître dans un fils, disait mon père, j'aurai un gendre dont le nom, s'alliant au mien, n'y peut donner que plus de lustre. »

Heureux d'une union que rien ne paraissait devoir empêcher, car les deux familles étaient d'accord, et les deux jeunes fiancés paraissaient se convenir ; il me témoignait de jour en jour plus d'affection, et me nommait sans cesse sa petite duchesse.

— Duchesse ! quel beau titre ! que vous deviez être fière en songeant que vous alliez bientôt le porter ? s'écria Julia.

— Mais, ma bonne amie, vous étiez déjà comtesse, quel honneur ! pourquoi donc ne nous en avez-vous jamais parlé ? demanda Jenny.

— Parce que je ne me suis jamais glorifiée que d'être chrétienne, mes enfants, et j'ai bien fait ; car de tous mes titres c'est le seul qui, pour mon bonheur, me soit resté.

Ma félicité néanmoins était si complète alors, qu'elle m'eût peut-être empêchée d'en désirer une autre, et pourtant que les joies de ce monde sont passagères !

Chérie de mon père comme de ma mère, aimée du jeune duc qui devait être mon mari, il me semblait que nulle peine ne devait m'atteindre. Comme je me trompais !

Des revers arrivés à l'Empereur s'étendirent bientôt sur ma famille. Mon père, qui devait tout à son illustre général, voulut soutenir sa cause lorsqu'il reparut en France à son retour de l'île d'Elbe. Blessé dans l'une des batailles mémorables, mais désastreuses, qui eurent lieu alors, ce pauvre père fut obligé de quitter la France ; et ma mère et moi le suivîmes en Angleterre. D'autres revers étaient déjà venus nous assaillir. Ma mère seule avait quelque fortune par elle-même ; un procès lui avait enlevé presque toute celle qu'elle possédait ; un autre l'empêchait de jouir du peu qu'il lui restait ; et nous nous serions trouvés dans la misère, sans la vente des objets précieux que nous avions emportés.

La blessure de mon père s'étant rouverte par les fatigues du voyage, ne put parvenir à se cicatriser, car le chagrin qu'il

éprouvait du renversement de toutes ses espérances et de la chute de son maître, avait échauffé son sang ; l'air brumeux de l'Angleterre était encore également contraire à son rétablissement, aussi malgré tous nos soins nous le vîmes dépérir de jour en jour. L'une des choses qui l'avaient le plus affecté, avait été de voir celui qu'il s'était plu à nommer tant de fois son gendre, combattre contre Napoléon et par conséquent contre lui-même.

La famille du jeune duc, heureuse de voir rentrer les Bourbons en France, l'avait exhorté à soutenir leur cause ; ainsi ceux qui semblaient amis, qui devaient être alliés, étaient devenus ennemis.

— Mais, dit Amélie, puisque vous lui étiez promise, puisqu'il vous aimait, c'était bien mal à ce jeune homme d'en agir ainsi.

— Il obéissait à ses parents, à son attachement peut-être pour l'ancienne dynastie : toujours ainsi les diverses sympathies désunissent les hommes.

— Mais que devint-il ? demanda Julia.

— Peu de temps après le rétablissement de Louis XVIII sur le trône, il fit un riche mariage ; moi, je n'étais plus un assez beau parti pour lui.

— Que vous dûtes alors vous trouver malheureuse ! exclamèrent les jeunes filles.

— Voilà encore une circonstance où la résignation que nous donne la piété me fut d'un grand secours. *Dieu ne l'a*

pas voulu, Dieu sait mieux que nous ce qu'il nous faut, me dis-je ; et je supportai ce coup avec beaucoup moins d'amertume qu'on aurait pu le croire.

Le désir d'ailleurs de ne pas accroître les peines de mon père, me fit renfermer dans mon cœur le déplaisir bien naturel que j'éprouvais ; et je m'efforçai, ainsi que ma mère, de lui présenter toujours un front serein, propre à calmer sa mélancolie. Que de fois, nous serrant la main à toutes deux, il nous dit : « Ah ! que j'étais injuste quand je murmurais de n'avoir pas de fils !

Si Dieu m'en avait donné un, au lieu de mon Adélaïde, je l'aurais peut-être vu périr à mes côtés pour soutenir la cause que j'ai dû défendre, et je n'aurais plus d'enfant.

Mais tu es auprès de moi, ma tendre fille : ange du ciel comme ta mère, tu apaises mes maux par tes soins, mes chagrins par ta présence ; et tes prières, je n'en doute pas, m'obtiendront une vie meilleure. »

Ce fut avec ces sentiments de résignation et d'espoir que mon père termina son existence. Quant à nous, notre foi en la miséricorde céleste, ainsi que notre mutuelle tendresse, nous aida à supporter cette cruelle séparation.

Les chagrins du cœur cependant ne devaient pas seuls nous atteindre : les inquiétudes de l'esprit vinrent encore nous assaillir.

Le nouveau procès intenté à ma mère avait encore été perdu, les frais qu'il avait coûtés et la maladie de mon père

avaient épuisé toutes nos ressources. On pouvait en appeler, nous écrivait-on, car la justice paraissait de notre côté ; mais où trouver les fonds nécessaires ? Les personnes qui s'occupaient de nos intérêts à Paris, presque ruinées elles-mêmes par le changement de gouvernement, ne pouvaient nous servir.

Ma mère, trop faible, trop malade pour chercher à entreprendre quelque chose qui pût nous secourir, s'apprêtait à souffrir sans se plaindre. Malgré sa résignation, je voyais souvent ses yeux s'arrêter sur moi avec anxiété et des larmes qu'elle ne pouvait retenir couler sur ses joues amaigries.

L'inquiétude que lui donnait mon sort les faisait surtout couler ; et moi, cependant, non moins effrayée des maux qui pouvaient l'atteindre, j'essuyais ses pleurs sans en verser.

C'est que je voulais m'efforcer de lutter contre l'infortune afin de l'y soustraire. Je m'étais en conséquence perfectionnée dans toutes les branches de mon instruction, j'avais aussi appris assez d'anglais pour me faire bien entendre dans cette langue, et je résolus de tirer parti de mon savoir.

Recommandée par quelques personnes respectables, je parvins, malgré ma jeunesse, à obtenir une place d'institutrice dans une riche famille.

Ne demandant que de faibles appointements, j'obtins par compensation le bonheur de ne point me séparer de ma mère qui vint partager mon sort.

Là, néanmoins, d'autres chagrins m'attendaient encore :

les parents de mes deux élèves n'avaient pas d'éducation, quoiqu'ils en voulussent faire donner à leurs filles. Nouvellement enrichis par un commerce lucratif, ils croyaient pouvoir me traiter comme toute autre personne salariée, et ne me témoignaient pas les égards qui auraient pu inspirer du respect et de l'obéissance à mes élèves.

Combien il me fallut de patience pour supporter cette position après m'être vue l'objet des politesses, des adulations même de mes égaux et de la déférence de mes subalternes.

Mais quand la résignation me manquait, je me jetais aux pieds d'un crucifix; et, réfléchissant aux humiliations, aux souffrances du Rédempteur des humains, je me rendais forte contre toutes les contrariétés que je pouvais avoir.

Ma mère d'ailleurs, ne sachant pas assez d'anglais pour comprendre toutes les remarques ridicules que parfois on me faisait, ne se doutait pas des peines que je pouvais endurer : quels motifs de consolation pour moi !...

Cependant je sentais que j'avais aussi des devoirs à remplir à l'égard des jeunes personnes qui m'étaient confiées, et que je ne devais pas, par la molle faiblesse que pouvait m'inspirer mon intérêt personnel, accéder à tous les désirs de leurs parents, quand ceux-ci venaient à tous moments contrecarrer mon mode d'éducation.

Je souffrais de voir traitée avec trop de sévérité la cadette qui, timide, méfiante d'elle-même, n'avait besoin que d'encouragements pour être excitée à l'étude : de remarquer qu'on

montrait trop d'indulgence à l'aînée qui, vive, spirituelle, mais extrêmement inappliquée et rebelle, savait s'exempter de toute punition à l'aide d'une saillie ou d'une caresse.

Affligée de cette sévérité ou de cette faiblesse hors de propos, je me décidai à avoir un entretien particulier avec ces parents bons, mais inconsiderés.

— J'ai bien peu d'expérience, leur dis-je, mais je me souviens des moyens qu'employait ma bonne mère pour me faire surmonter les dégoûts ou l'inapplication que je pouvais avoir pour l'étude. Permettez-moi de les employer à l'égard de vos filles.

— Eh ! qui vous en empêche ? me dit d'un ton assez rude le bon Anglais.

— Vous, vous-même, monsieur, osai-je répondre, vous qui me reprochez souvent trop de douceur pour Bethzy et trop de rigueur pour Anna.

— Je ne veux pas que mes filles soient malheureuses, s'écria la mère : elles seront riches ; que m'importe qu'elles aient tant de savoir ! Ce serait peut-être au préjudice de leur santé.

— Ah ! madame, répliquai-je, je suis un exemple moi-même des vicissitudes de la fortune : qui m'eût dit jamais que je serais obligée, pour vivre, de faire ressource de mes faibles talents ? Croyez que c'est l'intérêt de vos enfants qui me fait insister sur les moyens à prendre pour vaincre leur paresse et leur indocilité.

En disant ces mots, j'avais les yeux pleins de larmes. Mon émotion frappa ces bonnes gens. Tous deux me dirent avec plus de douceur :

— Eh bien ! que désirez-vous que nous fassions pour rendre votre tâche plus facile, et pour faire faire à nos filles les progrès que vous souhaitez ?

— Je voudrais, repris-je avec calme mais avec fermeté, les diriger tout à fait à mon gré.

— Alors, s'écria le père avec une humeur marquée, nous ne devons donc être plus rien pour nos enfants ?

— Pardonnez-moi, répondis-je, vous serez leur juge et le mien propre.

Voici la belle saison, permettez-moi d'aller avec mes élèves passer l'été à la campagne.

Vous viendrez de temps en temps les voir et vous pourrez vous tranquilliser sur l'état de leur santé.

A une époque marquée, dans trois mois, par exemple, je vous ferai juger de leur avancement. Si vous n'en êtes pas satisfaits, j'abandonnerai, quoique à regret, la tâche que j'ai commencée, et vous choisirez une maîtresse plus habile. Cet arrangement vous convient-il ?

Le mari et la femme se regardèrent à peu près persuadés. Ils consultèrent les enfants qu'un changement d'habitation était propre à charmer, et notre départ fut résolu. Il est inutile de dire que ma mère fut du voyage et que son expérience m'aida souvent à bien diriger mes élèves.

Je demandais d'ailleurs à Dieu tous les jours de m'éclairer, de soutenir mes bonnes résolutions ; et vous pouvez juger, si je m'occupai avec zèle des devoirs que la nécessité et ma conscience m'imposaient.

Je m'efforçai d'abord de me faire aimer de Bethzy et d'Anna, me mêlant moi-même à leurs jeux quand elles m'avaient contentée. Je leur fis comprendre ensuite l'étendue de nos devoirs respectifs ; je leur parlai du juge suprême qui voit tout et qui doit nous récompenser ou nous punir selon que nous les avons bien ou mal accomplis.

A la fin de chaque jour, je leur faisais faire leur examen de conscience et le mien.

— Ai-je manqué à la tâche que je me suis imposée près de vous ? leur disais-je quelquefois.

— Oh ! non, non, vous vous êtes constamment occupée de nous.

— Et vous, êtes-vous satisfaites de vous-mêmes ?

Celle qui avait mérité mes éloges se jetait dans mes bras en disant : Vous m'avez dit que vous étiez contente. Je l'embrassais en l'assurant que Dieu lui-même devait avoir béni ses efforts.

L'autre, si elle avait été rebelle ou inappliquée, baissait la tête en rougissant. Je lui faisais promettre alors qu'elle ferait mieux le lendemain, et presque toujours elle remplissait un engagement qu'elle ne doutait pas que le Seigneur n'eût entendu.

Grâce à cette méthode, j'eus la satisfaction de les voir bientôt répondre à mes soins et aux désirs de leurs parents.

Au temps convenu, ils amenèrent un homme instruit pour les aider à juger des progrès de leurs enfants. Quoique cette mesure me prouvât que leur confiance en moi n'était pas entière, je ne m'en fâchai pas ; car ma jeunesse pouvait le commander à leur prudence ; je fus même charmée d'avoir pour témoin de mes efforts une personne éclairée. Je fis lire, écrire, analyser mes élèves ; je leur fis réciter les leçons qui leur étaient les plus familières, je montrai les ébauches de leur dessin, etc., et j'eus le plaisir d'entendre dire que sur le français, comme sur les autres branches de leur instruction, elles étaient parfaitement enseignées ; et que déjà leurs progrès faisaient honneur à l'aptitude des élèves et au zèle de l'institutrice.

Enchantées des éloges qu'elles recevaient, ces bonnes petites se jetèrent dans mes bras et m'accablèrent de caresses. Notre juge dit alors en souriant : Je ne m'étonne plus de tels succès : quand on chérit sa maîtresse, il est rare qu'on ne s'applique pas aux leçons qu'elle donne.

Quoique une telle parole pût faire comprendre aux parents, présents à cette scène, que leurs enfants étaient bien dirigés, je demandai moi-même qu'un tel examen eût lieu tous les trois mois afin de stimuler le zèle de mes élèves ; cet usage fut adopté, et dès lors l'émulation de ces chères petites, ainsi que la considération qu'on me portait, ne se démentit plus.

Ma mère était aussi l'objet de leur parfaite estime; car M. et madame Jeffrey, fort satisfaits de l'éducation que je donnais à leurs filles, cherchaient par mille prévenances à lui faire comprendre qu'ils la regardaient comme la source immédiate d'où découlaient l'instruction et les bonnes qualités que je m'efforçais de donner à leurs enfants.

Ah! comme je me réjouissais de la manière dont elle m'avait élevée en effet. Si, par une hauteur mal placée, je m'étais révoltée du peu d'égards qu'on m'avait témoigné d'abord, j'aurais perdu ma place, et qui sait si j'en aurais jamais trouvé une pareille? Si, par une moins grande délicatesse de conscience, je n'eusse pas osé réclamer la part d'autorité qui m'était due, je n'aurais pu accomplir dignement ma tâche et être satisfaite de moi-même. Mais la profonde piété que ma mère avait su m'inspirer m'avait empêchée de mépriser ces braves gens parce qu'ils n'étaient pas d'une naissance illustre. Je sus me tenir à ma place de subordonnée à leur égard, tout en les obligeant de m'accorder l'autorité qui m'était nécessaire, et bientôt ma mère et moi fûmes considérées comme des membres prépondérants de leur famille. Quand ma tâche fut achevée et que j'eus amassé assez de fonds pour poursuivre le procès d'où dépendait notre avenir, nous revînmes en France; mais ce ne fut pas sans emporter les regrets de nos hôtes et mille marques de leur gratitude.

Ce fut alors que je vis que sous une rude écorce il peut y avoir des cœurs généreux et bienfaisants, et qu'il est bon de

savoir oublier les différences du rang et de l'éducation, puisque entre les âmes, cette noble partie de nous tous, il peut exister une véritable sympathie.

Je ne pus moi-même quitter M. et madame Jeffrey et leurs filles sans verser bien des larmes, et jamais je n'oublierai ces bons amis.

— Et vos élèves, madame, se sont-elles toujours souvenues de vous? demanda Jenny.

— Toujours, mon enfant : elles entretenrent une correspondance suivie avec moi, et lorsque les événements que je vais vous conter me forcèrent à me livrer de nouveau à l'enseignement, ce furent leurs filles qui commencèrent à mettre mon pensionnat en vogue.

— C'est ainsi que nous ferons dans quelques années pour soutenir toujours votre établissement, dit Julia.

— O mes bonnes amies, si alors j'existe, je serai trop âgée pour l'administrer encore ; mais voici Amélie à qui vous pourrez accorder toute votre confiance.

— Et toute notre affection, dirent les deux jeunes filles en serrant la main de la compagne qu'elles allaient quitter.

— Il est beau de voir les amitiés d'enfance se perpétuer ainsi, reprit madame Milet; mais, mes enfants, si vous voulez entendre la fin de mon histoire, ne faisons plus de digressions, car le temps nous presse.

Arrivées en France, nous nous occupâmes du procès qui devait rendre à ma mère une faible partie de sa fortune, et,

grâce au zèle et au talent d'un jeune avocat, nous eûmes le bonheur de le gagner.

Nous considérâmes M. Milet comme notre sauveur, comme notre ami, et bientôt ma mère ne dédaigna pas de le nommer son gendre.

— Quoi ! ma bonne amie, vous qui aviez manqué d'être duchesse, s'écria Julia, comment pûtes-vous consentir à n'être que la femme d'un avocat ?

— J'étais revenue de toutes mes idées de grandeur; la reconnaissance, comme la sympathie, m'attachait à lui, et je ne crus pas me mésallier en lui donnant ma main. Ne savais-je pas, d'ailleurs, que tous les hommes sont frères, puisqu'ils sont créés de Dieu, et que les plus estimables doivent être les plus nobles à ses yeux ?

Ma mère, dont la santé déclinait chaque jour, fut la première à presser cet hymen, car elle ne voulait pas me laisser sans protecteur.

Quelques mois après mon mariage, je perdis cette excellente amie. Sa mort eût empoisonné tout le bonheur dont je jouissais alors, si les sentiments de foi et de piété qu'elle m'avait inspirés n'eussent servi à calmer ma douleur.

Pouvais-je me désespérer de la voir s'exiler d'un monde où elle avait éprouvé tant de peines, quand les vertus qu'elle avait pratiquées me donnaient l'espérance qu'elle en devait trouver là-haut un meilleur ?

Je m'efforçai donc de ne penser à elle que pour la bénir,

comme je le fais encore maintenant, et pour m'exercer à marcher sur ses traces afin d'aller un jour la rejoindre.

Animée de ces sentiments, je tâchai de faire trêve à mes regrets pour m'occuper du bonheur du seul être qu'il me restât à aimer maintenant sur la terre. Lui, de son côté, n'avait d'autre ambition que celle d'assurer ma félicité. Voulant accroître nos faibles capitaux pour me placer, disait-il, dans la position dont je n'aurais jamais dû descendre, il acheta une étude de notaire que notre petite fortune ne put payer qu'à moitié. Mais l'activité qu'il déploya dans l'exercice de ses fonctions et l'économie que je m'efforçais d'administrer dans notre intérieur nous faisaient espérer de pouvoir nous acquitter bientôt.

Que nous étions heureux au bout de chaque année quand, à l'aide d'un remboursement, nous voyions notre dette s'amoinrir, et que, supputant nos recettes et nos dépenses, nous pouvions à peu près déterminer l'époque où nous serions entièrement libérés de nos engagements !

Comme nous faisions alors de beaux châteaux en Espagne ! Mon mari devait, dans quelques années, m'acheter une jolie maison de campagne, où je me plainrais autant que dans celle de mes parents au temps de leur splendeur ; je le voyais assez riche pour vendre sa charge et se livrer avec moi à la seule éducation de nos enfants.

Estimé pour la manière honorable dont il avait parcouru sa carrière, je le voyais encore vénéré par tout le bien qu'il ferait dans les environs, etc., etc.

Quand je pensais au bonheur qui serait alors notre partage, je frissonnais en songeant que la mort y pourrait seule mettre un terme.

C'est ainsi, mes enfants, que trop de félicité peut détourner nos regards de la céleste patrie où doivent tendre pourtant nos vœux.

Il me fallait d'autres épreuves pour ramener mon âme aux pensées chrétiennes qui seules peuvent assurer notre sort à venir.

Ces épreuves ne se firent pas longtemps attendre, et, si je les considérai alors comme les plus grands fléaux, je dois aujourd'hui les envisager comme des faveurs du ciel, puisqu'elles m'ont instruite à regarder comme un néant les intérêts matériels, et, comme illusoires, toutes les espérances du bonheur de ce monde.

Mon mari, aussi estimé qu'il méritait de l'être, reçut un jour la visite d'un de ses clients. Ce monsieur, compromis dans une affaire politique dont il craignait le fâcheux dénouement, se décida à fuir en pays étranger. Ne voulant pas risquer d'emporter toute sa fortune qu'il avait convertie en or et en billets de banque, il apportait à mon mari un petit coffret renfermant cent mille francs qu'il le pria de ne point faire valoir ; car il pouvait d'un instant à l'autre les revenir prendre si l'affaire en question avait pour lui une heureuse issue, ou le charger de les lui faire passer dans le lieu où il se fixerait. Ce monsieur remit le dépôt en question à mon

mari dans une pièce voisine de l'étude, où plusieurs jeunes cleres travaillaient : ils purent entendre les paroles qui se proférèrent à ce sujet et voir le client repasser sans le petit coffre qu'il avait apporté et qui renfermait ses valeurs.

Parmi ces cleres, il y en avait un que mon mari affectionnait beaucoup, quoiqu'il fût le dernier de tous.

C'était un pauvre orphelin qu'il avait pris d'abord pour faire les commissions relatives à l'étude. Lui trouvant beaucoup de capacité, il se plut à perfectionner son instruction, assez bien commencée, afin qu'il pût s'élever plus haut. J'avais voulu m'occuper aussi de son éducation religieuse, fort négligée. Le jeune homme y mettait peu de bonne volonté, et mon Edmond, craignant que je ne me fatiguasse beaucoup d'une tâche si laborieuse, me disait quelquefois : « Tu prends une peine inutile : un garçon ne peut être pieux comme une fille ; qu'il soit honnête homme et sache bien travailler, c'est tout ce qu'il faut. » Je n'étais pas de cet avis, et vous allez voir que j'avais raison : il avait sans doute de mauvais penchants qu'une religion éclairée l'eussent porté à combattre.

Interne, puisqu'il n'avait point de parents pour le recevoir, Charles, ainsi nous l'appelions, allait et venait librement chez nous comme l'enfant de la maison. Il put voir le coffret d'abord dans la pièce voisine de l'étude, ensuite dans un secrétaire dont nous conservions précieusement la clef, mais qu'il nous fallut ouvrir plusieurs fois en sa présence.

Ce dépôt resta dix-huit mois chez nous, et mon mari me

dit un soir, sans se défier du jeune clerc qui pouvait l'entendre : « Combien ce pauvre M. Dumesnil perd d'argent par son émigration si longue ! ses fonds bien placés augmenteraient son capital aujourd'hui. C'est une somme qui dort sans porter profit à personne. Quand donc en verrons-nous le possesseur ? Je lui ai pourtant écrit que son affaire est entièrement assoupie. »

Ainsi que mon Edmond, je désirais beaucoup être débarrassée de ce dépôt ; mais bientôt d'autres soins bien plus chers vinrent détourner notre esprit d'un tel souci.

Nous avions trois enfants, dont deux filles faisaient déjà nos délices : une maladie contagieuse nous les enleva successivement, il ne nous resta qu'un fils encore fort jeune que nous pûmes soustraire à l'épidémie. Il est inutile de vous dire quelle fut ma douleur : le souvenir de mes pauvres petites fait encore couler mes larmes ; car il n'est guère de résignation qui puisse consoler le cœur d'une mère.

Pendant les tristes soins que nous occasionnèrent ces affreuses maladies et ces pertes successives, il est probable que nous négligeâmes quelquefois de cacher la clef du précieux secrétaire : nous n'avions d'ailleurs nul sujet de nous méfier de nos clercs ni de Charles en particulier.

Cependant un soir il ne rentra point coucher ; inquiets, nous fîmes mille questions aux autres clercs pour savoir s'ils devinaient le motif de son absence.

Le premier nous dit : « Sans doute ce jeune homme a fait

des connaissances dangereuses : depuis quelque temps il n'était plus le même et sortait souvent sans nécessité ; je vous en aurais avertis, si je ne vous avais pas vus plongés dans la douleur. »

Ces quelques mots venaient d'être proférés, lorsque M. Dumesnil entra.

— Soyez le bienvenu, lui dit mon mari : il y a bien longtemps que je vous attends.

— Comment ! il n'est que onze heures, et j'ai dit hier soir à votre jeune clerc que j'ai trouvé seul dans l'étude, que je ne présumais pouvoir venir que vers midi.

Ces paroles furent pour nous comme une révélation : nous courûmes vite à notre secrétaire..... quel bonheur ! le coffret y était encore..... personne ne savait l'ouvrir et notre client d'ailleurs en avait conservé une clef.

Mon mari, heureux comme moi que son soupçon ne fût que vain, prit le dépôt et le remit au possesseur.

Celui-ci, plein de confiance en nous et fort pressé d'aller à un rendez-vous, ne voulut point ouvrir la boîte ; il partit, disant qu'il viendrait un autre jour nous faire ses remerciements.

Fort tranquilles de ce côté, nous retombâmes dans l'espèce d'apathie où nous avait laissés la mort de nos filles, lorsqu'une terrible révolution vint nous en tirer.

A peine une heure s'était écoulée depuis le départ de

M. Dumesnil, qu'il rentra furieux dans l'étude où se trouvaient les clercs et de nombreux clients.

— Je suis volé, criait-il, volé par l'homme en qui j'avais mis toute ma confiance ! voyez, ce coffret ne contient que quelques petits cailloux, il y avait cent mille francs là dedans. Je suis un homme perdu, déshonoré : j'avais les engagements les plus sacrés, et me voici ruiné.

Mon mari, accouru à ces clameurs, fut atterré ; ses forces l'abandonnèrent, et quand j'arrivai à mon tour, je le trouvai évanoui. Jugez de mon chagrin ; je ne sais comment je ne succombai pas à mon désespoir. Mais depuis la perte de mes enfants, mon âme pour ainsi dire était aguerrie à la douleur. Cependant ce qui m'était le plus sensible c'était de voir mon cher Milet, cet être si bon, si honorable, en butte au plus odieux soupçon. Tout en m'efforçant de le secourir, je m'écriai : Monsieur, cessez, cessez vos plaintes, nous sommes les seuls malheureux, car vous ne perdrez rien : oui, nous vous rendrons tout ; mais du moins laissez-nous l'honneur.

— L'honneur ! qu'est-ce qui doute de mon honneur ? exclama mon pauvre Edmond, ne recouvrant ses forces que pour se livrer au plus violent désespoir. J'ai travaillé toute ma vie pour l'acquérir, je l'ai conservé intact et un malheureux !...

Il ne put achever et retomba dans mes bras le front couvert des ombres de la mort.

Je le serrais dans mes bras en l'inondant de mes pleurs,

et ce spectacle était si touchant que le maître du dépôt, attendri lui-même, me fit des excuses et me montra la plus extrême affliction de ses paroles inconsidérées.

— Nous avons été volés, monsieur, lui dis-je, vous devez le croire.

— C'est certain, s'écrièrent tous nos clercs : le malheureux Charles n'a pas fui pour rien.

— Mais comment a-t-il pu ouvrir ce coffre, demandai-je : vous et nous en connaissions seuls le secret ; vous en avez une clef, et ce matin encore, moi, j'en ai touché l'autre ?

— Ce n'est pas la même boîte sans doute, dit M. Dumesnil en examinant de nouveau celle qu'il tenait ; n'ayant pu ouvrir celle-ci ce matin, j'en ai fait briser la serrure ; non, ce n'est pas la même boîte : la mienne était d'acajou massif, et celle-ci est d'un autre bois, l'extérieur seul en est semblable. Ah ! pourquoi, pourquoi n'ai-je pas fait d'abord ces remarques, je me serais douté du fait et vous aurais évité cet esclandre ?

Sans doute que le voleur a imaginé cette substitution pour enlever le dépôt à quelque instant favorable, sans que vous pussiez aussitôt découvrir son crime.

Au moment d'acquitter une dette sacrée, jugez de mon désappointement et de ma colère. Un monsieur avec lequel je suis revenu des États-Unis, qui devait m'accorder la main de sa fille, qui m'avait obligé en route, a pu me considérer comme un chevalier d'industrie, au moment de remplir mes engagements avec lui et de lui montrer mon avoir.

A cette pensée, je n'ai plus été le maître de moi : il est si dur de se voir mépriser par celui dont on recherchait l'alliance !...

— Il sera détrompé, monsieur, croyez-le, lui dis-je, dùt-il nous en coûter toute notre fortune.

Pendant ce colloque, mon mari restait comme inanimé ; je le fis coucher, et malgré tous mes soins, il ne sortit de cet état que pour entrer dans le plus affreux délire.

Pendant plus de huit jours, il fut en danger de mort, et si les secours de la médecine parvinrent à sauver ses jours, ils furent insuffisants pour lui rendre sa santé première : il était blessé et dans son honneur et dans toutes ses espérances de félicité.

Ce fut alors que je dus, à l'aide de ma résignation et de mon courage, chercher à calmer son âme et à en chasser toutes les pensées affligeantes qui l'obsédaient.

— Vends ton étude, lui dis-je, et ta réputation restera intacte.

— Mais nos moyens d'existence, ma chère ? cet événement va faire tomber en discrédit mon étude, je n'en tirerai pas les fonds qu'elle nous a coûtés, et quand je me serai acquitté, nous n'aurons plus de quoi vivre.

— Tu redeviendras avocat ; moi, je serai de nouveau institutrice ; nous n'aurons plus de fortune ; mais nous serons estimés.

— Te voir travailler, ma bien-aimée, quand je voulais rappeler sur ta tête tout le bonheur de ta jeunesse !...

— Le bonheur gît dans la paix de l'âme et l'union des cœurs : cette félicité nous sera conservée.

Edmond suivit mon conseil, il vendit son étude, à perte il est vrai ; mais il se trouva soulagé.

AMÉLIE.

Comment, madame, le possesseur du trésor eut l'indignité de le recevoir en entier ?

JENNY.

Pour moi, j'eusse mieux aimé me livrer pour vivre à l'état le plus abject que de voir deux époux si vertueux ruinés par ma faute.

JULIA.

Que veux-tu dire par sa faute ? M. Dumesnil n'était pas coupable de l'enlèvement du trésor.

JENNY.

Non, assurément ; mais s'il n'était pas venu réclamer la complaisance de M. et madame Milet, ceux-ci n'eussent pas eu à supporter une semblable perte.

Oh ! certainement je leur eusse dit : C'est un malheur, un grand malheur pour moi ; mais je ne veux pas que vous en soyez les victimes.

— Tout le monde, reprit la digne institutrice, n'a pas ton

exquise délicatesse. D'ailleurs je vous l'ai dit, mes enfants, ce monsieur, s'il nous eût laissé son bien seulement même pour un temps, n'aurait pu conclure le mariage auquel il attachait le bonheur de sa vie; il eût sans doute passé aux yeux de son futur beau-père pour un trompeur, un intrigant; nous eussions extrêmement souffert de le voir malheureux à cause de quelque imprudence commise par nous-mêmes lors des maladies de nos enfants; sa ruine aurait été sans cesse comme un remords pour nous : et il n'est pas d'aisance qui puisse consoler d'un remords.

— Oh ! je comprends cela, répliqua Jenny ; mais du moins, il aurait dû.....

— Je le dis à sa louange, ma chère amie, il fit tout pour nous être utile : il mit la police à la recherche du coupable ; lui-même alla s'informer de lui au bureau de toutes les diligences publiques, et visita plusieurs ports de mer pour savoir si de là il ne s'était pas embarqué pour passer à l'étranger.

Toutes les démarches furent infructueuses : hélas ! il n'y avait pas alors de télégraphes électriques pour transmettre sur tous les points, les nouvelles presque aussi promptement que le fait la parole, à ceux qui sont à portée de l'entendre.

Probablement, comme le criminel Charles avait les traits et la fraîcheur d'une jeune fille, qu'il était encore sans barbe ni favoris, il aura pu sous des vêtements de femme échapper à toutes les recherches.

Quand nous eûmes restitué la valeur du dépôt volé, et payé au prédécesseur de mon mari ce que nous lui devions encore, il ne nous resta presque rien ; alors M. Dumesnil, connaissant mon désir d'élever un pensionnat, m'en donna les moyens en louant une maison qu'il organisa convenablement, et dont je ne payai moi-même la location que lorsque je fus en état de le faire. Tu vois, ma Jenny, que s'il ne put être assez généreux pour renoncer à son entière fortune, il fut juste du moins, et nous indemnisa, autant que possible, du malheur dont il avait été en effet la cause innocente mais première.

Si mon mari retrouva du calme par tous ces arrangements, il ne recouvra jamais une santé parfaite. Il n'avait pas malheureusement des idées assez arrêtées sur la religion pour supporter avec une résignation entière les coups de l'adversité ; et, comme son état maladif l'empêchait de se livrer avec beaucoup d'activité aux affaires du barreau, il en conçut un nouveau chagrin.

Les fatigues qu'il me voyait prendre pour la gestion de ma maison et l'instruction de mes élèves, pesaient sur son âme comme un lourd fardeau. Je fis tant néanmoins, par la gaieté que je m'efforçai de lui montrer, qu'il cessa de me croire malheureuse. Je ne l'étais pas en effet : la certitude d'avoir rempli tous mes devoirs, de les remplir encore avec zèle, dévouement et constance, donnait le calme à mon âme ; et à mon front, la sérénité.

Ce contentement intérieur que tout lui décelait en moi.

servit bien plus que mes exhortations à ramener mon mari aux pensées religieuses dont le contact du monde et le tourbillon des affaires l'avaient détourné.

En commençant l'éducation de notre fils, il s'attacha à lui inspirer les sentiments pieux qu'il regrettait alors de n'avoir pas fait germer dans le cœur de Charles. Lui-même, s'entoura des livres propres à ranimer sa foi ; et si j'eus la douleur de voir sa santé s'affaiblir de jour en jour, j'eus le bonheur en même temps de reconnaître que ses espérances en une autre vie s'affermisssaient de plus en plus.

Instruit par le médecin qu'il avait forcé de s'expliquer franchement sur son état, il sut le peu de temps qu'il lui restait à vivre, et ce fut lui-même qui me fit cette annonce.

— Ma bien-aimée, me dit-il, j'attends de toi pour cette cruelle séparation la force, la résignation dont tu as fait preuve en tant de circonstances. Tu me portes trop de tendresse pour me voir avec désespoir quitter une contrée où se sont évanouies toutes mes espérances de bonheur. Je vais t'attendre dans une meilleure patrie.

Eh ! que sont des jours, des mois, des années peut-être à rester séparés, quand on a l'intime conviction d'être réunis ensuite pour l'éternité ?

Je n'ai pas passé une vie édifiante comme la tienne ; mais je me suis repenti de mon peu de foi passé ; j'ai donc confiance en la miséricorde céleste, et j'espère que le Sei-

gneur réunira là-haut ceux qui furent si bien unis ici-bas.

Ce fut avec de semblables sentiments que mon cher Edmond abandonna la vie, et les motifs de consolation que me donna sa fin si pieuse m'empêchèrent en effet de succomber à ma douleur. Il me restait d'ailleurs une tâche sacrée à remplir sur la terre, celle d'élever mon enfant : je dus donc faire tout pour me conserver à lui.

Elle était pourtant difficile cette tâche : livrée à l'éducation de jeunes demoiselles, je ne pouvais y associer mon fils : il me fallut le livrer à des soins étrangers, et ce ne fut pas l'une de mes moindres peines. Ah ! si j'eusse conservé mes filles, me disais-je quelquefois, elles auraient participé à toutes les études de mes élèves, et dès l'âge de quinze à seize ans, elles auraient commencé à être mes supports ; tandis qu'à cet âge, mon Alphonse ne sera encore qu'une grande charge pour moi. Mais Dieu a voulu que cela fût ainsi, soumettons-nous sans murmure à sa volonté sainte.

J'ai eu le bonheur de voir ce cher enfant profiter de tous mes sacrifices ; il a fait de bonnes études ; est clerc maintenant chez le successeur de mon mari, et fait toute ma consolation.

Je l'avouerai néanmoins, s'il avait dépendu de moi qu'il prît une autre carrière, j'en aurais été satisfaite ; car n'ayant pas les moyens de lui acheter une étude, il faudra qu'il reste dépendant toute sa vie. Mais il a voulu suivre la profession de son père et j'ai dû céder à son désir.

Voilà mon histoire, mes enfants, je ne vous l'ai racontée que pour vous faire comprendre combien la piété nous est utile, même pour nous donner des forces contre les vicissitudes de cette vie. Que de fois n'aurais-je pas dû mourir de douleur si cette bienfaitante amie ne m'avait soutenue ! Au lieu de me livrer au désespoir lors des événements funestes qui me sont survenus, j'ai forcé, pour ainsi dire, mon cœur à s'y soumettre, afin de pouvoir accomplir les devoirs de fille, d'épouse, de mère, qui me furent imposés. Je n'ai pu le faire qu'à l'aide de la religion, croyez-le : c'est le phare qui dirige le navigateur sur la mer orageuse du monde pour le faire arriver sûrement au port. J'ai eu aussi le bonheur de former de jeunes cœurs qui seront mon escorte quand je paraîtrai devant le grand juge. Ah ! puissent toutes mes élèves se diriger vers le bien pour leur bonheur éternel et celui de leur vieille amie !...

JENNY.

Croyez que nous ferons tout pour répondre à vos pieux désirs.

MADAME MILET.

J'en suis persuadée, mes bonnes petites, mais vous allez entrer dans le monde ; peut-être y trouverez-vous des personnes qui, tout en se disant vos amies, se feront un jeu de détruire en vous les principes que je me suis fait un devoir de vous inspirer pour votre propre félicité.

AMÉLIE.

Oh ! que je suis heureuse, moi, je dois rester auprès de vous ! il me sera plus facile qu'à toute autre de ne point m'écarter de la sainte route que vous nous avez tracée.

JULIA.

Pour moi, c'est mon caractère que je crains ; car vous l'avez dit bien souvent, digne amie, je suis trop vive et trop impressionnable : le plaisir me transporte ; le moindre chagrin me désespère. Mais puisque Dieu m'a faite ainsi, je ne puis pas me refondre.

MADAME MILET.

Le Seigneur, mon enfant, ne demande pas que nous soyons impassibles, puisqu'il nous a donné une âme aimante et susceptible de toutes sortes d'impressions ; mais il veut que nous reportions vers lui et sur les autres à cause de lui, les divers sentiments qui font battre nos cœurs.

Tiens, que je te lise une sorte d'apologue que j'ai fait à ce sujet.

En disant ces mots, la bonne dame prit un joli coffret qui était sur son bureau et en tira plusieurs papiers. Pendant qu'elle les feuilletait pour y trouver la pièce en question, les jeunes personnes examinaient avec curiosité le petit meuble qu'elle avait ouvert, pensant que ce n'était ni un pupitre ni un nécessaire, et que leur amie aurait aussi bien fait de choisir un carton pour y mettre ses papiers.

Vous regardez cette boîte, mes enfants, dit madame Milet avec un soupir : hélas ! c'est celle qui a été substituée à la petite cassette qui renfermait le dépôt qu'on nous a ravi. Voici le témoin de notre ruine et de mon veuvage prématuré. J'ai conservé ce coffret comme une preuve qu'il ne faut pas trop compter sur les biens de ce monde, puisqu'on peut si facilement les perdre.

J'ai voulu qu'il renfermât le produit de mes pieuses méditations pour me rappeler qu'à côté du malheur qui nous frappe, nous pouvons trouver le remède propre à calmer nos maux.

Oui, lorsque, dans mes rares moments de solitude, je me sentais l'âme oppressée par le souvenir de toutes mes peines, je tâchais de nourrir mon esprit des grandes vérités qui pouvaient seules consoler mon cœur. Puis, pour que mes pensées ne fussent pas utiles qu'à moi seule, j'imaginai de présenter ces vérités sous la forme d'apologues que je pusse un jour offrir à mes élèves comme règle de conduite, moins arides pour elles que de simples sentences. Je ne vous les ai pas encore communiquées ; car j'attendais pour les mettre au jour qu'elles fussent au complet et pussent former un volume propre à être donné en prix.

JENNY.

Quoi ! bonne amie, c'est au moment de quitter la pension que vous nous mettez ainsi l'eau à la bouche !

JULIA.

Oh ! ce n'est pas bien ; c'est nous faire trop regretter de n'avoir plus de prix à recevoir de vous.

MADAME MILET.

Consolez-vous, mes enfants, il me sera toujours possible de donner des souvenirs à mes chères et anciennes élèves. J'espère d'ailleurs que vous entretiendrez avec moi une correspondance suivie. Vous me ferez part de vos pensées, de ce qui vous arrivera d'important. Je vous instruirai à mon tour des réflexions que vos lettres m'auront suggérées et vous citerai à l'appui quelques-unes de mes fables. Cela vous convient-il ?

— Que de bonté, dirent les deux jeunes filles : de loin comme de près, vous voudrez donc toujours bien vous occuper de nous !

Quand je n'aurai pas le temps de le faire, ce sera Amélie qui remplira cet office. Je lui permets en conséquence d'explorer mon petit trésor en votre faveur. Tous les larcins qu'elle pourra me faire dans cette boîte lui porteront, ainsi qu'à vous, plus de profit que la somme contenue dans un coffret pareil n'a dû causer de bonheur à celui qui a eu la criminelle pensée de s'en emparer. Mais revenons au petit apologue que je voulais lire à Julia pour lui faire comprendre le moyen d'épurer les passions qu'elle semble redouter en elle.

LA FUMÉE.

Un jour, pensive à ma fenêtre,
 Je déplorais le destin des mortels
 Dont la plupart, hélas ! peut-être
 Négligent les seuls biens réels.
 « Comme leur âme est abîmée
 « Par les soucis, les divers intérêts,
 « Disais-je, et que de fois pour de trompeurs objets
 « Comme un volcan elle semble enflammée
 « Sans trouver le bonheur, le repos, ni la paix ! »

Tout en rêvant ainsi, je vis d'une fumée
 Les flots impurs obscurcissant les cieux ;
 Mais plus ils s'élevaient, plus la vapeur légère,
 En s'épurant, se perdait à mes yeux.
 « Ce spectacle à chacun peut être salutaire,
 « Pensai-je alors : notre âme est un foyer
 « Dont s'exhale à tout âge
 « Le feu des passions, que modère le sage,
 « Mais sans jamais pouvoir éteindre le brasier. »

Laissons-le donc brûler ce feu que le grand maître
 Sut allumer dans notre cœur ;
 Mais, épurant sa flamme, aliment de notre être,
 Dirigeons-la vers son auteur.

JULIA.

Ah ! je comprends : vous ne voulez pas que je devienne froide, insensible ; mais que je m'efforce d'aimer Dieu par-dessus tout.

MADAME MILET.

Oui, mon enfant, ce sentiment saura toujours diriger tes penchants, et les rendra dignes de plaire à celui qui sonde les cœurs.

AMÉLIE, jetant les yeux sur une des feuilles tirées du coffret.

Qu'est-ce que cela, ma bonne amie? vous avez fait des vers sur cette bouture de citronnelle que nous vous avons vue avec tant de soin arroser tous les soirs, et que vous conservez toujours sur votre croisée?

MADAME MILET.

Oui, mon enfant, l'âme qui médite trouve souvent à exercer son esprit sur les plus petites choses.

JENNY.

Veillez avoir la complaisance de nous lire cette pièce, je vous prie.

MADAME MILET.

Volontiers : un auteur n'est jamais fâché de communiquer son ouvrage.

JULIA.

Mais qu'avez-vous pu dire sur ce petit arbrisseau qui n'était d'abord qu'une branche presque morte, et que, moi, j'aurais probablement jetée au feu?

MADAME MILET.

Tu vas le voir.

VERS A MA BOUTURE DE CITRONNELLE.

Petite branche mise en terre,
Fanée en sortant d'un bouquet,
A qui cette onde salutaire
Rend la fraîcheur qui lui manquait,

LA PIÉTÉ EN ACTION.

Avec plaisir sur ma fenêtre
 Je te contemple tous les jours :
 Ce n'est pas moi qui te fis naître,
 Mais tu revis par mon secours.
 Quand de ta tige détachée
 Je te vis mourante un matin,
 La feuille presque desséchée,
 La tête entièrement penchée,
 Je pris pitié de ton destin.

Dans une eau pure et bienfaisante
 Je plaçai ton pied jaunissant ;
 Bientôt tu devins verdoyante,
 Grâce à mon soin compatissant.
 Voulant te conserver, surtout voulant encore
 Que de pousser tu reprisses le don,
 Dans la terre un beau jour, je te mis dès l'aurore
 Et tu sortis de l'abandon.

Bientôt acclimatée et prenant ta substance
 Dans cet élément protecteur,
 Tu relevas la tête à la douce influence
 De la pluie et de la chaleur,
 Et du zéphyr, bienfaits du Créateur.
 Tu renaiss, et tu crois, et fais ma jouissance :
 Chaque matin et chaque soir
 J'éprouve un grand charme à te voir ;
 Car d'un petit bienfait tu m'es la souvenance.

Je ne crois pourtant pas à ta reconnaissance,
 Malgré ton parfum si charmant ;
 Si j'en jouis, c'est ton essence,
 Et non l'effet du sentiment.

Pourquoi, petite citronnelle,
 Me parais-tu plus suave et plus belle
 Que tes sœurs ornant mon jardin ?
 C'est que j'eus part à ton destin,
 Et que c'est chose naturelle
 Qu'on s'attache par ses bienfaits
 Et qu'on aime à revoir les heureux qu'on a faits.

O vous ! qui le pouvez, protégez la jeunesse

Faible, sans parents, sans secours ;
Donnez refuge à la vieillesse,
Prenez soin de ses derniers jours ;
Au pécheur repentant prêtez votre assistance ;
Par vos conseils, ranimez son espoir :
Du juge souverain peignez-lui la clémence ;
Ramenez-le dans le devoir.
Et que vous éprouviez de la reconnaissance
De ces êtres sauvés par votre bienfaisance,
Ou qu'ils soient des ingrats, ce qu'on pourrait prévoir,
Vous jouirez toujours d'y penser, de les voir.

— Excellente amie, s'écria Amélie les larmes aux yeux :
c'est donc pour cela que vous avez du plaisir à conserver au-
près de vous votre jeune protégée ?

— Et du chagrin, ajoutèrent les deux autres, à vous sé-
parer des élèves que vous avez formées ?

— Oui, mes chères petites, on s'attache par ses propres
soins aux êtres dont on s'occupe ; et même à la vie, par le peu
de bien qu'on y peut faire.

— Ah ! puisqu'il en est ainsi, reprit Jenny, continuez de
nous donner vos bons conseils ; ils nous seront bien utiles,
et vous attacheront de plus en plus à celles qui se feront con-
stamment un devoir d'en profiter.

— Je vous l'ai dit, mes chères filles, mon cœur se plaira
toujours à correspondre avec les vôtres.



CHAPITRE III.

LES DÉPARTS.

Les jeunes personnes pressaient avec affection les mains de leur chère institutrice, quand une voiture s'arrêta devant la maison. — Ah! c'est papa, s'écria Julia, et ses yeux, voilés encore par les pleurs du regret au moment de quitter sa seconde mère, s'illuminèrent tout à coup de l'éclat de la joie.

Elle courut au-devant de son père, l'embrassa avec toute l'effusion de la tendresse et du plaisir; monta, descendit, remonta, redescendit avec empressement pour aider les gens de service à placer ses malles et ses cartons dans la voiture; entra dans les classes pour y embrasser deux maîtresses d'étude qui s'y trouvaient, quoique les autres élèves fussent parties en vacances dès la veille; puis moitié riant, moitié pleurant, rentra chez madame Milet à qui M. Doligny adressait ses remerciements. — Allons, mon enfant, dit-il à sa fille, malgré tout ce qui a droit de te retenir ici, hâtons-nous de partir; car il faut que je te conduise à la campagne de ma-

dame de Linieux, laquelle, accompagnée de ses filles, doit te mener au Havre retrouver ta mère qui y prend des bains depuis quinze jours.

C'est cette obligation que nécessite la santé de ma femme, ajouta-t-il à madame Milet, qui l'a empêchée hier d'assister à votre distribution des prix.

— Quoi ! je vais voir la mer, s'écria Julia, quelle joie ! quel plaisir ! Et malgré son véritable attachement pour son institutrice et ses jeunes amies, elle les embrassa cette fois sans pleurer ; puis, précédant son père, elle courut à la porte de la rue. Légère comme un oiseau, et presque aussi indifférente que cet être volage, elle parut quitter sans regret la maison où elle avait été élevée et où elle avait passé pourtant d'heureux jours.

Pour Amélie et Jenny, elles versaient des déluges de pleurs ; mais le chagrin de perdre une aimable compagne n'entraîna pas seul dans leurs regrets.

La comparaison que chacune ne pouvait s'empêcher de faire de sa position, si différente de celle de Julia, rendait encore ces larmes plus abondantes et plus amères.

La première, élevée presque gratuitement par madame Milet, était loin d'espérer de goûter jamais les plaisirs que la jeune Doligny allait trouver dans sa famille. N'ayant plus de père, elle devait rester à sa pension, même pendant les vacances, pour travailler plus que jamais à son instruction ; car devant être bientôt sous-maîtresse, il lui fallait tâcher d'obte-

nir les diplômes nécessaires à l'autorisation de cet emploi. Elle aimait beaucoup sa mère : continuellement elle rêvait au bonheur qu'elle éprouverait, si jamais elle pouvait avoir un établissement où elle la ferait jouir de l'aisance dont la mort prématurée de son père l'avait privée. Cette dame, au sein de son malheur, s'était trouvée heureuse d'avoir pu, pour une somme modique, placer sa fille dans une excellente pension, et d'avoir été recueillie elle-même chez l'un de ses parents, desservant d'une petite cure de campagne. Mais le bon prêtre devenait vieux ; s'il venait à mourir, quel serait le sort de la pauvre veuve ?

Une telle pensée avait bien de quoi stimuler les efforts d'Amélie : aussi, depuis deux ou trois ans, avait-elle fait de grands progrès dans ses études. Mais, après avoir beaucoup travaillé, voir une compagne bien moins studieuse qu'elle, se livrer au plaisir, au repos, quand il lui fallait plus que jamais étudier encore ; c'était une obligation qui n'avait rien de consolant ni de récréatif pour elle. Le joug de la nécessité rendait son cœur triste et son âme abattue : elle n'enviait pas le bonheur de Julia, mais elle eût aimé en avoir un semblable.

Quant à Jenny, on lui avait dit qu'un jour elle serait riche : elle n'avait donc nul sujet de craindre la misère ni le travail et les privations qu'elle impose. Cependant, elle n'avait jamais goûté les plaisirs de famille, pouvait-elle espérer, en retournant à la maison paternelle, les y voir enfin installés ?



Nous nous ecrivons souvent bien souvent, n'est-ce pas ?

Sa mère était morte sans qu'elle l'eût connue, de combien de bonheur et de caresses elle avait été privée !

Pour son père, elle ne l'avait vu que rarement, et que quand il l'avait fait venir chez lui. Plusieurs vacances mêmes s'étaient passées sans qu'il s'y trouvât pour la recevoir. Il était, disait-on, en voyage : une grosse paysanne anglaise, sa nourrice, formait alors sa compagnie.

En serait-il encore de même à présent ?

Telles étaient les réflexions qui l'occupaient, lesquelles, jointes au départ de Julia, à sa séparation prochaine de ses autres amies, rendaient son chagrin si vif.

Si nous ne l'avons pas vue bien triste ce matin-là, c'est que l'invitation d'un repas chez une personne aimée est toujours chose agréable ; c'est qu'à quinze ans, et en contact avec d'autres jeunes personnes, il est rare de se livrer à la mélancolie ; c'est qu'enfin l'heure du départ n'était pas encore sonnée, et qu'à cet âge la chose qu'on redoute et qui n'est pas arrivée, semble encore éloignée.

Julia, de la riche voiture où elle était placée, jeta un dernier regard sur ses compagnes, et, les voyant tout en larmes, fut à son tour vivement émue.

— Nous nous écrivons, s'écria-t-elle, souvent, bien souvent, n'est-ce pas ?

La voiture partit sans que les jeunes filles pussent lui répondre. Jenny, d'une voix entrecoupée par les sanglots, s'écria en regardant madame Milet : Qu'elle est heureuse !

C'est son père qui la vient chercher, son père qui l'emmène ; le mien n'est jamais venu une fois ici. Hier, M. Doligny assistait à la distribution des prix de sa fille : comme il jouissait de ses succès ! Que de présents, que de plaisirs il lui a promis !

— Oui, elle est bien heureuse d'avoir un aussi bon père, dit Amélie avec un soupir ; mais toi, chère Jenny, tu possèdes encore le tien, pourquoi t'affliger ainsi ? Bon pour moi qui n'en ai plus !...

— Tu as une mère, toi, et de plus tu restes auprès d'une excellente amie ; mais, moi, je vais me trouver peut-être toujours seule avec ma nourrice. Quoique ce soit une bonne femme, ce sera assurément une compagnie bien peu agréable et bien peu utile pour moi.

— Mais tu as vu souvent ton père dans ton enfance, dit madame Milet, et il paraissait t'aimer beaucoup. Puisqu'il existe encore, tu finiras sans doute par jouir enfin de sa présence. En tout cas, chère enfant, écris-nous, viens nous voir le plus fréquemment que tu pourras, occupe-toi sans cesse, et surtout conserve la piété que tu as pratiquée jusqu'ici. La satisfaction que tu éprouveras de remplir exactement tes devoirs, te fera supporter avec calme les chagrins qui peuvent t'atteindre en effet.

— Oh ! telle est mon intention, digne amie, j'aimerai toujours suivre la route que vous m'avez tracée ; mais sans vous, sans mon Amélie qui est presque une sœur pour moi, que

mon existence sera triste ! Pourquoi, pourquoi, si mon père est toujours absent, ne me laisse-t-il pas avec vous ?

— M. Duval, qui t'a placée chez moi, qui a toujours payé exactement ta pension, en m'envoyant le montant du dernier trimestre, m'a annoncé qu'après les prix tu devais rentrer sous le toit paternel : peut-être sait-il qu'à cette époque ton père y reviendra lui-même.

— Dieu le veuille ! c'est tout mon désir.

— Ce M. Duval est donc un ami de ton père ? demanda Amélie.

— Je le crois. Cependant il ne m'a jamais donné sur lui tous les détails que j'aurais désirés. Quand je l'ai interrogé, par exemple, sur la profession de mon père, il m'a répondu : M. Seymour est rentier. Quand je l'ai questionné sur les raisons qui l'obligeaient de s'absenter précisément au temps de mes vacances ; il m'a dit, mais d'un air embarrassé dont je n'ai pu comprendre la cause : Ce sont probablement ses affaires qui le forcent à s'éloigner ainsi.

Quelle affaire un rentier peut-il avoir pour ne pas se trouver chez lui quand sa fille y arrive ? Quand il a été quelquefois plus d'un an sans la voir ? Cela ne semble-t-il pas inexplicable ?

— Et quand, à de rares intervalles il est vrai, on te venait chercher pour le voir, demanda Amélie, comment était-il pour toi ?

— Bon, affectueux, mais d'une humeur singulière ; car il

n'a jamais voulu se prêter au désir bien naturel que je manifestais qu'il me conduisit à quelque fête des environs. Un jour aussi, le voyant plus gai que de coutume, je lui demandai de me ramener à Paris pour visiter le musée et d'autres lieux remarquables que je n'avais pas vus, et dont j'entendais parler à la pension. La chose assurément n'avait rien de condamnable ; pourtant, à ce mot de Paris, il parut éprouver beaucoup de contrariété ; ses traits prirent une expression de tristesse et il ne me parla plus de la journée. Une autre fois qu'il me caressait comme un bon père, et paraissait jouir de mon petit savoir sur lequel il m'interrogeait, je lui demandai pourquoi il ne venait jamais me voir à ma pension. Alors il poussa un soupir et ses yeux prirent une expression de mélancolie à laquelle je ne pus rien comprendre. Je finis par m'imaginer que c'était à Paris qu'il avait perdu ma mère : alors j'interrogeai ma nourrice, et elle m'apprit que sa maîtresse était morte en Angleterre.

— Et M. Duval, demanda encore Amélie, est-il bon pour toi et a-t-il une famille où tu puisses trouver quelque agrément ?

— M. et madame Duval me semblent d'honorables personnes ; mais leur maison n'est pas gaie. Ils n'ont qu'un fils qui étudie la médecine dans la capitale et ne leur cause pas, je crois, beaucoup de satisfaction ; car bien des fois, quand ses parents l'attendent, il ne vient pas et se contente de leur écrire des lettres qui ne paraissent point leur plaire.

Peut-être qu'il s'ennuie auprès d'eux ; et moi, je ne compte pas beaucoup m'amuser quand j'irai les voir. Je les crois fort intéressés : quoique on les dise riches, tout sent chez eux la lésine. Lorsque j'allais les visiter, s'ils m'engageaient à me promener dans leur jardin, au lieu de m'offrir une fleur ou un fruit, ils avaient grand soin de me recommander de ne toucher à rien. Pouvaient-ils penser que moi, moi, élevée par madame Milet, je pourrais me permettre de toucher à quelque chose qui ne m'appartint pas ?

Après cette conversation qui avait répandu une nouvelle teinte de tristesse sur la physionomie de nos jeunes personnes et même sur celle de leur institutrice, celle-ci leur dit : « Remontez dans mon appartement, mes bonnes amies, et même, si cela peut vous être agréable, amusez-vous à feuilleter les diverses petites pièces de poésie que je vous ai montrées ; peut-être en trouverez-vous quelques-unes qui vous distrairont de vos tristes pensées. Le plus sage parti à prendre quand on a du chagrin, c'est de ne pas s'appesantir sur les choses qui font de la peine. Pendant que vous feuilleterez mes paperasses, je vais, moi, visiter ma maison pour voir quelles sont les réparations qu'il faut y faire pendant les vacances. »

Nos jeunes filles, profitant de la permission, retournèrent dans le petit oratoire ; mais quelle différence de la gaieté qu'elles avaient le matin en y entrant, et de l'air sérieux que leurs traits portaient maintenant ! La ricuse Julia n'é-

tait plus avec elles ; bientôt chacune serait encore séparée de la compagne d'enfance qui lui restait ; toutes les amères pensées que leurs diverses positions de famille leur avaient fait naître quelquefois, s'étaient évaporées naguère au sein de l'étude ou au milieu des distractions de leur âge ; mais aujourd'hui elles revenaient toutes les assaillir.

Jenny, qui allait quitter la paisible retraite où elle avait passé d'heureuses années, était la plus à plaindre sans doute ; cependant Amélie, partageant toutes les tristes préoccupations de son amie, avait comme elle le cœur profondément affligé. Cherchant néanmoins à distraire sa compagne, elle se mit à explorer les divers écrits épars sur le bureau. Après avoir lu quelques lignes d'un feuillet, elle dit : Tiens, écoute, voici un apologue qui doit nous convenir dans la situation où est notre esprit en ce moment.

— Hélas ! hélas ! reprit Jenny, que peuvent des fables pour combattre la réalité affligeante qui nous accable ? Je vais partir bientôt, je ne t'entendrai plus, bientôt aussi tu ne me verras plus près de toi !...

— Il est vrai, mais lisons, en attendant, ce que notre digne amie a composé pour nous.

— Tu as raison : je dois surtout, moi, profiter de ses bons conseils aussi longtemps que je le pourrai. Amélie lut aussitôt :

LE CERF, LA BICHE ET L'HIVER.

FABLE.

La neige en gros flocons descendait de la nue.
 Tramant un linceul sépulcral
 Où tout ce qui charmait auparavant la vue
 Semblait s'ensevelir par un décret fatal.
 Plus d'horizon, plus de verdure,
 Plus de beau ciel au bleu manteau :
 Tout désormais, dans la nature,
 Offrait l'aspect d'un froid tombeau.

Sur chaque être animé cette lugubre scène
 Produisait un effet propre à glacer le cœur.
 Deux hôtes des forêts tapis sous un vieux chêne
 En ressentaient la tristesse et l'horreur.
 L'un était une biche, ayant sur la montagne
 Reçu naguère un trait léger ;
 Et l'autre un jeune cerf qui perdit sa compagne,
 Et désirait mourir pour ne plus s'affliger.

— Que nous sommes souffrants ! que nous sommes à plaindre,
 Dit la biche avec un soupir.

— Ce n'est pas pour longtemps, je ne saurais le craindre,
 Lui répartit le cerf : qui perd tout doit mourir !...

— Nos beaux jours sont passés, reprend sa jeune amie
 En jetant autour d'elle un douloureux coup d'œil,
 Et, tu le vois, notre belle patrie

De notre mort prochaine a préparé le deuil :
 Les arbres qui jadis nous prêtaient leur ombrage,
 Squelettes maintenant, de linceuls revêtus,

Peuvent apprendre à nos cœurs abattus
 Que par ici la mort a marqué son passage.

— Pourquoi vous désoler, dit un arbre voisin
 Qui venait d'entendre leurs plaintes,
 Peut-être, amis, demain matin
 Du triste hiver cesseront les atteintes,
 Et tous vos maux et votre vif chagrin ?
 Rien n'est constant dans la nature :

Ni le bien, ni le mal, ni les ris, ni les pleurs.

Bientôt cessera la froidure :

Le doux zéphyr va ramener les fleurs,
Et le temps sur son aile emporter vos douleurs.

Le jour suivant, les neiges se fondirent,

Un doux rayon égaya les guérets ;

A quelques jours de là tous les arbres reprirent
Leurs feuilles et leurs fleurs, ornements des forêts.
Notre biche guérie, allait sur la montagne ;
Notre cerf consolé, la nommait sa compagne ;
Et tous les deux, surpris de leur douce gaité,
Disaient : Qui l'aurait cru ? pour nous en vérité
Il est encore beau ciel, bonheur, joie et santé.

O mortels affligés que le chagrin accable !

Espérez..... que la foi vous prête son secours :

Ici-bas, ou là-haut, ce n'est point une fable,

Après les jours de deuil il renaît de beaux jours.

— C'est vrai, dit Amélie, cette bonne madame Milet, malheureuse si souvent dans le cours de sa vie, a eu aussi de doux moments. Nous étions ici la dernière année que son fils a passée au collège, te souviens-tu quel fut son bonheur quand il remporta tant de prix ?

Que de fois encore ne l'avons-nous pas vue sourire à nos succès, se réjouir de quelque bonne action de l'une de nous, et se mêler à nos jeux quand elle était satisfaite de notre aptitude !

Assurément la gaieté qu'elle nous manifestait alors n'était pas feinte. Cela prouve que si Dieu veut que nous supportions avec résignation les jours mauvais, il nous envoie aussi de beaux jours.

— Oh ! si je trouvais mon père chez lui, reprit Jenny ; si je le voyais bon et tendre comme il m'a paru l'être quelque-

fois, certainement, je pourrais être heureuse encore ; mais je te l'assure, ajouta-t-elle, je n'en regretterais pas moins mes premières amies.

— Eh bien ! tu reviendras nous voir souvent : Vincennes n'est pas bien loin de Paris.

— Sans doute je reviendrai : à qui aimerais-je faire part de mon bonheur, si j'étais satisfaite ? dans le sein de qui voudrais-je déposer mes chagrins, si j'étais malheureuse ? ne serait-ce pas dans le tien, et dans celui de ma seconde mère ?

— Oui, crois-le, tu trouveras toujours ici des cœurs prêts à partager tes plaisirs ou tes peines.

— Je n'en doute pas, s'écria Jenny en embrassant sa compagne. Puis, jetant les yeux sur l'un des feuillets épars, elle dit : Ah ! voici justement une pièce qui doit exprimer ce que nous ressentons l'une pour l'autre.

Toutes deux prirent le papier et lurent ce qui suit :

ÉLOGE DE L'AMITIÉ ET MOT DE PYTHAGORE.

O douce affection, intime confiance !
 Combien nous te devons, secourable amitié !
 Tu sais doubler pour nous la moindre jouissance
 Et du poids de nos maux alléger la moitié.

— Oui, c'est cela, dirent les deux jeunes personnes en entretenant leurs bras, et rapprochant leurs figures pour continuer de lire ensemble.

Comme deux arbrisseaux se prêtant leur ombrage
 S'étayant l'un de l'autre et confondant leurs fleurs.

Ensemble deux amis peuvent braver l'orage ;
 Dans de doux entretiens ils puisent du courage :
 Le seul espoir de l'un fait battre leurs deux cœurs.
 Malheureux ! malheureux ! celui qui seul au monde
 De cette confiance ignore les douceurs,
 Ou qui voit se troubler sa retraite profonde
 Par tous les vains propos d'ennuyeux visiteurs !
 Mais épancher son cœur dans un autre soi-même,
 Recevoir ses avis ou lui donner conseil,
 Comprendre d'un regard cet être que l'on aime,
 Toujours être compris, est-il bonheur pareil ?

Qu'il est touchant ce mot que disait Pythagore
 Pour exprimer la douceur de tels nœuds :
 Avec un tendre ami jamais je ne déplore
 Le malheur d'être *seul*, sans que nous soyons *deux*.

— Ah ! nous n'aurons jamais de secret l'une pour l'autre, s'écria Jenny. Quand je ne pourrai venir, je t'écrirai : promets d'en faire autant pour moi ?

— Oui, oui, ma bien-aimée, répondit Amélie ; cette confiance réciproque fera notre bonheur ou notre consolation à toutes deux.

Nos jeunes filles passèrent ainsi plus d'une heure dans l'oratoire de madame Milet à lire, à méditer, à s'encourager mutuellement : ce qui les raffermir un peu contre le nouveau chagrin qu'elles allaient avoir en se séparant.

Enfin, on vint avertir Jenny que sa nourrice était arrivée.

Descendre, se jeter dans les bras de la bonne femme, lui demander si son père était chez lui pour la recevoir, ce ne fut que l'affaire d'une seconde pour la pauvre enfant, que son amie suivait le cœur battant d'émotion.

— Non, mon petite demoiselle, répondit Bethzi, mais bientôt il reviendra.

— Toujours le même refrain, reprit Jenny en regardant sa compagne.

— Allons, du courage, lui dit celle-ci tout bas, tu sais que s'il y a de tristes jours il y en a de beaux aussi.

— Oui, oui, ma pauvre amie, ajouta madame Milet qui avait entendu ces paroles, espère en la bonté de Dieu et ne cesse jamais de l'invoquer : lui seul peut accomplir tes vœux.

Ces pieuses idées, au moment d'une séparation si pénible, en atténuèrent un peu la douleur ; et ce fut les larmes aux yeux, mais calme et résignée, que la jeune Seymour quitta ses plus chères amies.

Elles-mêmes, malgré leurs regrets, s'efforcèrent de lui montrer de la fermeté pour ne pas affaiblir son courage. Mais quand la porte fut refermée, qu'Amélie se trouva seule de jeune fille dans cette maison où la veille encore résonnaient les ris et les chants de toutes ses compagnes, et où ses deux meilleures amies accompagnaient partout ses pas, elle oublia les pensées de résignation qu'elle avait essayé d'inspirer à Jenny, et se mit à pleurer amèrement.

— Allons, ma bonne petite, lui dit madame Milet, il te reste ici une amie qui t'aimera pour celles qui s'éloignent de toi, et qu'au surplus tu n'as pas perdues pour toujours.

La nourrice de Jenny m'a promis qu'elle l'amènera

souvent ici, tu la reverras, mon enfant; et, en attendant, voici une lettre d'une amie qui, pour toi, doit l'emporter sur toutes les autres.

— Ah ! c'est de maman, s'écria Amélie passant aussitôt de la plus profonde affliction au plus vif empressement.

La bonne mère exprimait à sa fille la satisfaction qu'elle éprouvait des succès que celle-ci venait d'avoir. Elle les avait appris de madame Milet qui, ayant fait avant la distribution des prix plusieurs examens dont la studieuse pensionnaire s'était tirée à merveille, avait annoncé à madame Melville le nombre de couronnes que recevrait Amélie.

« Te voilà tout à fait sortie de l'enfance, ajoutait cette dame
« après ses tendres félicitations : tu vas maintenant indem-
« niser ton excellente amie de ses soins et de ses bienfaits.
« Grâce à toi ses plus jeunes élèves vont être initiées à toutes
« les sciences que déjà tu possèdes : ta digne institutrice aura
« une autre elle-même pour la remplacer dans une tâche
« peut-être quelquefois fastidieuse, mais toujours hono-
« rable. Souviens-toi que c'est du commencement de l'in-
« struction que dépendent surtout les progrès des élèves.
« Fais donc tout pour encourager celles qui te seront con-
« fiées, sans jamais te décourager toi-même. Ta reconnais-
« sance pour madame Milet, ta tendresse pour moi me don-
« nent l'assurance que tu sauras surmonter les difficultés et
« l'ennui que tu vas peut-être d'abord éprouver.

« Aussi je te bénis déjà, chère enfant, comme l'appui de
« ma vieillesse, comme celle qui veut réaliser tous mes vœux
« de gratitude pour ta bienfaitrice, et d'amour pour toi ;
« comme celle enfin qui veut devenir le noble soutien d'elle-
« même, la consolation et la joie de ses deux plus chères
« amies. »

Une telle lettre était un stimulant bien propre à tirer Amélie de l'espèce d'abasourdissement où la tristesse venait de la plonger. Elle courut avec vivacité à son pupitre, en tira ses livres, ses cahiers et se mit à travailler avec un nouveau zèle. C'était dans deux ou trois mois que devait avoir lieu son premier examen à l'hôtel de ville : que de choses il lui fallait repasser ou apprendre encore !

Elle eut peine d'abord à fixer son attention sur les règles de grammaire qu'elle n'ignorait pas sans doute, mais dont elle devait pouvoir rendre compte avec toutes leurs exceptions. Repassait-elle l'article du substantif, les noms *Julia*, *Jenny* étaient les seuls noms propres qui lui revinssent à la mémoire ; et, s'ils faisaient soupirer son cœur, ceux de *mère*, de *bienfaitrice* qu'elle trouvait aux noms communs comme aux adjectifs relevaient aussitôt son courage. Au chapitre du verbe, si le mot *partir* venait assombrir sa pensée, ceux de *consoler*, *indemniser*, *soutenir*, faisaient battre son cœur ; elle se voyait l'amie, le bras droit de son institutrice, l'appui de sa mère, et les mots *zélée*, *satisfaite*, *heureuse*, étaient les seuls adjectifs qu'elle se plût à analyser.

Ouvrait-elle l'histoire sainte qu'elle devait repasser dans tous ses détails, le chapitre : *Ruth*, qu'elle savait si bien, était relu par elle avec un nouveau plaisir.

L'arithmétique, cette science aride pour le cœur, venait révéler au sien espoir et félicité. Relisait-elle l'explication de l'addition : Que de jours tranquilles et heureux j'aimerais *ajouter*, pensait-elle, à l'existence de mes deux chères et excellentes amies pour leur composer une *somme* de bonheur égale à celle des peines qu'elles ont éprouvées jusqu'ici ! Ah ! qu'il me sera doux de *soustraire* maintenant de leur vie l'inquiétude et le chagrin ! Comme je veux *multiplier* mes efforts pour parvenir à ce but désiré ! Jamais, jamais, je ne veux *diviser* mon intérêt du leur ; je *proportionnerai* mon zèle à leurs bienfaits et aux espérances qu'elles doivent avoir fondées sur moi. Je formerai avec elles une si douce *société* que tout sera entre nous harmonie et juste *répartition* de plaisirs et de peines. Que dis-je ? je voudrais les prendre pour moi seule, les peines de l'enseignement, et faire jouir mes deux plus chères amies de *l'intérêt* de mes labeurs.

Avec de tels sentiments, on peut croire que les moments d'Amélie furent bien employés durant ses vacances. Elle trouva un double avantage à son laborieux travail : d'abord elle se fortifia extrêmement dans toutes ses études, ensuite elle eut peu de temps pour se livrer au regret d'être séparée de sa mère et de ses jeunes amies. Il est donc bien vrai de dire que l'étude est nécessaire à l'esprit pour l'orner des con-

naissances qui lui sont nécessaires, et à l'âme, pour l'empêcher de se livrer à la mélancolie.

De son côté, la bonne madame Milet, par quelques douces causeries ou d'agréables promenades, s'efforça de l'égayer ; aussi chaque soir, après une journée bien employée, la jeune personne put remercier le Seigneur de la vie calme qui était son partage.



CHAPITRE IV.

UNE VISITE.

La pauvre Jenny était bien loin d'être aussi heureuse qu'Amélie. La première fois qu'elle vint visiter ses amies, toutes deux purent distinguer sur ses traits, malgré la joie qui s'y peignit lorsqu'elle les embrassa, la triste préoccupation qui s'était emparée de son âme.

— Qu'as-tu, qu'as-tu ? lui dit son institutrice quand la nourrice, qui voulait visiter la ville, fut partie.

— Est-ce que ton père n'est pas revenu auprès de toi ? s'écria à son tour Amélie.

— Hélas ! non, reprit la jeune fille, il existe pourtant ; mais pour moi, c'est presque comme s'il était mort.

— Comment cela ? demandèrent avec empressement les deux dames.

— Je la sais maintenant, la triste vérité, répondit Jenny : mon père est atteint d'aliénation mentale : ce n'est que par intervalles que la raison lui revient. Voilà pourquoi je ne l'ai

jamais vu, comme toutes les autres élèves, aux temps convenables ; pourquoi on me venait chercher quelquefois lorsque j'étais le plus occupée de mes études, tandis que je restais souvent à la pension les jours de congé.

— Et qui t'a instruite enfin de ce malheur ? demanda madame Milet.

— Ma nourrice m'a raconté qu'après la mort de ma mère, mon père fut atteint d'une affection de poitrine et d'une si profonde mélancolie que les médecins, craignant pour ses jours, lui conseillèrent de quitter l'Angleterre dont l'air brumeux ne lui convenait pas.

— Il n'est donc pas d'origine anglaise ? dit Amélie.

— Je crois que oui, cependant, reprit la jeune Seymour ; car c'est toujours en anglais qu'il s'est entretenu avec moi. Ce que je sais, c'est qu'après la décision des médecins, il vendit une manufacture qu'il avait à Manchester et s'embarqua pour la France. J'avais alors trois ou quatre ans, et ma bonne nourrice, qui n'avait plus de mari ni d'enfant, et qui m'était fort attachée, s'associa à notre fortune et accepta la proposition que mon père lui fit de nous suivre. Elle m'a conté que les premiers symptômes de la cruelle maladie qui me prive si souvent des caresses paternelles, se sont manifestés dans notre traversée.

Une tempête affreuse menaça notre vaisseau, alors celui qui me donna la vie, croyant notre mort certaine, se livra à mille actes de désespoir qui surprirent tous les passagers.

Tantôt il me serrait dans ses bras au risque de m'étouffer en disant d'une voix suppliante : « Mon Dieu, si vous voulez mes jours, prenez-les, mais épargnez cette innocente créature ; » tantôt il s'écriait : « Un prêtre ! un prêtre ! hélas ! vais-je mourir ainsi ? » Il n'y avait pas d'aumônier sur le navire, aussi mon malheureux père manifesta des terreurs étranges tant que dura le danger ; il ne se calma que lorsque le beau temps revint et que nous débarquâmes à Calais. Il voulut d'abord s'y fixer ; mais l'air de la mer, ne convenant pas à son tempérament, et l'aspect des flots souvent en courroux, paraissant renouveler ses frayeurs, ma nourrice l'engagea à quitter cette ville pour venir s'établir dans la capitale : elle espérait que les distractions qu'il y pourrait trouver mettraient un terme à sa mélancolie.

Il se décida à ce nouveau voyage ; mais, à peine arrivé à Paris, Bethzy fut bien étonnée de voir qu'au lieu de satisfaire la curiosité que montre ordinairement chaque étranger à visiter cette belle cité, curiosité que la pauvre femme avait elle-même ; il se fit à apporter les *Petites Affiches*, les parcourut, fit avancer une voiture ; s'y emballa avec tous nos bagages et donna ordre au cocher de nous conduire avec diligence à Vincennes. Elle crut à son empressement, que là demeurait un ami qu'il avait hâte de visiter. Point du tout : à peine arrivé dans ce lieu, il alla voir une petite maison isolée qui, toute meublée, était à vendre ou à louer, prit des arrangements avec le propriétaire pour l'acheter et s'y installa.

C'est là que nous passâmes quatre années, où tout le plaisir de mon père était de s'occuper de moi et de cultiver son jardin. Jamais il ne sortait, si ce n'était le soir; mais ma nourrice m'a raconté que plusieurs fois il était rentré tout effaré, prétendant qu'on l'avait poursuivi, et lui recommandant de barricader toutes les portes.

Elle attribua ces frayeurs aux rêveries de son cerveau malade; car, ayant questionné des habitants de la commune sur la sûreté des routes, ils lui dirent qu'il ne s'y était montré nul malfaiteur et que rien de fâcheux n'y avait eu lieu.

Après ces sortes de terreurs, mon père se montrait plus triste et plus sombre que de coutume; et moi seule, grâce à la gaieté de mon âge, je ramenais parfois le sourire sur ses lèvres.

Un événement qui n'avait rien de relatif à lui cependant occasionna la crise la plus fâcheuse qu'eût encore provoquée sa terrible maladie. Un homme que l'on conduisait en prison, ayant trompé la vigilance de ses gardes, était parvenu à s'échapper de leurs mains près de notre demeure.

Ceux-ci, avec le secours de l'autorité du lieu, firent une visite domiciliaire dans toutes les maisons environnantes, présumant qu'il s'était réfugié dans l'une d'elles. Pendant ce temps, heureuse enfant que j'étais alors, je jouais avec d'autres petites filles dans le jardin d'un voisin, me mettant fort peu en peine d'un incident qui devait avoir des suites si fâcheuses pour mon pauvre père et par conséquent pour moi.

Bethzy m'a conté que lorsqu'il vit le commissaire et la force armée entrer dans son logis, il manifesta des signes de terreur et de désespoir si épouvantables que dès lors sa tête fut perdue. Ma pauvre nourrice fut obligée d'appeler des voisins à son aide pour l'empêcher d'attenter à sa vie.

Le commissaire de police ne tarda pas à le conduire à Charenton ; et l'autorité du lieu, me sachant sans parents, sans amis, prit fait et cause de la fortune de mon père, comme de mon sort, en me donnant pour tuteur M. Duval, l'un des notables du pays.

Celui-ci, pour mon bonheur, me choisit votre maison pour refuge, chère et digne amie, et voici comment je fus élevée chez vous sans me douter de la position de mon père ; car ma bonne nourrice, dès qu'elle avait vu sa démence, avait prié les personnes chez lesquelles je me trouvais de me garder jusqu'à son départ. Elle leur recommanda depuis de ne me jamais parler de l'affreuse scène qui avait eu lieu dans notre maison ; et comme chacun respecte le malheur d'une orpheline, car je l'étais presque, personne ne trahit ce cruel secret.

Ah ! l'excellente femme que ma nourrice, s'écria Jenny : combien je lui dois ! C'est sa tendresse pour moi qui l'a empêchée de retourner dans sa patrie après un si triste événement. — La pauvre petite n'a plus de mère, bientôt peut-être elle n'aura plus de père, disait-elle, je veux la protéger, l'aimer pour tous deux. Grâce à ses soins et à sa discrétion, je ne m'étais jamais doutée jusqu'ici de la triste vérité et j'ai

passé en paix bien des heureux jours. Le Seigneur, hélas ! m'a privée de bien des jouissances du cœur du côté de ma famille, mais il m'en a du moins dédommagée amplement par les charmes de l'amitié.

En disant ces mots, la jeune personne pressait les mains de son institutrice et celles d'Amélie, et toutes trois confondaient leurs larmes.

— Oui, oui, chère enfant, dit madame Milet, rien n'est vrai comme la justesse de ces paroles : *A brebis tondue, Dieu mesure le vent.*

— Ton existence doit néanmoins être bien triste, dit à son tour Amélie ; comment n'as-tu pas demandé à ton tuteur de revenir ici ?

— Sitôt que je me suis trouvée seule avec ma nourrice, que j'aime bien pourtant, telle a été ma première pensée. Mais quand M. Duval m'a appris la situation de mon père, quand il m'a dit que ce cher malade étant beaucoup mieux et devant bientôt rentrer chez lui, les médecins comptaient sur moi pour dissiper les noires vapeurs de son cerveau et ramener tout à fait la paix dans son âme, j'ai senti qu'il était de mon devoir de me soumettre sans murmure à ma destinée.

— Mais comment passes-tu ton temps ?

— Je m'occupe beaucoup de musique, cet art peut être bienfaisant à mon père ; toutes les semaines je vais, avec Bethzy, lui porter ce qui peut lui être nécessaire, puis...

— Tu le vois donc ?

— Pas encore ; les médecins attendent qu'il soit assez bien pour cela ; mais ils espèrent que ce sera bientôt.

— Oh ! tant mieux, dit madame Milet ; prie, prie beaucoup celui qui peut rendre la santé aux malades et donner des consolations aux affligés.

— Aussi le fais-je, digne amie. Ensuite, pour me rendre le Seigneur propice et pour goûter les seules jouissances qui puissent toucher mon cœur, je tâche de faire un peu de bien.

— Je n'attendais pas moins de toi, reprit la bonne dame.

— Ton tuteur ne gêne donc pas tes désirs à cet égard ? demanda Amélie.

— Oh ! si fait, il est loin de m'accorder toutes les sommes qui pourraient me satisfaire. (Je ne lui en veux pas, au surplus ; il est le gérant de la fortune de mon père, il tient à honneur de la lui conserver.) Mais si un malheur, que je n'ose prévoir, me rendait un jour maîtresse de cette fortune, comme j'aimerais l'employer au soulagement des infortunés ! Vous m'avez dit si souvent, digne amie : *La charité sans les œuvres n'est rien !*

Ne pouvant faire mieux, je travaille pour de pauvres familles ; cette occupation, un peu de musique et un peu de lecture m'aident à passer le temps sans mon père et sans vous, mes tendres amies.

— Bien, bien, dit madame Milet ; tu as pris le bon parti. Que d'autres jeunes personnes, sans les bons sentiments qui remplissent ton cœur, se croiraient, dans ta situation, les

plus malheureuses du monde, et se livreraient au découragement !

— Oh ! je ne suis pas bien gaie non plus. Hélas ! je sens que mes belles années sont passées.

— La carrière de la vie n'est pas toute semée de roses, mon enfant ; aux maux qu'on ne peut empêcher il faut savoir se soumettre ; et puis, quand la conscience est calme, quel sujet de consolation !

— C'est mon seul bonheur ; et mériter votre approbation en est le complément, s'écria Jenny en serrant la main de sa digne institutrice.

Après cette confidence à ses plus intimes amies, la jeune personne, fortifiée surtout par la douce idée que madame Millet venait de lui suggérer, reprit la gaieté de son âge. Elle courut avec Amélie visiter le jardin où tant de fois elle avait pris d'agréables récréations. — Ici nous jouions au volant, là à la corde, dit-elle ; sur ce banc nous lisions, nous chantions ensemble : heureux temps !

Hélas ! presque toutes les fleurs de ce parterre ont disparu, ajouta-t-elle plus tristement, ainsi se sont évanouis les plaisirs de nos jeunes années !

— Oh ! si je pouvais annoncer bientôt à ma mère que mon premier examen s'est heureusement passé, reprit Amélie, je t'assure que j'éprouverais une joie bien plus grande que toutes celles que j'ai déjà goûtées.

— En effet, il est des bonheurs de tout âge. Pour moi, si je

voyais enfin mon père calme et bien portant, il me semble que je serais plus heureuse que jamais.

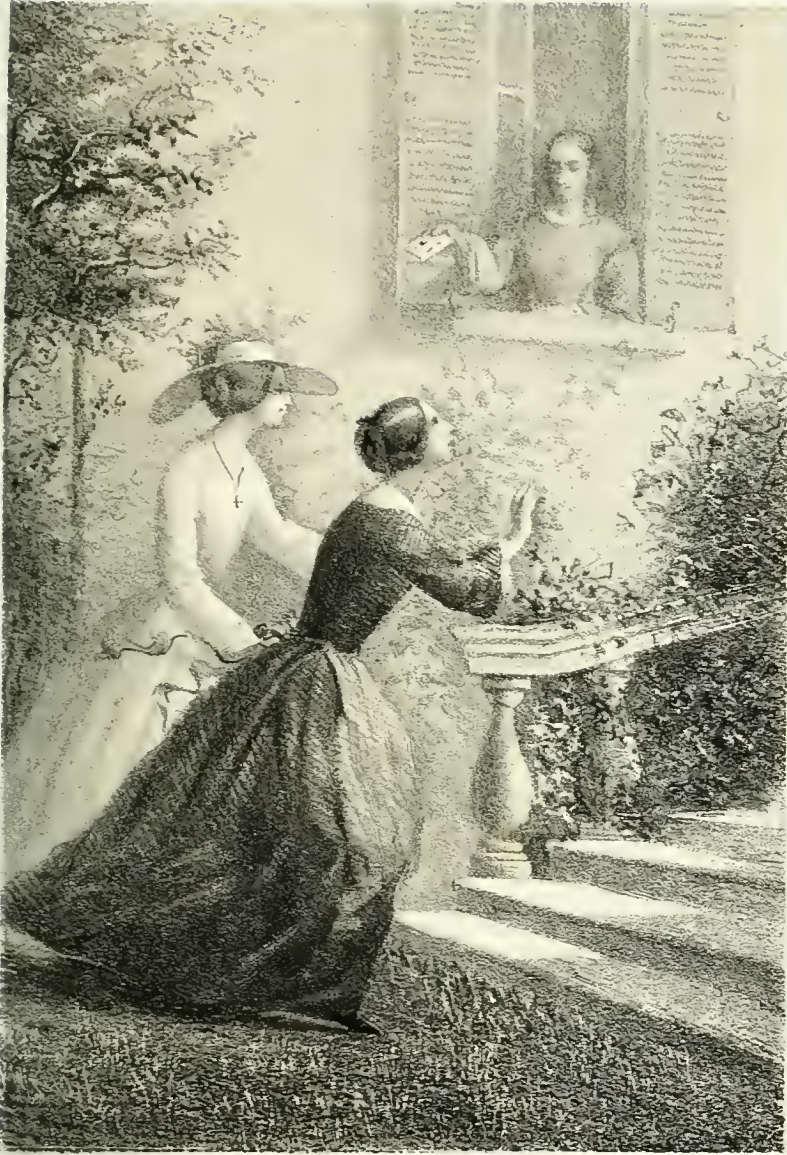
Nos jeunes filles discouraient ensemble avec cette sincérité que provoque la vraie amitié, quand madame Milet, d'une des fenêtres de son appartement, les appela en disant : Mes enfants, une lettre de Julia !

Toutes deux coururent avec empressement vers la maison en s'écriant : Allons, voilà déjà une satisfaction qui nous arrive.

La bonne dame lisait les missives de madame et mademoiselle Doligny, et présentant à Amélie un autre papier, elle lui dit : Ceci est pour toi.

— Pour nous, pour nous, répliqua la jeune personne en faisant signe à Jenny de prendre aussi connaissance de l'épître, et toutes deux lurent ce qui suit :

« Pardonne, chère amie, si je ne t'ai pas écrit aussitôt
 « après mon arrivée au Havre ; j'en avais bien le désir, car je
 « te voyais tout en larmes auprès de ma bonne Jenny, comme
 « toi, ma compagne chérie ; et je voulais vous exprimer com-
 « bien j'ai été sensible à cette marque d'amitié de votre part,
 « à laquelle j'ai peut-être bien mal répondu tant j'étais trans-
 « portée du joli voyage que j'allais faire. Cependant, crois-le,
 « j'ai été aussi quelque temps bien émue après notre sépara-
 « tion ; il a fallu toute la bonté de mon père et la peinture
 « des plaisirs qu'il veut me faire goûter cet hiver pour déri-
 « der mon front.



Mes enfants, voici des nouvelles de Julia

« Mon voyage avec madame et mesdemoiselles de Linieux a
« été des plus agréables ; cependant j'eusse bien mieux aimé
« le faire avec ma bonne madame Milet, toi et Jenny, car je
« vous aime bien plus. Cependant cela ne pouvant être ainsi,
« j'ai pris mon parti en brave pour ne pas paraître trop morose
« auprès de ces dames si gaies, si charmantes.

« Les deux jeunes personnes, plus âgées que moi de deux
« à trois ans, sont d'une élégance parfaite. Elles ont beaucoup
« ri de mon simple costume de pensionnaire, et cela m'au-
« rait véritablement fâchée, si je n'avais pensé que bientôt il
« ne tiendrait qu'à moi d'être aussi parée et aussi brillante
« qu'elles.

« Cette métamorphose est déjà opérée, et je t'avouerai que
« les différentes sorties et les divers soins qu'elle m'a occa-
« sionnés ont été cause du retard que j'ai mis à t'écrire ainsi
« qu'à ma chère institutrice.

« Me voici avec toi aujourd'hui, mon Amélie ; bientôt j'é-
« crirai à Jenny, et toutes deux vous saurez que si ma tour-
« nure est bien changée, mon cœur est toujours le même. »

Les deux jeunes lectrices soupirèrent à ces mots et se regarderent. — Julia va suivre le torrent du monde, s'écria Amélie ; bientôt ses nouvelles amies lui feront oublier les anciennes : aurait-elle dû tarder à nous écrire pour s'occuper de vains ajustements ?

L'âme un peu serrée, elles continuèrent la lettre.

« Ces demoiselles m'ont encore plaisantée de ce qu'elles

« appellent mes habitudes de pensionnaire. Me voyant faire
 « ma prière le lendemain matin avant de nous remettre en
 « route, elles ont dit : *Avez-vous donc été élevée dans un cou-*
vent, que, même en voyage, vous ne puissiez vous dispenser
 « *de cette coutume ?* Ces paroles m'ont blessée ; mais je n'en ai
 « voulu rien faire paraître de crainte d'exciter encore leurs
 « moqueries. Je ne compte pas cependant renoncer à mes
 « principes à cause d'elles ; je saurai si bien m'observer, que
 « je tâcherai de remplir mes devoirs pieux sans qu'elles s'en
 « aperçoivent.

« Avec vous, mes amies, j'étais bien plus heureuse sous ce
 « rapport ; mais puisque me voici dans le monde, il faut bien
 « me conformer à ses usages.

« Le père de ces demoiselles étant, ainsi que le mien, ban-
 « quier et en rapport avec plusieurs armateurs du Havre,
 « nous avons été reçues dans les meilleures maisons de la
 « ville.

« J'y aurais eu bien du plaisir si je n'avais pas été aussi
 « timide ; mais je rougissais dès qu'on m'adressait la parole,
 « et l'on m'a sans doute trouvée bien gauche. Quant aux de-
 « moiselles de Linieux, elles étaient parfaitement à leur aise
 « et faisaient le charme de toutes ces réunions. Ah ! je veux
 « les imiter, afin qu'on me trouve aimable comme elles.

« Maman dit qu'elle m'aime mieux comme je suis, que la
 « modestie est l'apanage d'une jeune fille ; mais elle me voit
 « avec des yeux maternels ; tout le monde sans doute ne pense

« pas ainsi, et je ferai tout pour ne pas rester constamment
« dans l'ombre.

« Si la santé de cette bonne mère ne me donnait pas
« souvent de l'inquiétude, je passerais néanmoins de bien
« agréables vacances.

« J'ai vu la mer, non pas comme on la voit dans les ta-
« bleaux ou les panoramas, mais bien en réalité, et pleine de
« navires qui attestent l'industrie et l'activité des hommes,
« comme elle-même prouve la grandeur et la puissance de
« Dieu. Cependant on dit que pour la trouver encore plus
« imposante il faut aller à Dieppe, et c'est ce que nous
« ferons.

« En attendant, nous profitons des derniers beaux jours
« pour prendre des bains. Comme il ne fait plus très-chaud,
« ce n'est pas toujours agréable ; mais comme tout le monde
« en prend, je fais comme les autres, sans quoi l'on m'appel-
« lerait la *petite provinciale de Paris* ou la *poule mouillée qui*
« *n'aime pas l'eau*.

« Si je n'avais pas un peu peur, je m'amuserais beaucoup
« à voir cette nuée de naïades en vêtements de mérinos de
« toutes couleurs qui rient, erient ou grelottent selon leur
« humeur, leur hardiesse ou leur tempérament, et qui font
« ce que les autres font plutôt par bon ton que par ordon-
« nance du médecin.

« Mais en babillant avec toi, ma bonne Amélie, j'oublie
« qu'il faut que je termine ma lettre si je veux qu'elle parte

« avec celle de maman. Adieu donc, je t'embrasse, non
« comme je le voudrais, mais, par la pensée, aussi tendre-
« ment que je t'aime. »

— Cette chère Julia, dit Jenny, elle est pourtant toujours bonne et affectueuse.

— Oui, reprit Amélie ; mais j'aimerais la savoir mieux entourée.

— Tu as raison, ajouta madame Milet ; sa mère aussi m'exprime le même vœu.

— Il ne tiendrait qu'à elle, ce me semble, répliqua Jenny, de ne lui faire contracter de liaisons qu'avec qui elle voudrait.

— Une mère dans sa position n'est pas toujours maîtresse d'un tel choix. Par exemple, M. Doligny et M. de Linieux étant associés, leurs femmes ont occasion de se trouver constamment ensemble ; si l'une voulait s'éloigner de l'autre, cela pourrait mettre du froid entre eux.

Le premier désire présenter sa fille dans le monde ; sa femme, d'une faible santé, ne pourra toujours l'y accompagner ; il est donc convenu que madame de Linieux sera souvent le mentor de Julia. C'est un sujet de grande inquiétude pour la bonne mère ; aussi me prie-t-elle de m'efforcer de combattre par mon influence les dangereuses impressions que sa fille va recevoir. Tâchez aussi par vos lettres, mes bonnes petites, d'être utiles à votre jeune amie. La raison, sous votre plume légère, lui paraîtra sans doute plus aimable que la mienne, trempée souvent dans une encre trop noire.

— Oh ! la mienne sera loin d'être souvent imprégnée de couleur de rose, dit Jenny. C'est toi, Amélie, qui seras surtout l'âme de cette correspondance, et je compte sur toi pour retremper aussi quelquefois mes esprits.

— Qu'aurai-je à te marquer ainsi qu'à Julia, répondit modestement Amélie, pour que mes lettres vous soient profitables, à moins que notre digne amie ne me permette de puiser dans son répertoire ?

— Il est à ton service, mon enfant, dit la bonne dame, charmée que le fruit de ses réflexions pût être de quelque utilité à ses élèves.



CHAPITRE V.

CORRESPONDANCE.

Quinze jours après cette première lettre de Julia à laquelle il est inutile de dire que madame Milet et Amélie répondirent comme elles le devaient, la dernière reçut celle que voici, datée de Dieppe :

« Enfin, ma chère amie, j'ai vu la mer dans toute sa splendeur, et plus que jamais tu me manquais pour admirer ce spectacle imposant qui révèle si bien aux hommes la toute-puissance de Dieu.

« Je n'étais pas seule pourtant à le contempler, car j'étais avec les dames de Linieux ; mais soit que leurs yeux fussent déjà habitués à voir cette plaine immense dont on n'aperçoit pas les limites, soit que leur esprit, comme le dit ma mère, ait trop de légèreté pour remonter à la cause infinie dont émanent de si grands effets ; pendant que je demeurais dans une sainte extase, je les entendais rire et plaisanter comme de coutume ; et je t'avouerai que leurs causeries vives

et animées, qui me plaisent tant d'ordinaire, formaient à mon oreille un concert disparate avec le grave mugissement des flots.

« Au lieu d'écouter leur caquet, je demeurais saisie d'admiration en voyant les vagues, quoique poussées par un grand vent, ne pas dépasser les bornes que le Seigneur leur a assignées.

« Ces dames, remarquant mon air recueilli, se sont mises à rire en disant : Ce n'est rien pourtant que cela : il faut voir la mer le jour d'une tempête pour éprouver une véritable émotion. Oh ! nous vous amènerons ici dès qu'il en fera une : il sera tout à fait récréatif pour nous de jouir de votre étonnement.

« Deux jours après, tout annonçant que ce grand spectacle allait s'offrir, elles vinrent en effet nous chercher pour en être les témoins. Malgré ma curiosité qui est assez vive, comme tu le sais, j'hésitais à me rendre à leurs invitations : je craignais que le mauvais temps ne fût préjudiciable à la faible santé de ma mère ; et puis, te l'avouerai-je ? je ne voulais pas servir de divertissement à ces demoiselles.

« Néanmoins, maman, ayant dit que c'était une chose qu'elle-même voulait voir, nous partîmes.

« Quoique bien prévenue par les discours de ces dames, je ne m'attendais pas à l'effet que produirait sur moi une telle vue. Imagine-toi, ma chère Amélie, l'Océan et le ciel confondus pour se faire la guerre ; les vents déchaînés soulevant

les vagues, les faisant tournoyer ou les élevant comme des montagnes sur lesquelles le tonnerre éclatait comme pour punir l'arrogance des ondes. C'était un spectacle imposant, sublime, mais épouvantable.

« Cependant une scène des plus touchantes arrachait parfois nos regards de ce terrible phénomène : la famille d'un pêcheur était en pleurs sur le rivage, attendant le retour d'un être bien-aimé. Tout à coup nous vîmes une petite barque luttant contre la tempête ; tantôt soulevée par les flots, tantôt retombant comme dans un abîme. Alors la mère et les enfants du pauvre pêcheur en péril, poussaient des cris et se jetaient à genoux les mains jointes ou les bras étendus du côté de la barque.

« J'étais tellement émue que j'étais prête à me prosterner moi-même avec cette pauvre famille pour implorer la miséricorde de Dieu ; mais je me suis retenue de peur de servir ensuite de risée à mes nouvelles compagnes. Cependant elles ne riaient pas cette fois : comme tout le monde, elles étaient terrifiées. Quant à ma mère, je vis bien qu'elle priait, et intérieurement j'imitai son exemple.

« Plusieurs hommes courageux se jetèrent sur un fort canot pour porter du secours au frêle esquif ; mais, chose épouvantable ! le canot lui-même fut submergé par les lames, et des quatre généreux matelots qui s'étaient dévoués au salut d'un frère, trois seulement regagnèrent le rivage à la nage. Quant à la malheureuse barque, nous ne tardâmes

pas à la voir s'abîmer dans les flots. Juge du désespoir des deux familles des pauvres naufragés. A cet aspect je ne pus retenir mes larmes et elles coulèrent avec plus d'abondance encore lorsque je vis ma bonne mère tomber évanouie dans mes bras.

« Dieu merci, deux personnes la portèrent bien vite à notre hôtel et de prompts secours lui furent donnés. Elle est mieux maintenant ; mais elle et moi garderons longtemps le souvenir de cette déplorable scène.

« Le lendemain on fit une quête par toute la ville pour les malheureuses veuves et les jeunes orphelins. Maman mit deux pièces d'or dans la bourse qui lui fut présentée en me disant tout bas : Ma fille, si je n'avais pas dépensé tant d'argent pour toi au Havre, j'aurais pu faire mieux aujourd'hui.

« Ah ! que je regrettais alors tous ces vains ornements dont le prix eût grossi la collecte faite pour des infortunés !

« Je le vois, le luxe empêche d'exercer la bienfaisance ; car les dames de Linieux, qui par leur élégance excitent souvent mon admiration, ont provoqué ce jour-là mon mépris : je ne les ai vues tirer de leurs bourses que quelques menues monnaies, quoique pourtant elles se fussent montrées sensibles aussi au malheur de ces pauvres gens.

« Remercie pour moi notre bonne madame Millet des excellents conseils qu'elle me donne. Je tâcherai de les suivre, mais il me sera pourtant impossible de me montrer désormais pieuse et recueillie comme une novice de couvent.

« Adieu, chère amie, écris-moi le plus souvent que tu pourras ; car malgré tous les objets de dissipation qui m'entourent, tes lettres et celles de notre chère institutrice me sont bien agréables, j'ajouterai même qu'elles peuvent m'être utiles : ce sont de douces chaînes qui, jointes aux forts liens qui m'attachent à ma mère, doivent me tenir attachée aux devoirs qu'il m'était doux de suivre et dont le monde, je le sens, pourrait m'écarter. »

RÉPONSE D'AMÉLIE.

« Je te remercie, chère Julia, de m'identifier comme tu le fais à tes impressions de voyage : il semble ainsi que je voie par tes yeux tout ce que tu admires.

« J'eusse été bien heureuse de me trouver auprès de toi lorsque tu contemplais ce grand chef-d'œuvre de la création dont la vue m'est refusée comme à tant de citadins trop peu favorisés des dons de la fortune, pour pouvoir satisfaire une bien juste curiosité !

« Nous nous serions mieux entendues, nous deux, que tu ne le pouvais faire avec tes nouvelles compagnes : c'est que, vois-tu, la sympathie de deux cœurs qui se comprennent, les identifie aux sensations l'un de l'autre. Cependant j'aime autant n'avoir pas été témoin de la scène cruelle que tu m'as retracée ensuite : le tableau des malheurs que l'on ne peut empêcher est trop pénible à voir ; et puis, quand on est

venu quêter pour les familles infortunées, j'aurais été trop peinée de n'avoir que des larmes à offrir.

« Oh ! que je te trouve heureuse d'être dans une tout autre position que la mienne, et que je t'exhorte à suivre l'impulsion de ton cœur qui te porte à faire du bien, plutôt qu'à te laisser influencer par l'exemple du luxe.

« J'ai justement trouvé une fable dans les papiers de notre digne amie qui te confirmera dans les bonnes pensées que tu m'as exprimées : tu la trouveras à la fin de ma lettre.

« Je ne sais, chère Julia, pourquoi tu crains tant le blâme des demoiselles de Linieux, tandis que tu sens qu'elles ne sont pas toujours à admirer. Pourquoi rougirais-tu de faire ta prière devant elles ou de t'agenouiller pour joindre tes supplications à celles des infortunés qui invoquent le Seigneur ?

« Tu le sais, notre chère institutrice, nous l'a dit souvent : *On ne doit rougir que d'un tort* : or en est-ce un de remplir un devoir ou de se montrer sensible au malheur des autres ?

« Il est possible que dans ta situation je n'aurais pas plus de caractère que toi ; mais pour ne pas me laisser entraîner au respect humain, je tâcherai de me rappeler quelques paroles d'un sermon qui m'a frappée.

« Je vais te les rapporter, cela me fera du bien à moi-même ; car bien que je fasse la prêchese, je suis loin de me montrer toujours forte, et j'ai besoin d'être aussi bien étayée que je le suis pour ne pas fléchir souvent.

« *Chrétiens, disait le prédicateur, vous prétendez aimer Dieu et, pour la plupart, vous dissimulez les actes de votre religion !... Si vous aviez un ami qui rougit d'être vu en votre présence, qui devant témoins négligeât tout à fait de vous remercier de vos bons offices, pourriez-vous compter sur son attachement et sur sa reconnaissance ? Et le père qui verrait ses enfants honteux de lui présenter leurs hommages, ou n'osant l'approcher qu'en cachette, pensez-vous qu'il dût se croire aimé, et qu'il pût se plaire à récompenser la tendresse de ses fils ?*

« *Non, non, vous deviendriez indifférents pour de tels amis ; le père de famille donnerait sa malédiction à de tels enfants. Jugez-vous donc vous-mêmes, âmes faibles et lâches, et voyez si l'hommage que vous rendez à votre Créateur n'est pas plus souvent un outrage que de véritables et pures actions de grâces !*

« Pardon, mon amie, si je te cite ces paroles, mais il faut que je te le dise : ta première lettre surtout a fait à madame Milet une pénible impression. J'ai vu soupirer cette bonne amie, et moi je me suis dit : Ah ! que je voudrais voir notre chère Julia mieux entourée ! Comment pourra-t-elle conserver les bons principes qu'elle a reçus, si on la plaisante des saintes pratiques qu'elle veut et qu'elle doit exercer ?

« Mais je m'arrête, il me sied mal, à mon âge, de te faire un sermon ; pendant que je t'écris, les petites élèves que je dois surveiller se dissipent à qui mieux mieux, au lieu d'écrire et d'étudier ; je fais la prêcheuse et néglige la tâche qui m'est

assignée. C'est mal assurément : si l'amitié que je te porte en est la cause, cela peut nous prouver qu'il faut craindre de nous laisser entraîner par ce sentiment, hors de la route que le devoir nous prescrit.

« Fais, je te prie, cette réflexion surtout au sujet de tes nouvelles compagnes.

« L'heure de la récréation est sonnée, je puis reprendre ma lettre pour te dire que nous avons revu Jenny. Cette pauvre petite mène une existence fort triste et a un grand sujet de chagrin ; mais grâce aux douces exhortations de notre chère institutrice, elle nous a quittées plus calme. Tu sais comme elle est bonne, elle emploie à travailler pour les pauvres ses instants de loisir qui, dans la solitude où elle vit, pourraient lui sembler si longs. Elle m'a dit que lorsqu'elle a pu ainsi soulager quelques misères, elle ne regrette aucun des plaisirs dont elle est privée.

« Elle a dans son cœur le sentiment de la morale exprimée dans la fable que tu vas lire, et je voudrais pour leur bonheur que les demoiselles de Linieux eussent le même penchant. »

LE JET D'EAU ET L'ARROSOIR.

Un jet d'eau s'élevait en gerbe éblouissante
 Et retombait en diamants ;
 On aurait dit deux éléments
 Confondus, réunis sous sa forme élégante ;
 Car les feux éclatants du jour
 Venaient se refléter dans son eau transparente.

Un arrosoir versait la sienne simplement

Et sans nul éclat sur la terre ;
 Sa pluie, aux plantes, salutaire
 Faisait du bien sans éblouir les yeux.

De sa beauté, l'autre orgueilleux,
 Apostropha son modeste confrère
 Sur son destin faisant peu d'envieux,
 Et lui dit : Si j'avais un sort aussi piteux,
 Je me soulagerais comme toi par des larmes.

— Oh ! les miennes sont de plaisir,
 Réplique l'arrosoir : on trouve bien des charmes
 A soulager tous ceux qu'on voit pâtir.
 Pour toi, dont briller est l'essence,
 Ce bonheur tu le méconnaissais ;
 Mais, moi, j'ai l'intime assurance
 Qu'on jouit mieux par les bienfaits.

Lequel avait raison ? C'est notre conscience
 Qui répondra que le luxe jamais,
 Malgré tout le brillant de sa magnificence,
 Ne saurait rendre heureux comme la bienfaisance.

TROISIÈME LETTRE DE JULIA.

« Je te remercie, ma chère Amélie, de ton sermon, comme tu l'appelles ; je l'ai lu et relu plusieurs fois, aussi je pense qu'il m'a profité ; je vais t'en donner une preuve.

« Depuis la cruelle scène dont nous avons été témoins, la santé de maman s'est tellement affaiblie qu'il lui est arrivé plusieurs fois, sans aucune cause apparente, de se trouver encore fort mal. L'un de ces jours, malgré mes soins et ceux de sa femme de chambre, elle est restée plongée dans un évanouissement si profond que je l'ai crue morte, et, que dans mon désespoir, je me suis précipitée à genoux auprès de

son lit, priant avec sanglots le Seigneur de me rendre cette mère chérie.

« J'étais dans cette position quand les dames de Linieux sont entrées. Cette fois je ne me suis pas dérangée, et j'ai continué de tout mon cœur mon oraison mentale.

« Je pensais aux paroles que tu m'as rapportées, et il me semblait que si j'avais la faiblesse de rougir de mon attitude, celui que j'invoquais m'en punirait en me privant de cette tendre amie que je désire tant conserver.

« Bien entendu que, dans un semblable moment, les jeunes demoiselles, ordinairement si rieuses, se sont bien gardées de me plaisanter : c'eût été d'une inconvenance et d'une barbarie qui m'eussent pour toujours brouillée avec elles. Mais quand maman eut rouvert les yeux et qu'après différents cordiaux elle se fut sentie beaucoup mieux, mes deux amies reprirent leur gaieté habituelle. Ma bonne mère désirant dormir, et madame de Linieux allant faire une visite, je descendis avec Sophie et Nathalie dans le jardin de l'hôtel. Tout en causant et me promenant avec elles, je pensai que si j'avais bien prié pour la résurrection de ma chère malade, je n'avais pas remercié le Seigneur de me l'avoir conservée. Alors, précédant mes compagnes, je m'arrêtai sous un berceau de clématite et j'adressai à Dieu de ferventes actions de grâces.

« Sophie, la plus riieuse des deux sœurs, me voyant les mains jointes et les yeux levés au ciel, me demanda à quoi

je pensais. Cette fois, m'armant de courage en songeant à ta lettre, je ne lui cachai pas ce que je venais de faire.

« Elle me regarda d'un air étonné et me dit : Quoi ! vous croyez que celui qui a fait la terre et les cieux, s'occupe ainsi d'écouter nos prières, et de souscrire à nos désirs ?

— Oui, je le crois, répondis-je, de plus en plus affermie dans ma profession de foi.

— Eh bien ! moi, je n'en crois rien, répliqua-t-elle : nous sommes à ses yeux comme les grains de sable répandus sur la surface du globe ; que les uns soient foulés aux pieds ; que d'autres, sur des lieux plus élevés, brillent aux rayons du soleil, qu'est-ce que cela lui fait ? La terre et les autres planètes n'en tournent pas moins à son gré.

— Mais notre âme, lui dis-je, lors de nos moindres dangers, ne s'élance-t-elle pas vers l'Être suprême comme vers notre souverain défenseur ? Qui a mis en elle cette pensée de recourir à lui ? — La peur, la faiblesse humaine, reprit-elle.

— En effet, dit à son tour la sœur cadette, si Dieu se mêlait de tout ce qui arrive aux hommes, s'il écoutait leurs vœux et récompensait leurs bonnes actions, aurait-il permis que ce pauvre père de famille et cet autre brave matelot qui a volé à son secours, eussent péri dans les flots ?

« Je te l'avouerai, ma chère Amélie, à cela je n'ai rien trouvé à répondre et ma conviction s'est ébranlée.

« Écris-moi, écris-moi promptement, et si tu ne le peux, prie notre digne amie de le faire ; car je sens que les

arguments de ces demoiselles n'étant pas dépourvus de raison, reviennent sans cesse à ma mémoire et détournent mon cœur d'une croyance qui lui faisait du bien. »

RÉPONSE D'AMÉLIE.

« J'ai bien peu de temps pour t'écrire, ma chère Julia, car tous mes moments de libres dans l'intervalle des classes sont tous employés à me mettre en état de subir mon premier examen. Plus l'instant en approche, plus je tremble et moins je suis sûre de moi-même. C'est ce qui me fait revoir et repasser sans cesse ce qu'on assure pourtant que je sais parfaitement. Puissé-je au moment décisif avoir assez d'assurance pour ne pas échouer ! Prie Dieu de ton côté pour qu'il soutienne mon courage. Je t'assure qu'il en faut beaucoup pour ne point se démoraliser devant cinq juges et plusieurs autres personnes assemblées pour entendre toutes les réponses bonnes ou mauvaises des pauvres récipiendaires.

« Oh ! si je n'espérais pas que le Seigneur, connaissant mon amour filial, secondera mes efforts pour être utile à ma mère, je perdrais en vérité la tête.

« Que je les trouve malheureux ceux qui, comme les demoiselles de Linieux, prétendent que le Tout-Puissant ne se mêle point de ce qui touche le plus les hommes ! Quel sentiment peut les soutenir dans les épreuves de la vie ?

« Je n'ai point une plume assez éloquente pour combattre

les doutes funestes qu'elles ont jetés dans ton esprit, je laisse ce soin à notre chère institutrice ; mais je te dirai que je suis surprise que toi, qui connais son savoir et en même temps sa piété, tu n'aies pas plus de créance en ce qu'elle t'a dit tant de fois ; et que les paroles inconsidérées de deux jeunes personnes faisant les esprits forts, soient capables d'affaiblir les sentiments religieux qu'elle s'est plu à t'inspirer. Tiens, lis ces quelques vers que j'ai trouvés dans ses papiers : ils t'exprimeront ma pensée beaucoup mieux que je ne pourrais le faire. »

LES DEUX ÉPIS.

L'épi le plus léger lève sa tête altière
 Et de ses dards piquants semble insulter les cieux ;
 L'épi le mieux rempli s'incline vers la terre
 Comme pour l'embrasser en fils respectueux
 Ou bien pour saluer l'astre qui nous éclaire.

Ainsi le faux savant, à la tête légère,
 Lève son front audacieux
 Au lieu de l'abaisser devant l'Être suprême ;
 Et l'homme instruit, religieux
 Devant tant de grandeur s'anéantit lui-même.

LETTRE DE MADAME MILET.

« Je vois avec peine, ma chère Julia, les fâcheuses insinuations qu'on veut jeter dans ton esprit. Au milieu des joies et des prospérités qui sont d'ordinaire ton heureux partage, tu es donc celle de mes élèves que je trouve dans le péril le plus pressant.

« Jenny, malgré ses justes sujets de chagrin ; Amélie, malgré ses craintes de ne pas réussir à entrer dans une carrière pourtant bien épineuse, excitent moins ma tendre sollicitude que toi, mon amie, que je vois à la veille de perdre la foi, cette douce compagne qui seule est capable de guider tes pas sur la terre et de te faire élever tes pensées vers les cieux.

« Que sont en effet les peines, les petits intérêts de ce monde périssable en comparaison des grandes espérances de l'éternité ?

« Comment, chère Julia, tu peux supposer que celui qui a si bien fait toutes choses ; qui a doué nos âmes d'une intelligence si grande ; qui a mis en elles le sentiment du bien, l'horreur du mal et le désir d'un bonheur sans fin ; après nous avoir si habilement organisés et au physique et au moral, nous laisserait errer sur cette terre magnifique, mais remplie d'écueils, sans se mêler davantage de notre destinée ?

« Et pourquoi donc aurait-il envoyé son Fils dans ce monde afin de régénérer la race humaine, s'il ne faisait pas plus de cas de nous que des grains de sable ou des innombrables insectes qui couvrent la surface du globe ?

« Cette pensée qu'il est trop grand et nous trop petits pour qu'il veuille s'occuper de nos actions, est la plus dangereuse de toutes ; car elle séduit nos cœurs en paraissant un hommage de notre humilité à l'égard du souverain Être.

« Elle sape jusque dans ses fondements la base du christianisme ; en nous frustrant des espérances éternelles, elle nous ôte le courage qui peut nous faire supporter toutes les adversités de la vie ; elle nous rend en un mot plus à plaindre que les païens qui, d'après leur culte, croyaient aux champs Élyséens.

« Mais, t'a-t-on dit : la preuve que Dieu ne se mêle pas des actions humaines et ne dirige pas les événements qui arrivent ici-bas, c'est qu'il permet qu'une tempête ôte la vie à un bon père de famille et au mortel généreux exposant ses jours pour le secourir.

« Je ne nierai pas que ce raisonnement ne semble captieux à ceux qui pensent qu'après nous tout est fini. Il est certain que si le prix de nos bonnes œuvres devait nous être donné seulement en ce monde, il nous paraîtrait extrêmement injuste de voir le vice quelquefois prospérer et la vertu si souvent malheureuse.

« Mais les croyances des chrétiens leur apprennent que c'est dans une autre patrie qu'ils doivent être récompensés ou punis ; que c'est là que ceux qui ont pleuré sans murmurer seront consolés ; que ceux qui auront fait l'aumône auront part au royaume céleste. Or, pour que tout cela ait lieu, ne faut-il pas que les uns aient des peines et les autres des occasions d'exercer la bienfaisance ?

« Qui sait d'ailleurs si ces hommes morts tout à coup dans la vigueur de l'âge n'ont pas eu un sort plus heureux que

s'ils avaient végété longtemps sur la terre et supporté le poids des infirmités humaines ; que ces femmes veuves avant le temps ordinaire, que ces orphelins, privés si jeunes de leurs pères, ne vont pas avoir, grâce à la commisération publique, de plus heureuses destinées que celles qui devaient être leur partage ?

« Tout est mystère dans les combinaisons de la Providence ! soumettons-nous donc à ses décrets sans vouloir les interpréter, et croyons, en admirant les œuvres du Tout-Puissant, que celui qui nous a donné une âme capable de remonter à la source de tant de merveilles, doit accueillir nos vœux et nos hommages ; que si, parfois, il semble être sourd aux premiers, et que, s'il permet que le mal arrive sur la terre, c'est sans doute pour en tirer un bien.

« O ma jeune amie, garde-toi d'occuper ton esprit des vains raisonnements que tu entendras faire dans le monde au sujet de la religion : crois, crois sans hésiter toutes les vérités qui jusqu'ici ont fait ton espérance et ton bonheur. Réponds aux personnes qui, comme les demoiselles de Linieux, chercheraient à affaiblir ta foi : Mais, si vous détruisez dans mon cœur un édifice établi sur de si fortes bases, dites ce que vous mettrez à la place pour assurer ma paix et ma félicité ?

« Voici un apologue dont la pensée m'a été fournie par un excellent sermon : lis-le souvent, je te prie, par amitié pour l'auteur et par intérêt pour toi. »

LES DEUX FRÈRES.

FABLE.

Pierre et Colin étaient deux frères
 Différents d'esprit et de mœurs :
 L'un cultivant le champ qu'il reçut de ses pères,
 Sans se lasser jamais, et goûtant les douceurs
 De ses destins et calmes et prospères ;
 L'autre, esprit fort, passait à réfléchir
 Tous ses instants : méditant sans mesure
 Sur les secrets de la nature
 Qu'il ne pouvait approfondir.
 Dieu sait comme allait sa culture!...

Le premier certain jour s'occupait à semer ;
 Colin va près de lui, considère ses graines,
 Et dit : Mon pauvre Pierre, ah ! tu prends bien des peines,
 Sans savoir seulement ce qui fera germer
 Ce blé que bonnement tu jettes dans la terre.
 Moi, je voudrais au moins pénétrer ce mystère
 Si difficile à découvrir,
 Et, plus ardent que toi, tu me verrais agir.
 — Ami, lui répond l'autre, et pourquoi tant d'étude
 Quand tous les ans m'offrent la certitude
 Que mon labeur a constamment son prix ?

Ceci s'adresse à vous, messieurs les grands esprits :
 De la religion percez-vous les mystères
 Par vos raisonnements n'aboutissant à rien ?
 Non, non, soumettez-vous comme l'un de ces frères,
 Jugez-la sur ses fruits : elle fait tant de bien !
 Elle console, elle encourage,
 Elle chasse le vice, elle adoucit les mœurs,
 Elle rend fort, elle rend sage,
 Et porte l'espoir dans nos cœurs.

CHAPITRE VI.

LE PREMIER EXAMEN.

Laissons Julia réfléchir aux lettres de ses deux amies, et revenons à Amélie, que nous savons fort préoccupée de l'examen qu'elle est sur le point de subir.

Enfin le moment est arrivé de se rendre devant ses juges ; elle a reçu la lettre qui l'appelle à l'hôtel de ville.

Il n'est pas de contrainte par corps qui cause plus d'appréhension au malheureux débiteur que ne lui en cause à elle cette espèce d'assignation de venir faire preuve de savoir. Depuis qu'elle a reçu le fatal papier qu'elle désirait pourtant, car, devant se livrer à de nouvelles études, elle voudrait déjà avoir franchi ce premier échelon qui lui permettra de s'élever plus haut ; depuis ce moment, dis-je, elle ne dort plus, ne peut presque plus manger. Est-elle au lit, après une longue veille sur ses livres, le sommeil s'éloigne de ses paupières échauffées par le travail ; ou si, après une fervente prière, elle finit par s'endormir, un rêve, ou plutôt un cauchemar, la ramène devant le redoutable aréopage.

Elle entend les demandes qu'elle-même s'est proposées tant de fois, se sent paralysée par la timidité, ne peut répondre, et le fatal arrêt : *Ajournée...* résonne à son oreille. Elle s'éveille en sursaut, le front couvert de sueur, remercie Dieu que ce ne soit qu'un rêve, mais ne peut retrouver le sommeil.

Est-elle appelée au réfectoire. elle pense que, bientôt assise à une autre table, elle entendra le jugement lui permettant ou non d'exercer les fonctions qui peuvent la faire vivre sans rien coûter à sa mère ou sans être un fardeau pour madame Milet. A la pensée que cette satisfaction lui sera peut-être refusée, son cœur se serre, elle se sent sur le point de s'évanouir, et les aliments propres à soutenir ses forces ne peuvent qu'effleurer ses lèvres.

Pour comprendre ce qu'éprouve la triste Amélie, il faut se mettre à la place d'une jeune fille élevée dans la réserve et la modestie, le plus bel apanage de son sexe ; qui, habituée à cacher pour ainsi dire son savoir, est forcée d'en faire parade, sous peine d'être exclue de la carrière honorable que son peu de fortune lui avait assignée.

La bonne madame Milet cherche en vain à rassurer son élève chérie ; plus l'instant redoutable approche, plus la pauvre enfant sent redoubler ses inquiétudes. Après huit jours d'insomnie et d'un manque d'appétit qui l'ont rendue d'une faiblesse extrême, elle vient prier son institutrice d'écrire à ses juges qu'elle est malade, et demande un sursis de quelques jours.

— Je le veux bien, dit la compatissante dame ; mais à quoi te servira ce délai ? à te faire plus souffrir encore. Quand une chose est pénible, mais nécessaire, le plus tôt qu'on peut en être quitte est toujours le meilleur. N'as-tu pas bien travaillé, pourquoi te troubler ainsi ?

— Ah ! ma bonne amie, lorsque vous m'avez menée voir passer des examens, j'ai vu tant de pauvres jeunes filles refusées : quelle honte ! quelle humiliation !

— Amélie, je te croyais plus de caractère, et même plus de piété...

— Bonne amie, qu'a de commun la piété avec la situation où je me trouve ?

— La piété, mon enfant, empêche qu'on ne soit si sensible aux échecs de la vanité ; elle nous fait supporter avec calme toutes les déceptions qui nous arrivent.

— Vous avez raison, digne amie, je suis en effet une bien faible créature. Mon Dieu ! mon Dieu ! apprenez-moi à ne rougir que de ce qui est mal à vos yeux.

C'était le lendemain qu'elle devait paraître devant ses juges : les avis de sa sage conseillère la portaient à se rendre à cet appel ; ses terreurs lui disaient encore de tâcher d'ajourner l'examen, lorsqu'une lettre de sa mère la tira de cette pénible alternative.

Madame Nelville, instruite du jour où sa fille était convoquée, lui exprimait son désir d'avoir bientôt d'heureuses

nouvelles, et lui écrivait que d'ici là elle serait comme sur des épines.

— O ma pauvre mère ! s'écria Amélie, je ne veux pas que tu sois plus longtemps dans cette perplexité. Demain, demain mon sort va se décider : je ne veux point remettre à l'apprendre une bonne ou une mauvaise nouvelle ; tu pleureras de joie ou de tristesse, mais du moins tu pourras pleurer.

Devenue plus forte par l'amour qu'elle portait à sa mère, sa détermination fut prise. Elle relut ses livres, ses cahiers avec un nouveau courage ; et après une nuit sans sommeil, elle se leva surexcitée par son dévouement filial. Ne pouvant rien manger, mais sentant le besoin de soutenir ses forces, elle but du vin sucré, du café à l'eau, toutes choses propres à accroître son agitation fébrile. Ce fut donc avec un teint animé, des yeux brillants, une démarche presque délibérée qu'elle se présenta devant le comité d'examen. L'effort qu'elle faisait pour vaincre sa timidité produisit en elle une espèce de métamorphose. Résolue à avoir du calme, à ne point paraître tremblante, elle cacha son émotion sous un air riant et assuré.

Cet extérieur, si différent d'elle-même, ne lui fut point favorable. Madame Milet entendit un des juges dire à l'une des dames faisant partie de l'aréopage : Voilà une jeune personne qui paraît bien sûre d'elle.

Hélas ! combien de pauvres récipiendaires, dans la situation d'Amélie, donnent ainsi mauvaise opinion de leur carac-

tère, sans qu'on puisse deviner sous l'écorce d'emprunt qu'elles prennent leur timidité, comme l'abnégation, le dévouement de leurs cœurs!

La bonne institutrice, pleine d'inquiétude de l'impression défavorable que sa chère élève produisait, lui fit en vain signe de se calmer et de ne point passer ainsi d'une extrémité à l'autre; mais les ressorts de cette organisation nerveuse étaient montés; et, de crainte de faiblir, la pauvre enfant s'efforçait de montrer le plus d'assurance possible.

Néanmoins, exercée depuis longtemps à écrire correctement sa langue, elle ne fit aucune faute d'orthographe, ni dans la dictée ni dans le sujet de style qu'elle eut à traiter. Enchantée d'avoir si bien réussi dans cette première partie de l'examen, elle s'apprêtait à répondre avec courage à toutes les interrogations qui devaient lui être faites sur l'Histoire sainte. Elle savait parfaitement les sept âges du monde, pouvait narrer avec facilité les faits qu'ils contiennent, ainsi que toutes les persécutions, les hérésies, les causes des divers conciles, etc., etc. Sans doute c'était tout ce qu'il fallait savoir sur ce point important; mais le juge qui avait attribué à la suffisance l'air résolu qu'elle s'était efforcée de prendre, voulant sans doute lui donner une leçon de modestie, qualité bien essentielle au surplus pour une jeune fille destinée à servir d'exemple à d'autres, le juge, dis-je, se plut à lui demander des détails qui ne lui étaient point familiers, par exemple, comment était faite la couronne de

Salomon ? comment s'appelait la femme de saint Pierre ? etc.

La pauvre Amélie rougit, balbutia, ne sut que répondre.

Un autre juge, plus indulgent, lui ayant fait quelques autres questions sur des sujets plus à sa portée, elle répondit mieux, mais non avec la précision qui lui était habituelle : aussi eut-elle le déplaisir d'entendre le mot *faible* sortir de quelques bouches des examinateurs.

Elle fut sur le point de pleurer ; mais appelant à son aide la résignation et l'humilité dont sa digne amie lui avait parlé la veille, elle retint ses larmes, et attendit son arrêt avec grande émotion, mais d'un air assez calmé.

Cependant, comme la première partie de l'examen avait été tout à fait satisfaisante, la seconde passable, on le continua en s'occupant de l'arithmétique.

Ce fut alors que la pauvre enfant eut à souffrir !

Pour résoudre des problèmes il faut du calme, de la réflexion, de la présence d'esprit ; or comment les jeunes récipiendaires, pour l'ordinaire si émues, peuvent-elles facilement y réussir ?

Amélie, toute tremblante, s'approcha du tableau : le désappointement qu'elle venait d'éprouver sur l'une des études qui lui était la plus familière lui avait fait monter le sang à la tête ; ses oreilles lui tintaient, ses joues étaient en feu ; il lui fut impossible dans ce moment de trouble de saisir avec justesse les différentes questions qui lui furent proposées ; elle opéra tout de travers. Madame Milet, en voyant quelques

solutions de son élève, put juger du renversement de ses facultés ; elle-même fut au supplice, et se permit de lui dire de sa plus douce voix : Tu te trompes, mon enfant, remets-toi... tu sais cela.

Un murmure désapprouvateur fit taire aussitôt cette vraie amie, car aucun conseil ne doit être donné à la personne qu'on interroge.

Amélie, tout à son travail, n'avait entendu ni la remarque, ni le tendre avertissement de son institutrice ; le *hourra* des juges frappa seul son oreille ; alors elle relut rapidement l'un des problèmes, s'aperçut qu'elle l'avait mal résolu ainsi que plusieurs autres, crut que le murmure improbateur la regardait, sentit un froid mortel parcourir ses membres, et sans qu'on eût examiné son travail, sans qu'on lui en eût dit un mot, elle s'écria : Je suis perdue !... et alla tomber presque inanimée entre les bras de madame Milet.

Celle-ci s'empressa de la secourir et de la faire sortir de l'enceinte où le manque d'air, résultat d'un grand rassemblement, avait ajouté à son malaise.

Lorsque Amélie eut repris tout à fait ses esprits, son premier mot fut : Ma bonne amie, quel est mon sort ?

— Je ne sais, dit celle-ci ; mais son air profondément affecté n'annonçait rien de bon.

— Ah ! rentrez, rentrez, je vous en prie ; que je sache promptement mon arrêt !

Madame Milet, par complaisance, retourna dans la salle,

s'approcha d'une des examinatrices et lui demanda la décision du conseil. Cette dame, pour toute réponse, lui montra le tableau, et lui dit d'un ton de commisération : Voyez !...

Quoique Amélie s'attendît à la mauvaise nouvelle que lui apportait son amie, elle ne put retenir ses pleurs en voyant la bonne dame l'aborder les larmes aux yeux elle-même, et ce fut en poussant des sanglots qu'elle descendit les degrés de l'hôtel de ville.

Malgré les tendres consolations de son excellente institutrice, la jeune fille rentra au pensionnat dans le plus grand accablement, et fut plusieurs jours malade. Cependant elle sentait que son absence dans la classe qu'elle dirigeait, devait causer beaucoup d'embarras à madame Milet et à ses autres coopératrices ; aussi, dès qu'elle le put, elle descendit d'un air timide demander à la première, si elle devait reprendre ses fonctions.

— Eh ! pourquoi non, ma bien-aimée, si tu en as la force ?

— Mais, madame, si l'inspectrice venait, elle vous trouverait en contravention avec les règlements, puisque je suis refusée.....

— Dis ajournée, ma chère : dès que tu es en instance, il m'est permis de te garder et de t'utiliser chez moi.

Rassurée par cette explication, la jeune sous-maîtresse retourna auprès de ses élèves ; mais comme alors son devoir lui parut pénible !

Absorbée dans ses tristes pensées, les demandes ingénues



Ce fut en poussant des sanglots qu'elle descendit les degrés de l'hôtel de-ville



des enfants, leur innocente gaieté, leurs jeux surtout qu'il lui fallait aussi inspecter, lui furent insupportables.

— Il faut que j'enseigne quand j'aurais tant besoin d'apprendre, se disait-elle ; que je sois témoin de la joie quand je voudrais pleurer : ah ! quelle situation est la mienne !

Alors un grand découragement s'empara de son esprit : au lieu d'étudier comme elle le faisait auparavant sitôt qu'elle avait un moment de libre, elle ouvrait seulement ses livres, puis les repoussait en disant : « Pourquoi me donnerais-je tant de peine ? N'ai-je pas échoué ?... J'échouerai encore..... Si je pouvais changer d'état !..... Le commerce !..... Mais il faudrait payer ma pension, et ma pauvre mère ne le peut.

« D'ailleurs cette bonne madame Milet qui a tant fait pour mon éducation, qui comptait sur moi, comme sur une autre elle-même, pour la seconder efficacement avant peu, dois-je la quitter pour prix de ses bienfaits ?

« Ah ! que je suis malheureuse !... Moi qui aimais tant cet état, qui trouvais qu'il est si beau de former de jeunes êtres au bien, en même temps qu'on développe leur intelligence !... A présent, je le sens, je ne suis occupée que de moi et de mon chagrin : je fais travailler, étudier mes jeunes élèves, il est vrai ; mais épier leurs défauts pour les réprimer, deviner leurs heureuses inclinations pour les encourager ; non, je ne le puis plus : je suis trop absorbée dans mes tristes réflexions. Je suis une machine ambulante qui fait lire,

écrire, réciter, compter, voilà tout : ma cruelle déception m'a entièrement désorganisée.

« Que ceux qui sont à la tête de l'instruction feraient bien d'exiger moins des jeunes sous-maîtresses, afin de leur laisser toutes leurs facultés pour qu'elles puissent s'occuper efficacement des élèves confiées à leurs soins !

« Oui, ajoutait Amélie dans son dépit, il me semble qu'après avoir examiné les aspirantes sur le principal, il suffirait de demander aux maîtresses de pension respectables qui les ont élevées : Mademoiselle une telle ou une telle a-t-elle en effet assez de savoir, est-elle surtout assez douce, assez patiente, assez raisonnable pour être une bonne sous-maîtresse ?

« Oui, cela vaudrait bien mieux que de s'en rapporter aux réponses bonnes ou mauvaises qu'elles peuvent faire étant si troublées.

« Moi, par exemple, je suis forte en arithmétique, mon professeur me l'a dit : n'ai-je pas résolu dès le lendemain tous les problèmes qui m'avaient été donnés ? Est-ce ma faute, si je ne savais plus ce que je faisais ? Et me voilà ajournée, ajournée pour plusieurs mois ; et, si d'ici là je repasse toujours les mêmes choses pour ne pas échouer encore, il me faudra négliger toutes les autres branches de l'instruction qui m'étaient déjà familières pour les cultiver ensuite sans d'heureux résultats pour moi ; car le cerveau se fatigue, à la fin, de tant d'études : l'arbre qui s'épuise peut-il

produire de bons fruits ? A tous mes examens, je le sens, j'échouerais, j'échouerais encore. Ah ! que je suis malheureuse d'avoir sans cesse à m'occuper de choses si sérieuses, quand tant d'autres jeunes filles !.... »

Elle en était là de ses tristes pensées, lorsqu'une lettre de Julia vint en augmenter l'amertume.

Sa compagne lui marquait qu'elle avait quitté Dieppe pour aller passer le reste de la belle saison à la maison de campagne de ses parents.

« Tu ne peux t'imaginer, lui écrivait-elle, toutes les bonnes parties que nous faisons avec les demoiselles de Linieux.

« Tantôt ce sont les vendanges, tantôt des parties de pêche, tantôt de charmantes fêtes aux hameaux voisins où viennent se réunir les principaux habitants des environs.

« Maman, étant beaucoup mieux, je n'ai qu'un chagrin, celui de voir peu à peu disparaître les beaux jours.

« Cependant, l'hiver venu, d'autres distractions nous attendent : le bal, le spectacle seront de nouvelles fleurs qui nous feront oublier les frimas. »

— Est-elle heureuse ! est-elle heureuse ! s'écria Amélie : pour elle, à un plaisir passé succède un autre plaisir ; et pour moi, à de cruelles alternatives et à des déceptions, succéderont d'autres inquiétudes, et d'autres déceptions !

Madame Milet, qui achevait de lire aussi une lettre de Julia, tourna la tête à cette exclamation douloureuse de sa jeune

amie et voyant sa figure inondée de larmes, elle lui dit :
— Tu te trouves bien infortunée, n'est-ce pas ? Eh bien ! ce n'est pas sur toi que je soupire cependant aujourd'hui : les nouvelles que je reçois de ton ancienne compagne causent surtout la tristesse où tu me vois plongée.

Julia, au lieu d'avoir réfléchi à ce que je lui marquais dans ma dernière lettre, ne m'en dit qu'un seul mot en courant et me fait de longues descriptions de ses plaisirs ; cela me prouve qu'elle se laisse entraîner au tourbillon du monde et peut-être aux fausses maximes qui s'y débitent. Dis-moi, mon enfant, lequel vaut le mieux d'avoir ici-bas des peines qui nous ramènent naturellement vers celui qui peut les adoucir, ou des joies capables de détourner continuellement notre esprit de nos fins dernières et de nous faire dévier du droit sentier conduisant au but désiré ?

— O ma bonne amie, Julia est-elle en si grand péril ?

— Je ne l'affirme pas ; mais la légèreté de son caractère, l'enivrement où elle paraît être, le plaisir qu'elle éprouve auprès des compagnes dont elle-même semblait craindre le dangereux contact ; tout me fait redouter qu'elle ne tombe dans les erreurs de ses nouvelles amies. Sa mère heureusement est une dame très-respectable ; mais son exemple, je le crains, ne sera pas assez influent pour neutraliser celui qu'elle reçoit d'un autre côté.

CHAPITRE VII.

SINGULIÈRE RÉCEPTION.

Madame Milet, n'ayant pas de nouvelles de Jenny depuis quelque temps, et désirant d'ailleurs procurer à Amélie une distraction agréable, lui proposa un dimanche de l'accompagner à Vincennes où elle allait visiter son ancienne élève.

La jeune sous-maitresse ne se fit pas prier : aller voir son amie, lui donner une preuve d'affection, c'était une vraie partie de plaisir pour elle.

Quoique ces dames eussent choisi, pour faire cette petite excursion, une assez belle journée du commencement de novembre, le temps se gâta en route et ce fut par un vent de bise, la pluie et la grêle qu'elles arrivèrent au lieu de leur destination.

Comme, par économie, elles avaient pris la voiture publique, plutôt que de louer un fiacre, elles eurent un assez long trajet à faire avant d'arriver à la maison que leur avait indiquée mademoiselle Seymour.

— Pourvu, ma bonne amie, qu'un pareil frimas ne vous rende pas malade, disait Amélie, donnant le bras à sa chère institutrice, dont elle rajustait le châle sous lequel le vent s'engouffrait, et la couvrant d'un parapluie que la tourmente agitait en tous sens ?

— En effet, le temps est détestable, et malgré tes soins je suis toute transie, répondit la bonne dame ; mais puisque nous sommes venues jusqu'ici, poursuivons notre route pour voir Jenny : nous nous réchaufferons chez elle.

Après bien des tours et détours pour trouver la petite maison qu'elle habitait, nos dames arrivent enfin ; mais quel triste aspect offre cette demeure !

Quoiqu'on soit au milieu du jour, tous les volets des croisées de devant sont hermétiquement fermés, comme si cette habitation n'était plus occupée.

Nos dames, toutes mouillées et très-fatiguées, sonnent néanmoins, car elles ont hâte de voir Jenny et aussi de se reposer. Au deuxième coup de sonnette, elles entendent des pas, on regarde par le guichet. Aussitôt la grosse Bethzy ouvre la porte en s'écriant : Madame Milet ! Oh ! que mon petit demoiselle sera contente !

Elle fait entrer nos voyageuses dans une salle basse et monte l'escalier en répétant : Mamzelle, mamzelle, madame Milet et mademoiselle Amélie !...

Les deux dames se regardent en souriant, elles pressentent tout le plaisir qu'elles vont causer et qu'elles vont

ressentir. Mais au lieu de voir descendre avec empressement leur jeune amie, elles entendent une voix d'homme retentir dans la pièce au-dessus d'elles ; puis on marche avec agitation, on frappe même du pied ; tandis qu'une autre voix suppliante, celle de Jenny, arrive aux oreilles de nos deux visiteuses émues et surprises.

Après un dialogue assez long dont les paroles ne peuvent leur parvenir, la jeune fille paraît enfin ; mais au lieu de la joie qui aurait dû animer ses traits, c'est d'un air contraint et les larmes aux yeux qu'elle vient les embrasser.

— Pardon, mes excellentes amies, si je vous ai fait attendre, pardon si je ne puis vous recevoir comme je le voudrais ; mais mon père, beaucoup mieux depuis quelque temps, n'est pas encore très-bien, et je erains...

— Mais du moins il est guéri de sa triste maladie puisqu'il t'est rendu ? dit madame Milet.

— Hélas ! je le croyais, répond la jeune personne ; mais tout à l'heure quand Bethzy vous a annoncée, j'ai cru que son mal allait lui reprendre..... au lieu de venir vous saluer comme je le désirais, comme c'était son devoir, il n'a pu s'y déterminer..... Sans doute la honte de sa maladie..... Ah ! je ne pourrai jamais être complètement heureuse, s'écrie la pauvre enfant, laissant cette fois un libre cours à ses larmes : vous êtes ici et il ne vient pas vous remercier de toutes vos bontés pour moi, et il ne vous accueille pas, et je ne puis moi-même le faire ; car il faut que je retourne auprès de

lui : je crains tant de le voir retomber dans un de ses accès !...

— Allons, ne te chagrine pas et revole à ton poste, ma bien-aimée : est-ce que je ne connais pas les idées des malades ? Quant à nous, nous allons nous remettre en route.

— Quoi ! par le temps affreux qu'il fait ! Et votre pauvre Jenny qui aurait été si heureuse de vous offrir le dîner de l'amitié et même un gîte pour cette nuit, va vous voir repartir tout de suite ! Ah ! quelle triste situation est la mienne ! Et cependant mon père est bon, il m'aime, il se plaît à répéter que vous m'avez bien élevée..... et ne pas venir ! Vous laisser en aller ainsi ! Oh ! c'est incompréhensible !

Quoique bien fatiguée et peu habituée à une pareille réception des parents de ses élèves, la bonne madame Milet ne parut point fâchée ; mais elle abrégua sa visite pour ne pas prolonger l'espèce de supplice de sa jeune amie. Elle l'exhorta même à se conformer en tous points aux idées de retraite de son père afin de ne lui causer aucune contrariété.

— Ah ! c'est ce que je fais, repartit Jenny ; puis elle ajouta tout bas à Amélie en reconduisant ces dames ; Croirais-tu que si je ne vous ai pas écrit l'arrivée ici de mon père, ce fut encore pour ne pas le mécontenter ? Le lendemain de son retour, dans l'excès de ma joie, je voulais vous apprendre cette heureuse nouvelle ; mais aux premières lignes de ma lettre, il me demanda à qui j'écrivais. Sur ma réponse, il

me dit : C'est inutile ; je n'aime pas qu'on s'entretienne de la funeste maladie qui m'a si longtemps privé d'être avec toi. Que pouvais-je faire, mon Amélie ?

— Obéir, ma pauvre Jenny.

— Ah ! prie pour moi, prie pour lui, ajouta la jeune Seymour les yeux encore mouillés de larmes, et excuse-moi bien auprès de notre chère institutrice.

La bonne dame, qui entendit ces derniers mots, embrassa son ancienne élève avec plus de tendresse qu'elle ne l'avait fait jamais, et s'appuyant de nouveau sur le bras de sa jeune compagne, alla péniblement retrouver la voiture qui devait la reconduire à Paris.

Durant le trajet elle lui dit : Tu le vois, chacun ici-bas a ses peines : Dieu le veut ainsi sans doute pour que nous ne nous attachions pas trop au monde qu'un jour il nous faudra quitter. Si je ne connaissais pas la ferme piété de Jenny, combien je déplorerais pour elle l'état de contrainte et de reclusion où vont s'écouler ses belles années ! Mais ce sentiment soutiendra son courage, et l'intime persuasion qu'elle remplit son devoir apportera du calme à son cœur affligé.

Le lendemain de ce petit voyage, madame Milet qui, vu son âge, avait beaucoup souffert du froid et de la pluie, fut obligée de garder le lit.

Une fièvre et une toux violentes annoncèrent une fluxion de poitrine, maladie qui la mit bientôt au bord du tombeau. Son fils fut promptement averti, et rien ne peut exprimer

l'inquiétude du jeune homme et de la pauvre Amélie. A la crainte de perdre sa seconde mère qu'elle aimait tant, se joignait pour cette jeune personne l'appréhension d'être privée de sa protectrice. Ah ! si ma digne amie me manquait, se disait-elle, que deviendrais-je ? quelle institutrice voudrait m'employer, moi, n'étant pas munie de mon diplôme ?

Enfin, grâce aux soins multipliés de son fils, de sa fille adoptive et de toutes les personnes de sa maison, qui lui étaient fortement attachées, cette malade si justement chérie revint au bout d'un mois à la santé.

Malgré la joie qu'éprouvèrent les deux êtres les plus intéressés à sa conservation, une profonde mélancolie resta empreinte sur le front du jeune Milet et sur celui d'Amélie.

Nous dirons plus tard quelles idées affligeaient Alphonse. Quant à la jeune sous-maîtresse, extrêmement fatiguée de sa classe et de tous les soins qu'elle avait pris pour remplacer sa digne amie dans la maison durant le jour, comme aussi pour la veiller plusieurs fois la nuit, elle était tombée dans un état de langueur qui ajoutait au découragement que nous avons déjà signalé en elle.

Le souvenir de Jenny, qu'elle avait quittée si triste, ne venait pas non plus égayer ses pensées : sortie à peine de l'enfance, son horizon, d'abord si riant auprès d'une bonne maîtresse et d'aimables compagnes, s'était tout à coup obscurci.

Elle ne voyait plus que peines et déceptions ici-bas. Sa soumission à la conduite de la Providence l'empêchait assurément de murmurer ; mais n'espérant de bonheur que dans une autre vie, elle devenait insensiblement indifférente à toutes les choses de celle-ci.

Sans doute il est bon de ne pas trop s'y attacher et de ne point songer qu'à s'y rendre heureuse ; mais puisque Dieu lui-même nous a assujettis au travail, il ne veut pas que nous nous livrions à la tristesse et à l'indolence.

Amélie d'ailleurs, qui devait penser à assurer son avenir et celui de sa mère, était doublement coupable de s'y abandonner. Elle s'occupait bien des devoirs de sa classe, l'intérêt qu'elle portait à son institutrice et sa délicatesse l'y engageaient ; mais passé cela, au lieu d'étudier comme elle l'avait fait avant l'examen, elle rêvait, soupirait dans ses moments de loisir, sans pouvoir fixer son esprit à rien.

Le mécontentement intérieur qu'elle éprouvait d'une conduite si différente de celle que son amour filial lui avait d'abord suggérée ajoutait à sa mélancolie, et ce sentiment augmentait l'espèce d'apathie où elle était tombée.

Un jour de congé, ne sachant pas à quoi s'occuper, elle demanda à madame Milet la permission d'aller lire quelques-uns de ses écrits. Cette dame, qui saisissait toutes les occasions de la distraire, lui donna la clef de son oratoire.

Amélie y monta, se mit à feuilleter la plupart des fables de la bonne dame, et s'arrêta à lire celle-ci :

*LE TRAVAIL ET LA PARESSE.

Dame paresse un jour, s'étant mise en campagne,
 Prétendait arriver au temple du bonheur,
 Heureux séjour où la paix accompagne
 Tous ceux qui d'y loger obtiennent la faveur!
 Mais elle allait à petites journées,
 Prenait de longs repos, de copieux repas,
 Vrai moyen d'arriver au bout de cent années,
 Ou plutôt de n'arriver pas.

Le travail, qui suivait aussi la même route.
 Mais en dispos, alerte et sage pèlerin,
 Lui dit : « Pour être heureux quelque peine il en coûte :
 « Ne vous arrêtez pas, belle dame, en chemin.
 « La vieillesse à grands pas vient avec la misère,
 « Elles vous atteindront aussi bien que la faim
 « Et vous fermeront la carrière :
 « Évitez ce triste destin.
 « Tenez, prenez mon bras, vous marcherez plus vite. »

La paresse, on le sait, n'aime pas le travail
 Et constamment le repousse ou l'évite :
 — De ton grossier esquif soigne le gouvernail,
 Dit-elle avec impatience,
 « Et me laisse voguer selon mon bon plaisir.
 « Comment veux-tu qu'on vienne m'assaillir
 « Quand de tant de pas je devance
 « Celles que, tout tremblant, tu m'engages à fuir?
 « Va, je les crains si peu, qu'assise sous l'ombrage,
 « Je vais attendre ici le coucher du soleil. »
 Cela dit, en bâillant, elle quitte le sage,
 Se couche au pied d'un arbre et se livre au sommeil.
 Mais qu'advint-il à son réveil?

Avec regret elle contemple
 Le travail, entrant dans le temple
 Où d'arriver alors ses vœux sont plus ardents ;
 Se levant aussitôt pour suivre son exemple,
 Elle est saisie en peu d'instant
 Par la vieillesse, la misère ;

Et la faim, cruelle mégère,
La fait périr dans les tourments.

« O ma mère ! ma mère, s'écria Amélie, quelle serait ma douleur, si j'étais cause par mon découragement que tu subisses un jour un sort aussi funeste !

« Non, non, il n'en sera pas ainsi : je veux me remettre à l'étude, m'y remettre avec zèle et persévérance ; au moins quand j'aurai tout fait pour assurer mon avenir et par conséquent le tien, je n'aurai rien à me reprocher, si je n'y ai pu réussir.

« L'humiliation que j'ai éprouvée à mon premier examen, celle qui peut encore être mon partage, ne sont rien auprès des remords que je ressentirais, si par ma faute tu devenais malheureuse.

« Jamais, jamais je ne veux me mettre dans le cas qu'un pareil sentiment vienne opprimer mon cœur.

« Dès aujourd'hui je reprends mon travail, je ne laisserai plus passer une minute, une seule sans l'employer à mon profit dès qu'elle pourra m'appartenir. O maman ! puisque je te dois la vie, tous les instants dont je puis disposer doivent l'être consacrés. »

Amélie, stimulée de nouveau par sa tendresse filiale, comme par la peinture des maux qui sont le résultat de la paresse, ne retomba plus dans son indolence. Elle rouvrit ses livres et s'aperçut avec un amer regret que le temps qu'elle

avait perdu sans s'en occuper, l'avait encore éloignée du but qu'elle voulait atteindre. Effectivement, en fait de science, dès qu'on n'avance pas, on recule.

Cette triste remarque n'arrêta pas son zèle : avec la volonté du travail, la langueur, le découragement, la mélancolie avaient fui ; la force et l'espoir étaient revenus.



CHAPITRE VIII.

UNE ENTREVUE.

Cependant Julia, enfin de retour à Paris, vint voir madame Milet et par conséquent Amélie.

Quelques mois avaient ajouté un entier développement à la taille déjà si belle de mademoiselle Doligny ; une parure élégante et du meilleur goût ajoutait à ses avantages naturels : elle était bien, très-bien au physique dans toute l'acception du mot ; ses qualités morales s'étaient-elles aussi accrues ? C'est ce que la suite nous fera découvrir.

Toujours bonne et aimante néanmoins, ainsi que nous l'avons connue, elle se jeta en entrant dans les bras de son institutrice, s'informa avec grand intérêt de la santé de cette dame qu'elle savait avoir été assez longtemps altérée, et tout à fait rassurée à ce sujet, elle vola à la chambrette d'Amélie.

Celle-ci, fidèle aux engagements qu'elle avait pris avec elle-même, profitait d'un demi-jour de congé pour étudier.

— Quoi! ma pauvre Amélie, s'écria Julia, tu t'es occupée ce matin d'instruire tes jeunes élèves, et te voilà maintenant en train de résoudre des problèmes pour te récréer?..

Allons, allons, laisse tout cela : je viens te chercher pour passer la soirée à la maison. Nous avons justement une jolie réunion : tu t'amuseras, et demain de bonne heure, notre femme de chambre te ramènera à ton poste.

Viens, viens, descendons demander à madame Milet la permission de ta sortie.

— Impossible, ma bonne.

— Et pourquoi?

— Parce qu'il faut que je travaille.

— Eh! ne le fais-tu pas depuis longtemps? Tu dois savoir tous tes livres aussi bien que ceux qui les ont inventés.

— O ma chère amie, tu n'as donc pas appris l'échec qui m'est arrivé?

— Non, en vérité. Lequel?

— J'ai échoué à mon premier examen. Il faut que je recommence à étudier sur nouveaux traits.

— Est-il possible? Toi si forte sur toutes les branches de ton instruction!...

— J'ai tremblé, j'ai perdu la tête.

— Pauvre amie! Comment se fait-il que toi si calme d'ordinaire et si confiante en celui que tu crois devoir diriger tout, tu te sois ainsi laissé déconcerter?

— Ah! je l'avais cependant bien prié, je t'assure : mais

une fausse honte, provenant sans doute de l'orgueil...

— Tu l'avais bien prié!... Vois comme il se rend aux vœux des humains?...

— Mais je te dis qu'une timidité hors de propos et que mon amour-propre froissé.....

— Tout ce que tu voudras. Mais si Dieu s'était mêlé de cette affaire, comme vous croyez ici qu'il se mêle de toutes, assurément tu n'aurais pas échoué.

— Eh! quoi, ma chère amie, c'est moi; moi qui voudrais dissiper tes doutes, qui t'affermis encore dans tous ceux qu'on a élevés dans ton esprit? Ah! que j'en suis fâchée!...

— Console-toi, va: il ne me fallait pas cette circonstance pour les fortifier en moi. Songe donc que je ne suis plus une petite fille: on ne peut pas me faire croire à présent ce que je croyais à dix ou douze ans.

— O ma pauvre Julia! que je te plains! Quoi! tous tes bons principes sont anéantis?

— Enfant! est-ce que tu crois qu'on ne peut conserver de bons principes sans être imbue des mille erreurs d'une dévotion exaltée?

— Exaltée! mais, ma chère, notre bonne madame Milet n'a cherché à mettre dans nos cœurs qu'une piété douce, consolante, que celle qui est fondée sur les bases les plus solides.

— Je rends justice à cette digne amie; mais tu m'avoueras que ce qu'on peut croire quand on est enfant, que ce

qu'on s'efforce de se persuader quand on est vieille et malade, peut bien être rejeté quand le jugement est formé, quand le corps et l'esprit sont sains.

— Ainsi, Julia, tu penses donc que ta mère elle-même a des idées fausses ?

— Ma pauvre mère est fort souffrante : il est tout simple que, trouvant à présent peu de plaisirs dans cette vie, elle se plaise à en imaginer une autre, et qu'elle fasse tout pour y parvenir.

— Ainsi, ma pauvre amie, toutes tes convictions ont disparu ?

— Dieu merci, ma chère, je me suis délivrée d'un joug fort importun.

— Est-il possible ?...

— Écoute : ébranlée par mes souvenirs d'enfance, par les lettres, par celles de madame Milet et par les conseils de maman, je me suis adressée à son directeur ; je lui ai fait part de mes doutes, je lui ai raconté les conversations qui me les faisaient naître ; alors il m'a interdit une étroite liaison avec les personnes qui me les avaient inspirés. Il était impossible que je renonçasse à les voir, puisque les affaires et les relations de mon père me mettent sans cesse en rapport avec elles ; d'ailleurs elles m'amuse, je les aime : elles m'aiment beaucoup aussi.....

— Elles t'aiment ?...

— Sans doute. Crois-tu donc la chose impossible ?

— Je crois du moins qu'elles ne te donnent pas une grande preuve d'affection en cherchant à te pervertir ainsi.

— Pervertir ! comme tu y vas ! Penses-tu donc que je doive devenir une fille sans mœurs parce que je ne crois plus tout ce qu'on te fait croire ?

— Pardon, mon amie, je me suis servie en effet d'une expression trop forte ; mais, dis-moi, qu'imagines-tu avoir gagné au changement de tes idées ?

— Je te l'ai dit : je me suis affranchie d'un joug pesant : je puis jouir de la vie sans m'imposer des gênes, des privations qui empoisonneraient tous mes plaisirs.

— Mais qu'espères-tu pour l'avenir ?

— Une vie heureuse, bien heureuse. Premièrement je serai mariée on ne peut mieux, c'est le vœu de mon père qu'il saura réaliser ; ensuite je serai riche, fort riche, et si, quand je serai vieille, des scrupules me ravissaient ma tranquillité, je ferais du bien, beaucoup de bien. Tu sais que l'aumône rachète toutes les fautes, et, en supposant que ma manière de voir m'en fasse commettre à présent, puis en augmente le nombre à l'avenir, j'aurai un excellent moyen de les expier. Eh ! qu'en dis-tu ?

— Mais, chère amie, si par la suite tu n'avais ni le temps ni les moyens de les racheter ainsi..... Ah ! que tu m'ef-fraies !.....

— Bah ! bah ! laisse donc : avec des *si* ou des *mais*, on peut mettre Paris dans une bouteille, tu le sais bien. Bon pour

toi de craindre et de te faire des consolations à ta manière, aussi je ne tenterai pas de t'enlever tes convictions ; mais laisse-moi ma tranquillité. Je peux jouir de la vie, j'en veux jouir à mon aise.

Amélie, pour toute réponse, se mit à pleurer amèrement.

— Que tu es simple de t'affliger ainsi et pour moi qui suis si heureuse ! s'écria Julia. Allons, calme-toi, mets ta plus belle robe et viens avec moi. Je désire d'ailleurs te prouver que mes amies ne sont pas si dépourvues de jugement que tu veux le croire ; je veux leur montrer aussi qu'on peut avoir de l'esprit, être aimable tout en conservant ses croyances de petite fille.

— Mon Dieu, ma chère Julia, comment les demoiselles de Linieux sont-elles parvenues à détruire en toi un si heureux naturel et surtout à te faire renoncer?... Mais ta maman doit être fort affligée du changement qui s'est opéré dans ton esprit!

— Sans doute elle a été bien contrariée d'abord de voir que je ne voulais plus aller trouver le père Bénédic ; mais papa lui a fait comprendre qu'elle ne devait pas gêner ainsi mes convictions ; et elle-même est convenue qu'il valait mieux que je m'écartasse de ce qu'elle appelle un devoir, que de le remplir par hypocrisie ou à contre-cœur. Depuis ce temps, sa maladie s'étant augmentée, elle est tout à son malaise et me laisse en paix.

— Ah ! ma chère Julia, si le chagrin qu'elle a ressenti était cause de cette rechute ?...

— Si je pouvais le croire, je ne me le pardonnerais pas, sois-en sûre : car assurément, quoique *pervertie*, je ne suis ni méchante ni dénaturée. Mais je me suis bien informée des causes de ses souffrances, elles datent de loin : une extrême délicatesse de constitution, une fluxion de poitrine mal soignée ont amené une maladie chronique qu'on dit incurable, mais qui, Dieu merci, ne doit pas nous l'enlever de sitôt.

— Écoute, mon amie, permets-moi de te dire une chose à laquelle tu n'as peut-être pas songé et qui t'aurait tirée de l'embarras où tu te trouvais entre les avis de ton directeur et la crainte de blesser les amis de ton père : la santé délicate de ta maman n'était-elle pas une excuse toute naturelle de rejeter les réunions où cette bonne mère ne pouvait t'accompagner ? La piété filiale est un sentiment si beau, si louable, que personne n'aurait pu à coup sûr se formaliser de tes refus.

— Personne, je le sais ; aussi, quand maman est forcée de garder le lit, je reste avec elle ; il serait même inconvenant de me montrer en ce cas dans le monde ; mais sitôt qu'elle est mieux ou que, couchée seulement de bonne heure et disposée à dormir, je puis m'échapper, oh ! alors j'en profite.

— Je le vois, je le vois : le plaisir l'entraîne, tu ne saurais lui résister.

— Écoute donc, je ne m'amuserai jamais si jeune : il faut bien que je jouisse de ma position. Ce n'est pas quand mes

cheveux seront devenus gris et que j'aurai perdu ma fraîcheur, que j'aurai du plaisir à me montrer dans un salon.

En disant ces mots, Julia arrangeait avec complaisance, devant la petite glace d'Amélie, les belles boucles noires de ses cheveux qui faisaient ressortir son teint semblable au coloris de la pêche.

— Ah çà ! dit-elle gaiement à son amie en considérant la simple coiffure de celle-ci : tu garderas donc toujours tes bandeaux et ta tresse de pensionnaire ? Vois donc si je ne suis pas plus jolie depuis que je me coiffe à la Sévigné ? les boucles qui accompagnent la figure la rendent plus ovale et donnent aux yeux plus de piquant. Allons, un peigne, des ciseaux, du papier, que je t'ajuste à ma manière : tu seras belle à ravir.

— Merci, merci, ma bonne Julia : va, j'ai bien autre chose à faire que de songer à ma parure : de nombreuses papillotes comme les tiennes me prendraient trop de temps soir et matin.

— C'est possible ; mais avoue surtout que tu craindrais de te montrer trop mondaine en te coiffant ainsi ?

— Non, en vérité, il n'y a rien d'indécent dans ta parure, et je sais qu'on peut suivre les modes établies.

— Allons, voilà parler. Ah ! je savais bien que pour être pieuse tu n'en étais pas plus sotte. Mais habille-toi donc, et partons.

— Non, non, ma bonne Julia, je te remercie ; pour rien

au monde je ne veux me détourner de mes études ; du moins, si j'échoue encore, je n'aurai rien à me reprocher.

— Tu es en vérité la raison même ; aussi prends bien sur toi pour ne pas te troubler encore lors d'un second examen ; sans quoi, tu connais mon opinion : un nouvel échec à toi, à toi qui mérites si bien réussir, m'y affermirait plus que jamais.

— Ah ! crois que seulement pour t'en dissuader je ferais l'impossible.

Julia, voyant qu'elle ne pouvait vaincre la résistance d'Amélie, songea à retourner chez elle, où divers apprêts de toilette devaient l'occuper jusqu'à la réception du soir. Suivie de sa compagne, elle descendit chez madame Milet pour achever sa visite et lui faire ses adieux.

La bonne dame, ne voyant pas revenir Julia, était entrée dans son oratoire se mettre au travail, car elle employait ses loisirs à former un manuscrit de toutes les pièces éparses dont nous avons déjà parlé.

— Toujours occupée, dit Julia.

— Et pour nous, sans doute, ajouta Amélie.

— Oui, mes bonnes amies, je mets au net toutes les fables dont vous avez lu quelques-unes ; ensuite je les livrerai à l'imprimeur. Tenez, voilà mon titre : *A mes chères élèves.*

— Ainsi, ma bonne amie, présentes ou non, il leur est destiné un exemplaire de ce beau volume ?

— Oui, ma fille; puissiez-vous toutes le lire souvent à cause de moi et en tirer quelque profit!

— Oh! je le conserverai comme une relique, je le lirai même par tendresse pour son auteur; mais en tirer profit pour moi-même, je ne vous le promets pas. C'est surtout à mes enfants qu'il pourra être utile. Je pense que je ferai bien de les élever dans la piété, ainsi que vous l'avez fait à mon égard; mais, quand ils seront grands, ils agiront comme moi: ils croiront ce qu'ils pourront.

— C'est donc à dire, s'écria l'institutrice stupéfaite, que tu ne crois plus à rien?

— Pardonnez-moi, chère amie, je crois à Dieu, j'admire ses œuvres; mais je le prie et le sers à ma manière. Quand on a le jugement formé, chacun peut bien avoir la sienne.

— Hélas! ma pauvre enfant, tu devrais savoir qu'il n'y en a qu'une bonne, celle qui nous a été communiquée par le divin Rédempteur et que nous enseignent ses ministres.

— Cela peut être; mais est-on maîtresse de ses convictions?

— Non. Mais en dédaignant celles qu'on avait puisées dans une sainte éducation, en s'en forgeant de dangereuses, on doit craindre de s'égarer. O ma Julia, pense à tes fins dernières. Hélas! je te vois dans le péril du voyageur que j'ai voulu peindre ici. Puisses-tu t'en tirer comme lui! Ecoute. La bonne dame, après avoir feuilleté quelques pages, lut ce qui suit :

LE VOYAGEUR.

FABLE.

Certain homme faisant un long pèlerinage,
Est obligé de traverser un bois ;
Fatigué, harassé déjà de son voyage,
Devant un carrefour il se trouve aux abois.
Quel chemin prendra-t-il ? Il cherche, il tremble, il doute ;
Car des indicateurs qu'il a vus sur sa route,
L'un s'est trouvé brisé : l'autre tournait au vent :
Et comment se fier au signal décevant ?
Pourtant on lui conta qu'un sentier est funeste,
Que vers un précipice il conduirait ses pas,
Et s'il prend ce sentier?... La nuit s'approche, hélas !
Il est perdu, la chose est manifeste.

Il s'arrête indécis devant chaque chemin :
Il n'ose y pénétrer, il hésite, il balance ;
Il regarde craintif, inquiet, incertain :
Enfin il aperçoit... ô ciel !... quelle espérance !...
Sur un tronc séculaire, un solide écriteau
Que lui cachait d'abord un verdoyant rameau.
Il y lit son danger, s'il prend la fausse route :
Il y voit son salut, s'il dirige ses pas
Dans un étroit sentier, difficile sans doute ;
Mais sûr, court et direct : ainsi plus d'embarras.

Notre heureux pèlerin retrouve son courage ;
Et, marchant avec calme, avec sécurité,
Arrive enfin au terme du voyage,
Echappant au danger qu'il avait redouté.

L'homme est ce pèlerin, et les fausses croyances
Sont ces indicateurs trompeurs et vacillants
Qui, trahissant nos espérances,
Conduiraient à l'erreur nos esprits chancelants.
L'écriteau secourable, il est presque inutile
De le nommer, non plus que son support :
C'est la religion, c'est le saint Evangile
Qui doivent nous conduire au port.

Julia écouta d'un air pensif la fin de cet apologue ; mais reprenant l'air gai et sûr d'elle qui lui était ordinaire, elle dit en souriant : Je ne crois pas que cette fable ait du rapport avec ma situation ; je suis loin d'être *fatiguée* et encore moins d'être *harassée* de mon pèlerinage ici-bas ; je marche sur un terrain couvert de fleurs, qu'ai-je besoin de chercher une autre route ?

— Hélas ! chère enfant, tel bonheur qui soit ton partage, tu sais bien qu'il ne peut toujours durer !

— Je tâche d'éloigner de mon esprit cette funeste pensée ; et je m'étonne, madame, que vous, toujours si bonne, vous cherchiez à me ravir ma sécurité.

— Peux-tu le croire ? J'aime à te voir au contraire jouir du sort heureux qui est ton partage ; mais, je t'en prie, fais-le sans t'écarter de la route qui peut te conduire à une plus heureuse patrie. Sans cela, pauvre enfant, combien tu t'apprêteras de regrets ! Ne sois pas comme un autre voyageur qui eut une bien triste fin à cause de son incrédulité.

La bonne dame lut encore la fable que voici :

LES DEUX VOYAGEURS ET LE FLEUVE.

Sur un sable brûlant, excédés de leur course,
Deux voyageurs mourant et de soif et de faim.

— Ici, dit la lectrice, j'ai voulu représenter deux personnes avancées dans la vie, rassasiées des plaisirs qui s'y trouvent, fatiguées des peines et des déceptions qu'on y rencontre, cherchant un bonheur durable et sans mélange, posi-

tion qui arrive toujours à ceux qui ont passé de longues années ici-bas. Cette situation n'est pas encore la tienne, Dieu merci ; mais je te crois trop de jugement pour ne vouloir jamais songer à l'avenir.

Après ce petit exorde, madame Milet reprit sa lecture :

Sur un sable brûlant, excédés de leur marche,
Deux voyageurs mourant et de soif et de faim,
Trouvent une oasis au rivage africain.
Heureuse découverte ! Ah ! pour eux c'est une arche,
Une arche de salut les sauvant du trépas !

Avec empressement l'un y porte ses pas,
Y voit une eau limpide, y court, s'y désaltère ;
Et vers son compagnon, resté loin en arrière,
Retourne avec transport annoncer le secours
Qu'ils reçoivent du ciel pour prolonger leurs jours.
Le voyageur tardif le regarde, soupire,
Et lui dit : Camarade, es-tu donc en délire
De boire de cette eau dont tu ne sais le cours ?
Peux-tu l'analyser ? Et saurais-tu me dire
Sa source, ses vertus ? Qui te dit, malheureux,
Qu'elle n'a point passé sur des marais fangeux,
Dans des lieux infectés ? La mort est avec elle
Peut-être..... et tu la bois !... — Elle est pure, elle est belle ;
Elle me fait du bien : je vais en boire encor.
— Je n'y toucherai point, car j'ignore sa source,
Dit l'autre ; et, dédaignant sa dernière ressource,
Il meurt d'épuisement auprès de ce trésor.

— Ah ! cet homme était fou ! dit chacun à la ronde.
— Sans doute il était fou, je n'en disconviens point ;
Mais que de gens sont fous comme lui dans le monde ;
Le sont étrangement et sur le même point !

Tous, souvent fatigués de leur pèlerinage,
Voudraient se reposer dans de plus doux climats ;
Quand la religion leur montre cette plage,

En leur parlant des biens que recherche le sage,
 Combien ferment les yeux ou ne l'écoutent pas!
 Ils ne l'ont pas connue au matin de son âge,
 Ils ne veulent y croire et, malheureux, hélas!
 Sans espoir et sans foi, terminent leur voyage
 Loin du but où devaient se diriger leurs pas.

— Par ce voyageur incrédule, ma Julia, j'ai voulu peindre ces personnes peu instruites de leur religion, qui, n'ayant jamais lu les livres sacrés prouvant la vérité et la sainteté du christianisme, disent : *Je n'ai point vu, je ne puis croire, et par conséquent pratiquer.*

Qu'arrive-t-il? Elles passent leurs derniers jours sans les consolations qui pourraient en adoucir l'amertume, et terminent tristement leur vie sans l'espoir d'en obtenir une meilleure.

Qu'ont-elles gagné à cette funeste incrédulité? Un libre essor, il est vrai, à leurs passions dans la jeunesse; mais le désespoir pour leurs vieux ans, et sans doute un malheur éternel pour l'avenir.

Ah! que je voudrais que tous ceux qui doutent s'efforçassent de croire sans chercher à argumenter sur les mystères qu'ils ne peuvent comprendre. S'attachant seulement aux promesses que nous fait cette religion consolante, ils diraient comme le bon Henri IV : *J'ai tout à gagner et rien à perdre en l'embrassant, tâchons donc de la pratiquer.*

Julia, cette fois, n'eut rien à répondre, elle parut même ébranlée; et, serrant la main de l'aimable prêcheuse, elle lui

dit : O ma digne amie ! si j'étais toujours avec vous, vous me trouveriez bientôt telle que vous pouvez le désirer ; mais le...

— Mais le monde t'entraîne, n'est-ce pas, pauvre enfant ? Eh bien ! jouis des plaisirs permis qu'il t'offre, et dont ta position t'empêche quelquefois de te dispenser ; mais recueille-toi souvent dans ton for intérieur ; tâche alors de penser et d'agir comme tu voudras plus tard avoir pensé et agi. Les jouissances que t'offrent ton jeune âge et ta situation prospère te sembleront alors plus douces, car il ne s'y mêlera pas de repentir pour le présent ni de crainte pour l'avenir.

— Je tâcherai, dit Julia ; et, toute rêveuse, elle quitta sa bonne institutrice.

En la reconduisant, Amélie lui demanda ce qu'elle pensait de tout ce que lui avait dit madame Milet.

— Je pense, reprit-elle, que malgré ton sort précaire et ta profession pénible, tu es peut-être plus heureuse que moi, puisqu'à toute heure tu te trouves sous l'égide de la vertu et de la piété.



CHAPITRE IX.

DÉCEPTION, RÉUSSITE ET NOUVELLES APPRÉHENSIONS.

Je n'ai pas dit pourquoi le jeune Milet avait gardé un front soucieux après la résurrection de sa mère, que, cependant, il aimait tant. C'est que, malgré les pieux sentiments qu'elle s'était efforcée de lui inspirer, l'ambition se faisait sentir à son cœur, et que plus il avançait en âge, plus il se livrait à la mélancolie.

Tous ses camarades, plus riches que lui, s'étaient fait d'heureuses positions, qu'il ne pouvait espérer pour lui-même : l'un était banquier ; un autre, avoué ; un autre, à la tête d'un haut négoce ; un autre, d'abord clerc de notaire comme lui, mais bien inférieur en capacité, venait, grâce à la fortune de ses parents, de faire un brillant mariage et d'acheter une bonne étude.

Le pauvre Alphonse ne pouvait espérer un sort aussi prospère ; c'est ce qui avait d'abord fait hésiter sa mère à le mettre dans le notariat. Le jeune homme, très-bien reçu,

dans son enfance, chez le successeur de son père, avait accueilli avec joie la proposition qui lui fut faite, au sortir de ses classes, d'entrer dans l'étude de son vieil ami.

Après quelques représentations, madame Milet y avait consenti, car son fils lui avait persuadé, comme il se le persuadait à lui-même, que, pourvu qu'il parvînt à devenir premier clerc, il serait suffisamment heureux. Il était en bon train de le devenir, et pourtant il était loin d'apprécier sa position. On n'est satisfait ou mécontent de son sort dans le monde que par comparaison. Tant qu'il avait mis sa situation en parallèle avec celle de ses condisciples, il n'avait eu qu'à se réjouir, car son zèle et sa capacité l'avaient toujours fait marcher au premier rang lorsqu'il avait fait ses humanités et son droit; mais à présent qu'il voyait que son manque de fortune devait l'arrêter dans sa carrière, il devenait triste et rêveur, ne considérant plus le titre de premier clerc, s'il y parvenait, que comme une impasse infranchissable.

Loin de vouloir s'ouvrir de ses pensées à sa mère, qu'il aurait tant désiré placer dans une condition indépendante, et qu'il eût été désespéré d'affecter par d'inutiles regrets, il s'efforçait devant elle de paraître gai; mais ses distractions continuelles, son front rembruni, quand il ne se croyait pas observé, tout faisait préjuger à la bonne dame que son cher enfant avait un chagrin qu'il lui cachait.

Ah! si elle avait su au juste le motif de sa peine, comme

elle aurait essayé de la dissiper par tous les arguments d'une solide piété !

Qu'importe, lui aurait-elle dit, le poste qu'on remplit sur la terre, pourvu qu'il soit honorable ? *Les premiers ici-bas seront-ils les premiers là-haut ?* et devons-nous soupirer pour des satisfactions de vanité ou des accroissements de fortune qui, comme toutes les choses de ce monde, ne donnent qu'un bonheur passager ?

Peut-être cette morale pieuse et sensée, exprimée par une voix bien chère, aurait-elle eu de l'influence sur ce cœur ambitieux ; mais, pour que le médecin use d'un remède, il faut qu'il sache d'où provient le mal : or, nous l'avons dit, Alphonse s'efforçait de cacher sa mélancolie à sa mère et surtout de ne lui en pas laisser deviner la cause.

La bonne dame, craignant qu'il ne fût atteint de la maladie de langueur dont était mort son mari, l'interrogeait continuellement sur ce qu'on pouvait attribuer aussi à un malaise physique.

Le médecin, consulté, ne trouva au jeune homme aucun vice organique ; lui-même prétendait se porter à merveille, et pourtant la tendre mère, en voyant les joues de son fils s'amaigrir, ses yeux devenir languissants, concevait les plus poignantes inquiétudes.

Malgré sa résignation et son stoïcisme habituel pour toutes les épreuves de cette vie, elle demandait au Seigneur, avec les plus vives instances, de détourner de ses lèvres le nou-

veau calice d'amertume qui semblait s'apprêter pour elle.

Quant à Amélie, raisonnée sans cesse par sa digne institutrice sur la futilité de toutes les vanités humaines, elle voyait approcher avec calme son nouvel examen.

— En effet, se disait-elle, si j'échoue de nouveau, pourquoi me désespérer, puisque la carrière m'est encore ouverte et que mon devoir m'ordonne d'y persister? Dois-je craindre de rougir un moment devant les hommes, quand je suis persuadée que le juge par excellence, qui connaît mes bonnes intentions, doit bénir mes efforts, et m'accordera tôt ou tard le bonheur de les voir couronnés? Oh! que je serais heureuse de prouver à Julia qu'on n'invoque point en vain celui qui peut tout!..

Avec ces idées, la jeune récipiendaire reçut son appel avec beaucoup plus de tranquillité que la première fois; elle s'y rendit sans crainte, ou du moins avec tant de résignation, que son extérieur simple et naturel ne put que lui être favorable. Les membres du jury, parfaitement satisfaits de la justesse de ses réponses et du ton modeste qui les accompagnait, furent tous bienveillants: qui aurait voulu chercher à intimider une jeune personne aussi intéressante par sa candeur que par son savoir?

L'heureuse Amélie eut donc le bonheur d'être reçue à l'unanimité.

Avec quelle joie elle écrivit à sa mère et à Julia ce favorable résultat de son travail! combien de fois elle embrassa sa chère

institutrice, à qui elle devait surtout les pieuses idées qui avaient stimulé son courage et fait taire sa sottise timidité !

Cependant, à peine sortie de ce premier examen, il fallait penser à obtenir les nouveaux diplômes qui pouvaient lui permettre d'ouvrir une maison à son compte, ou de gérer à son tour, par la suite, celle de madame Milet.

L'histoire, la géographie, qu'elle avait étudiées étant élève, ne l'inquiétaient pas beaucoup ; elle n'avait qu'à relire avec plus d'application ses livres, qu'au surplus, depuis sa recrudescence de zèle, elle n'avait jamais négligés ; mais l'histoire naturelle, et surtout la physique, la chimie, lui offraient bien des difficultés.

Quoiqu'elle eût un professeur pour ses sortes de sciences, elle fut découragée dès les premières leçons.

— Que de mots barbares dont je ne puis même comprendre la valeur, car ils sont tirés du grec ou du latin ! se dit-elle. Ah ! quel chaos pour mon pauvre esprit ! Et, indépendamment de mon examen, à quoi tout cela me pourra-t-il servir ?

Il est vrai que les merveilles de la création, dont m'instruisent la cosmographie et l'histoire naturelle, peuvent agrandir mes pensées et augmenter mon admiration pour l'auteur de la nature ; la physique, me donner l'interprétation de mille phénomènes incompréhensibles sans son secours ; mais la chimie, la chimie, à quoi bon pour les femmes une telle science ? Veut-on que nous luttions de savoir avec

les hommes? C'est donc pour rabattre notre orgueil, car, assurément, nous serons vaincues.

Ne vaudrait-il pas mieux qu'on fît à ce que nous sussions analyser et mettre à profit les substances culinaires, que toutes celles qui servent à la confection des poisons, des contre-poisons, des teintures, des.... Ah! je n'en finirais pas, si je voulais approfondir le dédale de tout ce qu'on veut que nous sachions!

Depuis que la pauvre Amélie apercevait tout ce qui lui restait à apprendre, elle recommençait à perdre courage. Un jour que, dans cette disposition, elle était venue se recueillir avec son livre auprès de madame Milet, elle le ferma tout à coup, en s'écriant : — Ah! quel grimoire! quels mots barbares! que je suis à plaindre d'avoir à étudier tout cela!...

— Comment, mon Amélie, dit la bonne dame, s'interrompant de ses écritures : tu te désespères et te démoralises? je te croyais devenue plus raisonnable. Ne sais-tu pas qu'il faut te familiariser d'abord avec les mots et que peu à peu toutes les choses qu'ils expriment se classeront dans ta tête? Tiens, je transcris justement une pièce qui te prouvera la vérité de ce que j'avance.

— Ah! lisez, lisez, s'écria la jeune fille, puissé-je y puiser, comme je l'ai fait déjà dans plusieurs de vos apologues, l'énergie, la résignation, et l'espérance qui me sont nécessaires!

Madame Milet lut :

LES BROUILLARDS DE LA MONTAGNE,

FABLE.

Un père avec son fils, jeune homme encore imberbe,
 Et partant fort peu studieux,
 Gravissait certain mont superbe
 Dont la cime touchait aux cieux.
 Mais avant d'arriver à la haute éminence
 D'où leurs yeux investigateurs
 Devaient du plus beau site admirer les splendeurs,
 De nuages un groupe immense
 S'amoncelle sur le versant
 Et d'un brouillard épais cache tout à la ronde.
 Nos gens, le pied au sol, semblent nager dans l'onde.
 Le fils se retourne, il descend,
 Et dit : Ah ! suivez-moi, mon père :
 Nous suffoquons dans semblable atmosphère.
 A quoi sert de monter ainsi,
 Quand plus nous avançons, plus tout semble obscurci ?
 — Mais c'est pour arriver au terme du voyage ;
 Rétrograder, c'est manquer de courage.
 Allons... reviens et gravissons.
 Le jeune homme obéit à l'ordre de son guide
 Il sait que la sagesse à tout instant préside
 A ses conseils, à ses leçons.
 Bientôt à chaque pas l'air redevient moins dense,
 Le jour reparait à leurs yeux ;
 Enfin le soleil radieux
 Les fait jouir d'un horizon immense.
 A leurs pieds sont tous les brouillards,
 Et rien n'arrête plus leurs curieux regards.

Pour une jeune intelligence
 L'étude offre souvent un chaos fort obscur ;
 Élèves, persistez, et bientôt la science
 Va briller à vos yeux de l'éclat le plus pur.

Et vous, voyageurs de la terre,
 Qui dites quelquefois : Que venons-nous y faire ?



Ainsi, depuis que tous les habitants
Et les étrangers, dans leurs lieux préférés,

Déceptions, erreurs, tout vient nous assaillir.
Ah ! reprenez courage : une plus haute sphère
Est promise aux vertus : il faut y parvenir.

— Ah ! ma bonne amie, s'écria la jeune fille, je comprends parfaitement cette seconde morale de votre fable : depuis longtemps vos bonnes instructions l'ont gravée dans mon cœur ; mais, permettez-moi de vous le dire, la première ne me semble pas aussi claire.

— Quoi ! mon enfant, tu ne sais pas qu'à mesure qu'on avance dans quelques sciences, le chaos qu'elles offraient d'abord se débrouille, et qu'on finit par jouir de l'éclat qu'elles jettent sur l'intelligence ? Dans quelque temps tu me diras toi-même que j'ai raison ; tu apprécieras ma morale, et comprendras ce livre que tu viens de fermer avec tant de dépit.

— J'en accepte l'augure, répondit Amélie, non encore bien persuadée.

— Oui, oui, ma chère, ajouta la bonne dame, fais chaque jour quelques pas en avant, et les brouillards de l'ignorance qui sur certains points obstruent tes idées, se dissiperont d'eux-mêmes.

— Ah ! chère institutrice, que vous êtes consolante ! Puissez-vous, puissiez-vous dire vrai !...

CHAPITRE X.

L'INVITATION.

Quatre ans s'étaient passés, Amélie avait travaillé, tant travaillé, qu'elle avait surmonté les difficultés qui l'avaient arrêtée dans sa carrière : elle avait maintenant tous ses diplômes et pouvait exercer sa profession avec calme et sécurité.

Bien lui en avait pris de persévérer à se créer une honorable position ; sa mère avait perdu son appui, et c'était à présent la jeune personne qui pouvait le remplacer.

Madame Milet, trop âgée pour être seule à la tête de son pensionnat, s'était associé sa chère élève ; madame Nelville était venue se réunir à elles, et les soins empressés de cette dame concouraient avec ceux de sa fille à embellir les dernières années de l'excellente institutrice.

Julia avait perdu sa mère, et dans les premiers instants de sa douleur était souvent venue retremper son âme au sein de l'amitié.

Peu à peu néanmoins son chagrin s'était dissipé, elle était retournée dans le monde ; et depuis ce temps ses relations intimes avec madame Milet et Amélie, étaient devenues de jour en jour plus rares.

Ce délaissement d'une de ses premières amies était d'autant plus sensible à mademoiselle Nelville, que depuis longtemps elle n'avait plus de nouvelles de Jenny. Trois mois après la visite dont les suites avaient été si funestes à madame Milet, les deux amies avaient reçu seulement un mot d'elle pour leur faire ses adieux avant de quitter la France. Dans ce mot, écrit à la hâte, elle ne disait rien de son père ni de sa position auprès de lui, et l'on pouvait juger par là que c'était sous ses yeux qu'il avait été écrit.

— Qu'est devenue ma pauvre amie ? se disait souvent Amélie. Sur une terre étrangère, privée de ses vraies amies, avec un père peut-être encore en démence, que son sort doit être triste !

Heureusement, pensait-elle pour se rassurer, que, plus fortunée que Bias, n'emportant avec lui que sa science, ma Jenny a une compagne plus capable de la guider. Oui, la profonde piété de cette chère exilée doit la soutenir ; plus elle éprouve de chagrin, plus elle doit s'attacher à cette secourable amie.

Il n'en est pas de même de Julia, pensait-elle encore : à mesure qu'elle avance dans la vie au milieu du tourbillon des plaisirs, sans doute elle se laisse entraîner à l'erreur et

s'écarte de plus en plus de la religion qui pourrait si bien la guider. Ah ! elle prévoyait bien ce malheur le jour où, toute pénétrée des exhortations de madame Milet, elle me félicitait de vivre toujours sous son égide.

Ma vie est monotone, il est vrai ; mais qu'elle est douce et calme, en comparaison de l'agitation et peut-être des regrets qui sont le partage de l'opulente mais infortunée Julia !

Un jour qu'elle faisait ces réflexions, une voiture s'arrête à la porte de la maison.

On attendait une nouvelle pensionnaire, et Amélie regarde par la fenêtre si c'est elle, afin d'en prévenir aussitôt madame Milet, qui doit la recevoir. D'un superbe équipage elle voit descendre un jeune fashionable, puis un monsieur d'un âge mûr, puis enfin une élégante demoiselle : c'est Julia.

Amélie court avertir sa vieille amie, et entre avec elle au salon pour recevoir cette visite.

Mademoiselle Doligny, dès qu'elle les aperçoit, se jette dans leurs bras de l'air le plus heureux, et son père salue gracieusement l'ancienne maîtresse de pension de sa fille, en lui présentant son gendre futur.

— Ma fille n'a pas voulu conclure l'affaire la plus importante de sa vie, dit-il, sans au préalable en prévenir sa seconde mère.

J'approuve en elle un tel sentiment, il marque bien la vive affection que vous savez inspirer à vos élèves. Connais-

sant l'amitié que vous leur portez et à ma Julia en particulier, je me suis fait un devoir de vous présenter celui qui doit embellir sa vie.

Pendant que madame Milet répond avec son amabilité ordinaire à cette agréable allocution, et qu'elle cherche à faire parler le jeune homme pour juger autant que possible du degré de félicité qui attend sa Julia, celle-ci entraîne Amélie dans une embrasure de croisée pour causer avec elle, et lui dit :

— Eh bien ! comment le trouves-tu ? Charmant, n'est-ce pas ? Puis, fils unique, possédant plus de vingt-cinq mille francs de rente. Oh ! je t'avais bien dit que je ferais un beau mariage !

Et Jenny, en as-tu des nouvelles ? On la disait riche ; sais-tu si elle est souvent recherchée ?

Il n'y a que toi qui ne paraisses pas songer à prendre un époux. Va, tu as raison : ces messieurs pour entrer en ménage ne veulent pas que de l'amabilité, de la sagesse ; il leur faut encore une... Mais tu es philosophe, toi, tu vis seulement pour le ciel. Quant à moi, je suis peut-être devenue bien mondaine ; mais tu sais ce que je t'ai dit, et tu vois que je serai à même de faire une belle fin.

A propos, que dis-tu de mon châlè ?

— Il est fort beau, répond Amélie sans à peine le regarder, car elle est tout étourdie de ce flux de paroles de Julia.

— Comme tu dis cela froidement ! reprend celle-ci.

Tu ne vois donc pas que c'est un vrai cachemire de l'Inde : il vaut au moins quatre mille francs. Et ces bracelets, qu'en dis-tu ?

Ah ! si l'on m'enlevait, je serais de bonne prise, va. Eh bien, tout cela fait partie des cadeaux de mon fiancé ; c'est hier, jour de la signature du contrat, qu'il m'a présenté ma corbeille, rien n'est plus ravissant, tu verras.

Ah, çà ! tu viendras à ma noce, j'espère : je n'ai pas besoin de te recommander de mettre ce que tu as de mieux : tous les élégants de Paris y seront.

— Comment veux-tu que je me mette en parallèle avec tous ces gens-là ? Oh ! ne compte pas sur moi, je te prie.

— Allons, voilà que je l'ai effrayée. Eh ! mon amie, avec une robe blanche, une demoiselle est toujours bien. Il faut que tu viennes absolument : ne m'as-tu pas promis dans notre jeune âge d'être ma fille d'honneur ?

Ah ! j'ai compté sur toi.

— N'as-tu pas les demoiselles de Linieux, dont l'une, mieux que moi, peut remplir cet office ?

— Je ne les vois presque plus ; au lieu que toi, tu es mon amie, mon amie de cœur.

A propos, tu ne sais pas, l'aînée a épousé, contre le gré de ses parents, à sa majorité, un homme de rien ; la cadette, qui a tout fait pour m'enlever mon prétendu, n'ayant pu y réussir, va se marier à un vieux garçon qu'elle déteste, mais qui est millionnaire : grand bien lui fasse ! Comme les re-

lations de son père et du mien l'obligent de venir à ma noce, je suis sûre qu'elle est capable d'en crever de dépit, à moins qu'elle ne s'y montre si belle, si belle, qu'elle n'efface la mariée. Heureusement que j'y mettrai bon ordre...

Cependant madame Milet, étonnée de ce que Julia, qui lui faisait visite, causait si longtemps avec son ancienne compagne au lieu de venir se réunir à elle, tournait sans cesse les yeux de son côté.

M. Doligny, s'apercevant de cette inconvenance de sa fille, l'appela en disant : — Viens donc joindre tes instances aux miennes pour engager madame à honorer de sa présence la célébration de ton mariage.

— O ma bonne amie ! vous n'y pouvez manquer, dit la jeune fille de son ton le plus caressant : n'êtes-vous pas ma seconde mère ?

— Mon enfant, je suis bien vieille pour me trouver à semblable fête ; mais je ne manquerai pas d'aller avec Amélie à ton église, le jour indiqué, prier le Seigneur de verser toutes ses bénédictions sur toi et ton mari.

— Oh ! vous viendrez à tout, dit avec feu la jeune fille : je ne me croirais pas bien mariée malgré tous les plaisirs de cette journée, n'en déplaise à mon fiancé, si vous n'étiez pas là avec mon Amélie.

Le jeune homme, pendant ces débats, joignit quelques mots polis mais insignifiants aux aimables invitations du père et de la fille, sans cesser de caresser ses moustaches ou de

lisser du bout de ses doigts ses beaux cheveux blonds dont l'extrémité était frisée avec le plus grand soin.

Quand il salua ces dames, il dirigea même ses regards vers la glace d'un air parfaitement satisfait de lui-même.

Quand les visiteurs se furent retirés, nos deux dames se regardèrent en soupirant chacune de ses diverses pensées.

Madame Milet, charmée de l'expression de tendresse avec laquelle Julia l'avait invitée, avait tout à fait oublié son inconvenance première. Elle pensait avec plaisir que son ancienne élève était restée bonne et aimante comme autrefois ; et, ayant remarqué avec chagrin la fatuité de son futur époux, elle craignait, non sans raison, que leurs âmes ne fussent pas bien assorties.

— Comment l'as-tu trouvé ? dit-elle à Amélie.

— Qui ? demanda celle-ci, tout occupée des réflexions que les discours de sa compagne lui avaient suggérées.

— Le prétendu, bien entendu.

— Son extérieur m'a semblé fort agréable ; mais je n'en puis préjuger rien de plus ; car à peine si je l'ai entendu parler.

— En effet, il est bien, trop bien peut-être. Puisse-t-il rendre notre Julia heureuse !

— Je vous assure qu'elle en paraît charmée.

— Dieu veuille qu'elle le soit toujours !

L'heure de l'étude appelant Amélie dans sa classe, elle ne dit rien à madame Milet de sa conversation avec mademoi-

selle Doliguy. Elle aurait eu même le temps de s'entretenir plus longtemps avec sa vieille amie, qu'il lui aurait répugné de dire combien la future jeune femme s'était montrée vaine de sa fortune, satisfaite de l'emporter sur l'une des demoiselles de Linieux, et moqueuse à l'égard de deux personnes qu'elle avait nommées ses amies.

— Qu'est-ce que les prétendues affections du grand monde ? pensa-t-elle. Des feux de paille que le souffle des passions vient bientôt éteindre. Au lieu de déplorer le malheur de ces deux sœurs dont l'une, sans principes, fait un mariage insensé ; et l'autre, par dépit, épouse un homme qu'elle ne peut aimer ; elle semble seulement se réjouir d'avoir plus de chances de bonheur qu'elles.

Et elle-même, cette pauvre Julia, comme elle me semble futile et vaine !

Au milieu de toutes les choses agréables qu'elle m'a dites et qui sont le résultat de sa première éducation et peut-être de son bon cœur, comme il s'en est échappé de sa bouche de mortifiantes pour moi ! Sait-elle si je n'aimerais pas me marier tout comme une autre ? Devrait-elle me faire sentir que lorsqu'on n'a pas de dot on n'y doit pas penser ? Ah ! le monde, le monde, comme il détruit les plus heureux naturels ! Elle veut que je sois sa demoiselle d'honneur ; mais est-ce bien là sa pensée ? Elle a soin de me parler auparavant de tout le luxe qu'étaleront les personnes invitées. Est-ce pour avoir l'air d'être toujours la même qu'elle me réitère l'inno-

cent engagement que nous nous étions fait l'une à l'autre dans le temps de notre sincère amitié? Si son invitation est bien franche, pourquoi me dire tant de choses qui me font trop apercevoir la disproportion de nos fortunes?

O Julia! Julia! que tu me sembles changée! Cependant madame Milet, charmée des instances du père et de la fille, supposant d'ailleurs que pour l'avantage d'Amélie il était bon de la présenter dans un monde capable de faire fleurir l'établissement qu'elle voulait lui laisser, se détermina, malgré ses habitudes de retraite, à répondre à l'appel qui lui était fait.

— Songes-tu à ta toilette pour le grand jour? dit-elle à sa jeune associée.

— Non, ma bonne amie, la robe que j'avais pour la dernière distribution des prix est encore toute neuve : elle suffira pour la messe, et je ne suppose pas que nous assistions au repas ni au bal.

J'avais voulu d'abord m'en dispenser; mais à cause de toi, mon enfant, j'ai résolu d'accepter l'invitation.

— Oh! à cause de moi, chère amie! je vous assure que je n'ai guère envie de me trouver dans une si brillante assemblée : la simplicité de ma mise y serait trop disparate; et je n'ai pas envie, pour un jour, de faire des frais qui m'empêcheraient d'envoyer ma mère aux eaux, ainsi qu'elle en a besoin pour sa santé.

— Bien, bien, ma fille, je reconnais là ta sagesse et ton amour filial ; mais voici de quoi tout arranger.

En disant cela, elle déplia aux yeux de sa jeune amie une superbe mousseline des Indes qui lui avait été autrefois envoyée d'Angleterre par ses deux premières élèves.

— J'avais d'abord conservé cela pour mes filles, ajouta-t-elle : les pauvres petites ont eu d'autres parures virginales. C'est à toi, ma fille d'adoption, que ce présent appartient.

— Bonne amie, que de bonté !

— Vois-tu, mon Amélie, malgré sa simplicité, ce tissu est d'une si grande beauté, qu'il peut faire un vêtement des plus distingués.

Il est inutile d'ailleurs de chercher à lutter d'élégance avec les personnes plus favorisées que nous de la fortune.

— Oh ! je ne pouvais désirer une plus belle robe que celle-ci. Mais croyez-vous, chère amie, que Julia tienne beaucoup à me voir auprès d'elle le jour de son mariage ?

— Assurément : la démarche qu'elle a faite en est une preuve.

Amélie soupira, et quoique peu persuadée, se rendit au désir de madame Milet, tant pour la faire jouir de son présent, que pour satisfaire une curiosité bien naturelle à son âge.

Quant à la bonne dame, elle avait une autre pensée qu'elle ne communiquait pas à la jeune fille et qui la déterminait à la conduire à cette brillante fête.

Son fils, maintenant premier clerc dans son étude, avait rédigé le contrat de mariage de mademoiselle Doligny et était invité aussi à la célébration de cet hymen. Elle désirait le voir dans cette réunion avec sa jeune associée, qu'il paraissait aimer comme une sœur, afin d'épier si d'autres sentiments ne se manifesteraient pas en lui.

Amélie était fort bien de sa personne, possédait les qualités qui peuvent rendre un époux heureux ; et, depuis que la jeune fille avait tous ses diplômes et que son fils était premier clerc, elle désirait les unir.

Alphonse ne lui donnait plus d'inquiétude pour sa santé, et pourtant les nuages de tristesse qu'elle apercevait parfois sur son visage, et qui n'étaient que le résultat de ses préoccupations ambitieuses, éveillaient toute sa sollicitude maternelle ; elle les attribuait au vide du cœur, et espérait les faire disparaître en lui donnant une femme bonne et aimable. Elle faisait donc tout pour opérer le rapprochement qu'elle désirait.

Malgré sa prudence pour ne pas laisser percer le vœu de son cœur devant Amélie, mille choses dans sa conduite le lui décelaient.

Alphonse aimait la musique ; la jeune institutrice, longtemps livrée à un sérieux travail pour ses examens, n'avait pu s'en occuper : madame Milet voulait que maintenant elle consacraît tous les jours quelques heures à l'étude de cet art. Lorsque son fils venait, la bonne dame faisait jouer à la no-

vice musicienne les divers morceaux qu'elle savait être le plus du goût du jeune homme, ou les accompagnements de romances que lui-même chantait. Le prétexte de l'amuser était toujours mis en jeu; mais était-ce aussi pour cela qu'elle engageait sa chère élève à mettre, ces mêmes jours, le fichu le plus gracieusement coupé, la robe la mieux faite et dont la couleur seyait le mieux à son teint? etc.

Mademoiselle Nelville, sans être fine, pouvait bien découvrir la secrète envie de sa digne amie; le présent même qu'elle lui avait fait à l'occasion du mariage de Julia en était une preuve: combien de fois, dans d'autres temps, en montrant cette superbe mousseline à quelques dames, n'avait-elle pas dit: *Ce sera pour ma bru!*

Comme toutes les personnes âgées, elle perdait la mémoire, et, ne se ressouvenant plus de ces paroles, ne pensait pas à l'effet qu'un tel don pouvait produire sur le cœur de sa jeune amie. Heureusement que celle-ci était trop raisonnable et trop occupée pour se mettre de folles idées en tête.

Cependant, lorsque, recueillie en elle-même, elle pensait au projet de madame Milet, qu'il lui était si facile de comprendre, elle souriait de plaisir et d'espoir. Devenir la fille de celle qu'elle aimait comme sa propre mère, la payer de ses bienfaits en faisant le bonheur de son fils, pouvait-elle désirer un sort plus heureux?

C'était souvent le soir que ces douces idées faisaient battre son cœur; mais, au lieu de s'y trop attacher et d'en perdre le

sommeil, elle s'endormait comme bercée par les anges, en se répétant : Il n'en arrivera que ce qu'il plaira au Seigneur. Mon Dieu ! mon Dieu ! que votre volonté soit faite ! et daignez me donner toujours la force de m'y soumettre !...



CHAPITRE XI.

LA NOCE.

Quoique Julia eût dit à ces dames qu'on ne manquerait pas de les venir chercher le jour de son mariage, l'heure indiquée se passa sans qu'elles vissent arriver de voiture. Madame Milet, pensant que quelque malentendu en était cause, fit venir un fiacre, y monta avec Amélie et se fit conduire à Saint-Roch, paroisse de la mariée.

Quand elles entrèrent dans l'église, la messe était commencée, et il y avait tant de monde que toutes deux eurent peine à trouver des places. Mademoiselle Nelville, ne pouvant procurer une chaise basse à sa respectable compagne, pour qu'il lui fût plus commode de se mettre à genoux, regarda de loin s'il n'y en avait pas de réservées auprès de M. Doligny. Le titre de seconde mère donné par Julia à madame Milet, faisait penser à la jeune fille que là devait être la place de sa vieille amie. Celle-ci, sachant que Julia avait dit à Amélie qu'elle serait sa demoiselle d'honneur,

tâchait, de son côté, de découvrir s'il n'y avait pas un siège vacant préparé pour une personne faisant partie essentiellement de la cérémonie ; mais tous étaient occupés.

Cet oubli des convenances fut sensible à chacune de ces dames, moins pour elle-même que pour l'objet de ses affections. L'une et l'autre ne pensèrent pas longtemps, néanmoins, à ce petit désappointement : s'unissant de cœur à l'action du prêtre, elles invoquèrent, comme lui, le dispensateur de toutes les grâces, afin qu'il en comblât les deux êtres qui prononçaient à ses pieds des serments solennels.

Il était heureux pour les jeunes époux que des âmes pieuses appelassent sur eux les bénédictions divines, car leur nombreux cortège et eux-mêmes ne s'en mettaient guère en peine.

Beaucoup de dames, au lieu d'ouvrir leurs livres pour suivre l'office, se servaient de leurs lorgnons, afin de mieux considérer la toilette de la mariée, puis chuchotaient entre elles pour se rendre compte de ce qu'elles avaient remarqué.

— La garniture de sa robe est en point d'Angleterre, disait l'une.

— Que de diamants ! s'écriait une autre.

— Il n'est pas difficile de paraître belle avec une telle parure, reprenait une troisième.

— Et le marié, comment est-il ?

— Mais bien, fort bien : je le crois, en vérité, mieux qu'elle, etc., etc.

Les messieurs, de leur côté, se faisaient des signes entre eux, et peu de personnes, en général, étaient recueillies comme elles devaient l'être dans un tel moment.

Les jeunes époux tournant presque toujours le dos au public, il était difficile de se rendre compte des sentiments qui les animaient ; on pouvait seulement voir, à leur attitude peu respectueuse, à quelques mouvements accidentels, qu'ils étaient plus occupés de l'idée qu'ils servaient de point de mire à l'assemblée que de prier Dieu pour leur propre bonheur.

De temps en temps Julia effaçait un pli qui se formait à sa robe de moire, rajustait son voile ou étageait son mouchoir, pour ne rien laisser ignorer de la superbe broderie qui l'ornait ni de la riche dentelle dont il était garni. Déricourt, non moins occupé de sa parure, portait de temps en temps sa main à son gilet, pour l'empêcher de remonter, ou à la superbe épingle qui rayonnait à sa cravate, ou même à ses cheveux et à ses moustaches.

Julia, malgré la préoccupation que lui donnait sa toilette de mariée, regardait plus souvent son Adolphe que lui ne la contemplait.

— O mon Dieu ! disait mentalement madame Milet en faisant cette remarque, après l'attention donnée à ses prières : faites que ma Julia, si aimante, si bonne autrefois, et peut-être si mondaine aujourd'hui, trouve en son mari des qualités qui retrempent son âme, au lieu d'une puérile vanité, capable de

la rattacher au monde, en l'éloignant de l'être qu'elle doit à présent aimer le mieux sur la terre !

Faites, Seigneur, qu'un rayon de votre grâce pénètre dans le cœur de chacun de ces deux époux pour les éclairer sur leurs devoirs respectifs.

Que les vertus de l'un fortifient celles de l'autre ; que leur amour réciproque, émanation de votre propre amour, augmentant celui qu'ils vous doivent, vous soit comme un holocauste agréable, qui leur attire toutes vos bénédictions et pour ce monde et pour l'autre !

Cependant le suisse s'avance du côté des mariés pour qu'on lui indique la quêteuse. Julia cherche de l'œil sa demoiselle d'honneur ; madame Milet pousse du coude sa fille adoptive pour l'engager à se rendre à son poste. Celle-ci tremble d'avoir à se mettre en évidence pour remplir cet emploi ; mais, craignant de contrarier son ancienne compagne en la laissant au dépourvu, elle se lève afin que la mariée puisse l'apercevoir. Julia cependant, sans paraître chercher une autre personne, désigne au suisse une demoiselle extrêmement parée qui s'empare aussitôt de la bourse, comme d'une chose qu'elle attendait.

Amélie se rassied, charmée de rester confondue parmi les spectateurs, mais soupire en reconnaissant mademoiselle de Linieux dans la fille d'honneur qui lui est préférée.

La cérémonie achevée, chacun suit les nouveaux époux dans la sacristie pour les féliciter. La mariée embrasse plu-

sieurs dames de sa connaissance de l'air de la plus vive amitié, et particulièrement la brillante quêteuse, qu'elle appelle sa chère, son inséparable demoiselle d'honneur.

Amélie l'observe, étonnée de tant de démonstrations de tendresse à l'égard d'une personne qu'elle lui a dit ne plus aimer.

Enfin c'est au tour de madame Milet et au sien de se présenter à la reine de cette assemblée : elle les accueille gracieusement aussi, s'excusant de ne point les avoir envoyé chercher sur la multiplicité des courses des garçons d'honneur. Madame Milet, toujours bonne, indulgente, semble avoir entièrement oublié cette petite circonstance, et lui exprime, les larmes aux yeux, les tendres vœux qu'elle fait pour son bonheur.

Julia les entend à peine, tant elle est occupée à faire les salutations obligées ; cependant, quand elle voit ses deux anciennes amies rester parmi les invités, elle leur dit : *Ah ! vous restez des nôtres ? tant mieux.*

La bonne dame est flattée de cette nouvelle invitation ; Amélie, au contraire, désillusionnée sur l'affection de Julia qui a témoigné autant d'amitié aux personnes qu'elle n'aime pas qu'à celles qu'elle prétend aimer, voudrait s'en aller. La jeune fille trouve que cette nouvelle invitation à elles, à elles seules, signifie : *Je ne comptais pas que vous viendriez.*

Cependant on se met en marche pour sortir de l'église. Nos deux dames, sans cavaliers, restent les dernières, assez

embarrassées de ce qu'elles vont devenir ; car chaque monsieur fait monter dans les remises les dames de sa famille ou de sa connaissance qu'il accompagnait. Un garçon d'honneur, voyant leur embarras, leur dit, en montant dans une des voitures, qu'il va les revenir chercher.

Demeurées seules sur le porche de l'église, elles allaient y rentrer pour passer en méditations ce moment d'attente, lorsqu'elles voient arriver un fiacre. Alphonse en descend, il accourt vers les deux délaissées.

— Quoi ! dit-il, toute la noce est partie, et vous restez seules ici ! Pourquoi n'êtes-vous pas montées en voiture comme les autres ?

— Il n'y avait plus de places pour nous.

— J'ai pourtant rencontré des remises où il n'y avait pas plus de trois ou quatre personnes. Mais, je comprends, toutes ces belles dames craignaient de froisser leur parure.

J'ai vu pourtant des jeunes gens dans ces équipages : ne devaient-ils pas en descendre et vous y faire monter ? Ah ! certainement, si je n'avais pas eu des occupations qui m'ont empêché d'arriver à temps, je me serais trouvé avec tous ces messieurs, et je leur aurais donné l'exemple d'aller à pied, plutôt que de laisser ni vous ni toute autre dame sur le pavé.

— Mais, mon ami, on va venir nous chercher.

— Je veux le croire ; mais, ma mère, vu votre âge et votre qualité d'institutrice de la mariée, vous auriez dû être l'une des premières placées.

— M. Doligny et sa fille me connaissent seuls, mon enfant ; et ils ont aujourd'hui bien d'autres préoccupations que celle de songer à nous.

— A la bonne heure ; mais ils auraient dû hier donner le mot aux garçons d'honneur. Ah ! croyez-le, maman, si vous étiez mère d'un notaire, cela ne se serait pas passé ainsi. J'ai reconnu là de jeunes dames qui sont bien loin de vous valoir pour le mérite et l'instruction ; et qui n'ont point été oubliées parce qu'elles sont femmes ou filles de banquiers et d'agents de change.

Oh ! le monde ! le monde ! Et je ne pourrai pas vous remettre dans la position qui devait être votre partage !...

— Eh ! mon ami, calme-toi : je me trouve très-heureuse dans la mienne : n'ai-je pas un excellent fils, une bonne et aimable fille (en disant ces mots, elle leur serrait la main) et l'estime de tous ceux qui me connaissent ?

— Oh ! on vous en donne des signes bien évidents, murmura Alphonse.....

Cependant un remise arrive, on vient les chercher.

— Irons-nous, n'irons-nous pas ? demande le jeune homme mécontent.

— Nous irons, répond madame Milet ; je l'ai promis à Julia.

Nos deux dames et leur cavalier montent enfin en voiture et sont bientôt chez M. Doligny.

On était déjà placés pour le déjeuner et nos trois retarda-

taires sont obligés de se mettre à un bout de table, ce qui mécontente de nouveau Alphonse, non pour lui, mais pour sa mère.

Celle-ci, malgré son grand âge, se montre la dame la plus aimable de la compagnie ; et son fils soupire encore de ne pas l'en voir aussi la première par le rang et par la fortune.

Julia, qui a vu avec plaisir l'effet qu'ont produit les spirituelles saillies de son ancienne maîtresse de pension, se montre le reste de la journée tout à fait aimable et gracieuse avec elle ainsi qu'avec Amélie, ce qui détermine madame Milet à rester au repas et à la soirée. C'était une grande infraction à ses habitudes sédentaires ; mais, nous l'avons dit, la bonne dame voulait lancer Amélie dans le monde et voir si son fils dans une telle assemblée perdrait l'extrême réserve et la mélancolie qui semblaient le caractériser.

La tâche qu'elle s'était imposée ce jour-là devint pourtant bien ennuyeuse et bien fatigante pour elle.

Après le dîner chacun se retira pour s'occuper de son costume de bal. Toutes les dames, quoique déjà élégamment vêtues, n'en retournèrent pas moins chez elles pour mettre d'autres robes. Les coiffeurs furent de nouveau appelés soit pour elles, soit pour la mariée ; plusieurs se firent attendre, de sorte que le salon ne commença à se remplir qu'entre onze heures et minuit.

Madame Milet, qui avait mis sa plus belle robe de soie ;

Amélie, celle de mousseline des Indes dont nous avons parlé, n'avaient pas à faire d'autres toilettes; elles restèrent donc chez M. Doligny, et que le temps leur sembla long jusqu'au retour de tout le monde! elles étaient si fort habituées à mieux employer leurs instants! Alphonse, de son côté, prévoyant cette lacune, s'était éclipsé après le repas pour retourner à son étude où l'attendait un travail pressé.

Nos deux dames, restées dans le salon ainsi que plusieurs messieurs qui causaient d'affaires de bourse avec le maître de la maison, éprouvèrent un profond ennui et madame Milet finit par s'endormir dans son fauteuil. Sa jeune compagne, malgré ses efforts pour lutter contre le sommeil, allait peut-être y succomber, si la femme de chambre de la mariée n'était venue la prier de monter chez sa maîtresse.

— Amélie, lui dit celle-ci, viens donc voir si je suis bien coiffée? Il me semble que mes cheveux sont trop en avant, ma guirlande trop en arrière : qu'en dis-tu ?

— Je ne suis guère au courant de la mode, répondit mademoiselle Nelville ; mais tu me sembles belle, belle à ravir ainsi.

— Vraiment ?

— Oui. Mais quant à ta robe, je la trouve trop décolletée, tes épaules sont presque à découvert. Outre que ce n'est pas décent, tu peux avoir froid. Ne pourrait-on te mettre une berthe ou toute autre chose pour remédier au défaut de cette robe ?

— Défaut ! Oh ! que tu es bien de ton modeste quartier ! C'est la mode, c'est la mode, ma chère : autrement je paraîtrais engoncée. Si tu ne trouves que ceci à redire à ma toilette, je suis bien, très-bien ; et la jeune coquette se regardait avec complaisance dans sa psychée.

Elle était, en effet, éblouissante de beauté.

— Mais toi, mais toi, Amélie, vas-tu rester ainsi ? Ta robe de mousseline, quoique simple, est magnifique, c'est vrai ; mais ta coiffure est par trop négligée.

— Je ne pouvais mettre ni fleurs ni perles sous mon chapeau ; mais, tu le vois, aujourd'hui j'ai eu recours au coiffeur : ne trouves-tu pas mes cheveux bien arrangés ?

— Si fait, si fait, ils sont gracieusement tournés ; mais pose ce camellia dessus et cet autre à ton corsage, cela complètera ta parure.

— Comme tu voudras, je serais charmée de te faire honneur.

Ce mot éveillant en Julia un souvenir qu'elle avait oublié, elle dit, en reprenant dans l'intimité toute son amabilité de jeune fille : A propos, tu dois m'en vouloir, mon amie ? je t'engage à être ma demoiselle d'honneur, et puis je prends une autre personne ; mais, vois-tu, il y a des liens de société qui enchaînent et qui retiennent les douces impulsions du cœur. Je ne puis souffrir à présent Nathalie, et à cause de notre ancienne liaison, comme de nos relations de société, il a fallu lui faire politesse et bonne mine comme autrefois.

Quant à toi, tu es ma première, ma véritable amie, va, c'est pourquoi je n'ai point usé de cérémonie avec toi.

— Tu ne pouvais me faire plus de plaisir, reprit Amélie extrêmement soulagée par cette franche explication de sa compagne ; puis, l'embrassant avec effusion, elle ajouta : O Julia ! s'il est vrai que tu m'aimes, en effet, plus que mademoiselle de Linieux, crois-moi et ne l'écoute plus, je t'en prie.

— Où en veux-tu venir ? reprend Julia étonnée.

— A te dire que te voilà mariée, que de nouveaux devoirs vont t'être imposés, et que pour mieux les accomplir, il me semble qu'au lieu de t'éloigner de la religion, comme tu l'as fait jusqu'ici, tu devrais t'en rapprocher de plus en plus.

Notre bonne madame Milet, nous l'a dit bien souvent : le bonheur de ce monde est passager, tâchons de nous en préparer un plus durable.

— Ah ! ah ! ah ! s'écria Julia en partant d'un grand éclat de rire : tu me fais un sermon, un sermon aujourd'hui : tu es bien devenue une mère prêcheuse, va !

Puis, voyant sur la figure angélique de son ancienne compagne l'expression de la plus tendre sollicitude, elle reprit plus sérieusement :

— Au surplus, j'apprécie ton motif, tu me parles du fond du cœur et selon tes convictions : je te remercie donc de ton avis. Je devrais peut-être le suivre... ; mais en me mariant à un homme riche et charmant, dois-je renoncer à toutes les

vanités du siècle? non, c'est impossible, on ne peut servir deux maîtres à la fois.

— Mais, chère Julia, Dieu n'exige pas sans doute que tu refuses ton cœur à ton mari : il veut au contraire que tu fasses tout pour son bonheur ; et serait-ce manquer à tes engagements que de lui donner l'exemple d'une piété qui peut vous être si utile à tous deux ?

— Ah ! tu veux que je l'entraîne à la messe quand il me proposera une partie de bois de Boulogne, aux vêpres, quand il désirera aller au spectacle ? Il rirait joliment de moi vraiment ! et d'ailleurs, veux-tu que je te le dise ? cela m'ennuierait trop.

Pour toute réponse Amélie soupira, et Julia attribuant le chagrin de sa compagne à sa véritable amitié, devint plus sérieuse elle-même. Elle reprit pourtant assez gaiement :

— Voyons, parlons d'autre chose, il ne faut pas que mon front se rembrunisse aujourd'hui.

Tiens, tiens, ajouta-t-elle en passant au cou de son amie quelques rangs de perles fines, accepte mon petit présent.

Et sur les refus de mademoiselle Nelville de la priver de ce bijou, elle poursuivit : Laisse donc, laisse donc, c'est mon collier de jeune fille ; je n'en ai plus besoin : et elle lui montra en même temps sa belle rivière de diamants.

— Que tu es bonne ! s'écria Amélie. Et moi, je ne te laisse aucun souvenir !...



Quand elle donna le coup de son poing, je ne te vis se aucun mouvement

— Peut-être que si, lui dit la jeune femme : quoique j'aie ri de tes paroles, j'y ai reconnu l'affection que tu me portes ; et, crois-le, de tels souvenirs ne s'effacent jamais.

Les yeux des deux amies se remplirent de larmes à cette pensée ; et elles s'embrassèrent avec une égale tendresse. Amélie surtout se sentit heureuse en retrouvant dans son ancienne compagne l'aimable abandon d'autrefois, et en s'apercevant que le cœur de Julia était combattu entre le monde et sa conscience.

— Tôt ou tard cette dernière doit l'emporter, se dit-elle, et cette chère amie redeviendra simple et pieuse comme dans sa tendre jeunesse.

Cette douce pensée illumina son visage d'un rayon de joie, et quand toutes deux rentrèrent dans le salon, la jeune fille était aussi radieuse que la mariée était belle.

Un concert de louanges s'éleva de tous côtés sur l'éclat éblouissant de la reine de la fête, comme sur la grâce naïve et la suavité des traits de sa compagne.

Madame Milet, qui s'était réveillée à l'arrivée des invités du bal, jouit du triomphe de ses chères élèves, comme une bonne mère qui entend vanter les grâces ingénues de ses filles. Elle fit remarquer à son fils l'effet que produisait Amélie, quoiqu'elle fût en parallèle avec la mariée, si parée et si jolie.

— Oui, mademoiselle Nelville est très-bien, répondit le jeune homme ; elle est d'ailleurs celle de vos élèves qui s'est

le plus identifiée à toutes vos vertus : si j'étais riche, assurément je n'aurais pas d'autre femme.

— Sans être riche, n'as-tu pas une place convenable, et elle une honorable position ?

— Je ne veux pas que ma femme soit assujettie à exercer une profession quelconque : il y a trop longtemps, ma bonne mère, que je souffre de vous voir soumise vous-même à cette dure nécessité !

— A présent, mon enfant, mon existence est bien douce : je suis si bien secondée !

— Je sais qu'Amélie est pour vous une fille dévouée, tandis que moi, je n'ai rien fait jusqu'ici pour votre bonheur : ah ! si je pouvais contracter un beau mariage, un mariage qui me donnât les moyens de succéder à mon patron, comme il me serait doux de vous enlever à votre pensionnat !

— Pas tant d'ambition, mon fils : acceptons sans murmure le sort que Dieu nous donne ; il n'est pas d'ailleurs si dénué de douceurs.

Cette conversation décela à madame Milet les sentiments du jeune homme, et elle comprit dès lors la source de sa mélancolie. Cette découverte lui fut bien pénible : elle faisait évanouir l'espoir de l'alliance dont elle s'était flattée.

Cependant le bal commença. Déricourt l'ouvrit avec sa charmante compagne ; Alphonse avec Amélie. Ceci sembla pourtant d'un heureux présage à la bonne mère. Elle considérait avec plaisir ces deux enfants de son cœur, se souriant

amicalement et causant avec cette intimité de famille que leur donnaient leurs relations accoutumées.

Leurs manières simples et distinguées ; leurs figures calmes, modestes et honnêtes ; leurs grâces sans afféterie ; la douceur de leurs physionomies ; tout lui faisait penser qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, et qu'elle aurait un jour le bonheur de les voir unis.

Alphonse et Amélie dansaient encore, lorsque mademoiselle de Linieux entra dans tout l'éclat de la plus brillante parure. Le premier demanda à sa danseuse quelle était cette jeune personne ?

— C'est la demoiselle d'honneur de Julia.

— Je croyais que c'était vous à qui l'on avait proposé cette distinction ?

— Il avait été question de cela ; mais des raisons de convenance en ont décidé autrement. Cette demoiselle est la fille de l'associé de M. Doligny, et.....

— Je comprends, dit le questionneur ; et, la contredanse finie, il alla faire son invitation à la nouvelle arrivée.

Amélie fut enlevée pour un autre quadrille, et elle ne dansa plus avec Alphonse ; car sa tenue simple et charmante lui attira une foule de cavaliers. Pour lui, il s'occupa toute la soirée de mademoiselle de Linieux, ce qui fit soupirer sa mère.

Le jeune Milet, nous l'avons dit, était fort bien de sa personne ; il n'était pas écrit sur son front qu'il fût simple

clerc : mademoiselle Delinieux, flattée de ses attentions auprès d'elle, le gratifia de ses plus agréables sourires.

Un instant de repos ayant succédé à l'animation du bal, Amélie vint s'asseoir à côté de sa vieille amie, et Alphonse se rapprocha d'elles.

— Voyez-vous, dit la jeune fille, ce monsieur au front chauve et si laid ? C'est, dit-on, un millionnaire.

— Comment sais-tu cela ? demanda madame Milet.

— Julia me l'a montré comme le prétendu de mademoiselle Delinieux.

La bonne dame respira plus à l'aise et son fils prit un air chagrin.

— Je le savais bien, se dit-il à part soi, qu'avec de la fortune on peut prétendre à tout : un vieux garçon épouser une jeune fille, et une jeune fille riche et jolie encore ! Les pauvres clercs de notaire ne peuvent prétendre à tant d'avantages.

Les danses recommencèrent et nos trois personnages assis examinèrent ce mouvant tableau.

Il y avait tant de monde que les acteurs de cette scène se coudoyaient, se gênaient en changeant de place, sans pouvoir faire aucun pas gracieux.

— Je commence à en avoir assez, dit madame Milet, en comprimant un léger bâillement. Amélie, quand tu auras répondu aux diverses invitations qui t'ont été faites, nous nous retirerons, n'est-ce pas ?

— Sitôt que vous le voudrez, ma bonne amie : je crois

que de tels engagements pour les demoiselles sont subordonnés au temps qu'elles peuvent passer dans une assemblée. Permettez seulement que je voie achever cette danse : je vais me placer juste en face du marié qui est le vis-à-vis de Julia. Je suis curieuse de voir s'il la regarde plus qu'il n'a paru le faire tout le cours de la soirée.

En disant ces mots, Amélie alla s'asseoir sur un divan à quelques pas de madame Milet. Celle-ci, pour répondre à la remarque de la jeune personne, dit à voix basse à son fils : Il y a tant de messieurs qui dans une telle alliance considèrent surtout la dot de la personne qu'ils choisissent !...

— Ma mère, dit-il sur le même ton : quand un jeune homme désire une belle position pour accomplir le plus tendre vœu de son cœur, quel mal à lui de s'efforcer de chercher une épouse qui lui plaise et puisse faire réussir son louable dessein ? N'y a-t-il de femmes aimables et vertueuses qu'au sein de la médiocrité ?

— Non, en vérité ; mais c'est surtout là qu'il s'en trouve le plus. Tout à l'heure je t'ai vu fort empressé auprès d'une jeune demoiselle qui, Dieu merci, est promise à un autre ; s'il en eût été autrement, que tu lui eusses plu et qu'on t'eût agréé, que j'aurais plaint ton sort, mon ami ! Elle n'a nul principe pieux, partant point de solides vertus.

— Croyez, bonne mère, que pour un pareil choix, je n'eusse pas pris conseil que de notre intérêt ; mais que vous auriez été consultée.

— Je tremble pour le bonheur de notre chère Julia, dit Amélie en revenant à sa place : j'ai bien observé son mari, il est plus occupé de ne pas manquer une figure ni même un pas, qu'il ne songe à lui être agréable. Croiriez-vous qu'à l'instant, à la figure de la poule, elle lui présentait la main comme c'était d'usage autrefois et comme nous le faisons en dansant à la pension ; eh bien ! pour lui montrer que ce n'est plus le suprême bon ton, ce qu'elle sait certainement aussi bien que lui, il a dédaigné cette main qui lui était offerte par un charmant instinct du cœur comme pour lui prouver qu'à présent elle est sienne ? Les yeux de ma pauvre amie se sont remplis de larmes à cette circonstance si puérile en apparence, et j'ai bien peur qu'elle n'ait déjà regret d'avoir uni son cœur si aimant à un cœur aussi sec.

— Cette bonne petite Amélie, dit Alphonse en souriant, quoiqu'elle ait encore bien peu d'expérience du monde, elle fait des remarques judicieuses.

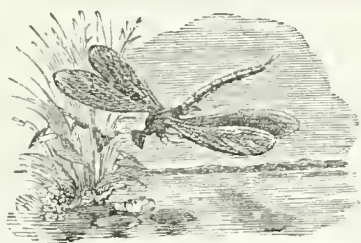
— C'est qu'elle a une vraie sensibilité, mon amie, cela éclaire le jugement des femmes.

Il était une heure et demie du matin, nos deux dames, accompagnées de leur cavalier, se retirèrent sans dire adieu à personne pour ne point désorganiser le bal.

En voyant dans le vestiaire le soin que prit le jeune Milet de croiser hermétiquement la mante de sa mère pour la préserver du froid, l'attention qu'il eut de lui mettre à elle-même un foulard autour du cou pour venir en aide au grand

châle dont elle s'était munie, Amélie se dit : Ah ! ce n'est point M. Déricourt qui prendrait toutes ces précautions même pour sa Julia ! Heureuse la femme qui sera celle du bon Alphonse !

Puis le désir de madame Milet, qu'elle avait si bien deviné, lui revint à la pensée ; et il est inutile de dire que ce désir qui devenait le sien propre, ne fût dès lors le plus doux de tous ses rêves de jeune fille,



CHAPITRE XII.

LES NOUVEAUX MARIÉS.

Quelques jours après l'hymen de Julia, nos deux dames allèrent rendre visite aux nouveaux époux.

Rien n'était plus somptueux que leur demeure : le luxe y brillait de toutes parts. — Si la richesse constitue le bonheur, pensèrent les deux visiteuses, assurément la jeune mariée doit se trouver la plus heureuse des femmes.

On les fit entrer dans un superbe salon et un domestique alla prévenir ses maîtres de leur arrivée. Peu de temps après, il vint leur dire que madame était à sa toilette et les pria d'entrer dans son appartement. Il leur fit traverser plusieurs pièces magnifiques et leur en désignant une autre, il leur dit : Madame est là.

L'indication était inutile, car elles entendirent la voix de Julia.

— Cette robe sied bien mieux à mon teint, disait-elle : c'est celle que je voulais mettre aujourd'hui.

— N'importe, reprit une autre voix qu'il était facile de reconnaître pour celle du mari : cette robe de velours est plus riche ; je tiens absolument à ce que tu t'en pares, et voilà assez longtemps que je te le répète.

— Que c'est contrariant ! s'écria Julia.

Nos dames n'en entendirent pas davantage elles étaient arrivées au seuil de la porte. A leur approche, le jeune Déricourt, vêtu d'une superbe robe de chambre, passa précipitamment dans une pièce voisine. Pour sa femme, elle vint avec empressement embrasser ses anciennes amies en leur faisant des excuses sur la brusque retraite de son mari.

— Nous allons aujourd'hui au mariage de mademoiselle de Linieux, dit-elle ; il faut nous hâter de nous habiller : voilà pourquoi je ne vous ai pas été recevoir au salon, et pourquoi Déricourt s'enfuit à votre approche.

— Rien de plus naturel, reprit madame Milet, et pour peu que nous te gênions, nous remettrons notre visite.

— Point, point, répondit Julia : vous savez comment on s'habille, n'est-ce pas ? et tout en le faisant, j'aurai du moins le plaisir de causer avec vous. Julienne, allez déjeuner je suis coiffée, c'est le principal : ma bonne Amélie, comme elle l'a fait tant de fois, aura bien la complaisance de m'agrafer ma robe.

— Très-volontiers, répliqua celle-ci ; et la femme de chambre se retira.

Julia alla fermer la porte par laquelle son mari était sorti,

et revenant auprès de ces dames, elle leur dit à voix basse :

— Ah ! mes chères amis, mon bon temps est passé : il faut à présent que je me soumette à tous les désirs, à tous les caprices d'un autre.

— C'est ton devoir, mon enfant : mais, bon courage ! tu connais le proverbe : *La femme commande en cédant.*

— Oh ! mais c'est ennuyeux de céder, surtout pour les choses qui devraient être tout à fait de mon ressort. Par exemple, aujourd'hui je voulais être bien belle pour éclipser Nathalie, comme elle a voulu le faire à mon égard le jour de mon mariage ; eh bien ! voilà que mon mari prétend que je mette une robe qui me rend affreuse. Doit-il se mêler de semblables vêtillles ? Qu'il s'arrange à son goût ; moi, au mien.

— L'importance qu'il met à ta toilette, mon amie, prouve l'affection qu'il te porte.

— Drôle d'affection de ne pas craindre que je paraisse laide, et de vouloir seulement que je lui fasse honneur par la richesse de ma mise ! Tenez, vous savez comme le rose me va bien, voici la robe que je voulais mettre ; elle n'est qu'en satin, il est vrai, tandis que cette autre est de velours ; mais comme j'aurais été jolie avec la première !

— Je suis sûre que ton mari te trouve charmante de toutes les façons, dit Amélie pour calmer la jeune femme.

— Charmante ! Oh ! je ne sais si seulement il me trouve passable ; il prend si peu garde à moi ! Décidément je

ne mettrai point cette robe : le bleu me va trop mal.

— Mais pourquoi as-tu choisi cette couleur? reprit sa compagne.

— Ce velours était dans ma corbeille de mariage, et puis je ne savais pas quel effet produirait sur moi cette robe. Adolphe est convenu lui-même que cette couleur ne me sied pas; et il veut qu'aujourd'hui je m'affuble de cette horreur. Ah! convenez que ce n'est pas aimable... Et dans son dépit la jeune femme versa des larmes comme si un grand malheur lui était survenu.

— Mais tu changeras de toilette sans doute pour la soirée? lui dit Amélie.

— Assurément, mais pour la messe, pour le repas il faut que je sois laide à faire peur; tandis que Nathalie, à qui le blanc va si bien, paraîtra belle à ravir.

— Ma chère enfant, c'est surtout à ton mari que tu dois t'efforcer de plaire : fais-lui ce petit sacrifice. La bonne harmonie d'un ménage exige des concessions de part et d'autre, et c'est surtout la femme qui doit commencer à les faire.

— Commencer, continuer, et finir, allez, je le vois bien, reprit Julia d'un air triste; et, après avoir pris, rejeté, et repris la robe qui lui déplaisait si fort, elle se décida à la mettre.

Elle était moins bien en effet sous ce riche vêtement que sous ceux qu'elle choisissait d'ordinaire : le velours bleu allourdissait sa taille, faisait paraître son teint plus brun. Les deux dames firent en elles-mêmes cette remarque; mais ne

l'engagèrent pas moins à garder ce costume : qu'était-ce pour elle qu'un peu moins d'éclat dans leur amie devant le monde, pourvu que son cœur s'ornât d'une vertu de plus en présence de celui qui lit dans les âmes ? Et n'en est-ce pas une, pour une jeune femme, que de sacrifier tout désir de coquetterie à la paix du ménage ?

Julia, jetant un dernier regard à sa glace, s'écria : Oh ! que je suis mal ainsi ! Eh bien ! le croiriez-vous ? c'est bien moins cela qui me fait de la peine, que la persistance de mon mari à me soumettre à sa volonté par amour-propre, quand il voit que j'en suis contrariée. S'il m'aimait comme je l'aime, n'épierait-il pas tous mes désirs pour les satisfaire, au lieu de vouloir contenter sa seule vanité ?

Quelle différence quand il me faisait la cour !

— Dès le lendemain des noces les rôles changent, mon enfant ; mais crois que les attentions des femmes pour complaire à leurs maris obtiennent tôt ou tard leur récompense par l'entier attachement de ceux-ci.

Julia ne répondit rien et soupira comme si elle eût eu des raisons de douter de cette vérité à l'égard de Déricourt.

Avant de se retirer, madame Milet dit à son ancienne élève qu'elle venait lui faire une invitation, ainsi qu'à son père et à son mari, afin qu'elle eût le plaisir de les recevoir l'un de ses jours de congé.

Qu'elle la priait donc de lui désigner le jour qu'ils pourraient lui donner ; que le plus tôt serait le mieux ; mais que,

sachant qu'une infinité de belles invitations allaient leur pleuvoir, elle leur donnait toute la latitude possible afin de ne les point gêner.

Cette latitude s'étendit tellement, que ce fut peut-être au bout de trois mois que la bonne institutrice vit sa proposition acceptée.

Quand Julia ou M. Doligny était convenu d'un jour, le jeune marié trouvait quelque empêchement à choisir celui-là : il était facile de comprendre que le beau dandy avait peine à accepter un modeste repas en si modeste lieu.

Madame Milet, pour leur faire fête, avait invité son fils et plusieurs personnes fort aimables.

On causa voyages, littérature au dîner; le soir, Julia, Amélie et plusieurs autres jeunes personnes firent de la musique, et le temps se passa fort agréablement, du moins pour la maîtresse de la maison, pour son fils, pour ses anciennes élèves, même pour la nouvelle mariée, et quelques autres invités; mais pour M. Doligny, ce ne fut pas prouvé : on ne parla ni bourse ni chemins de fer. Quant à son gendre, il parut encore moins s'amuser; on ne causa pas courses de chevaux, modes nouvelles; on ne joua point, ne fuma point, etc. Le jeune homme eut constamment l'air ennuyé comme s'il avait été dans un pays dont la langue lui fût étrangère. Pendant le petit concert seulement il prit une meilleure contenance; mais si l'on jouait un morceau plus ancien que ceux alors en vogue, au lieu d'applaudir à la

composition de l'ancien grand maître, ou à l'habile exécution de la jeune musicienne, il parlait d'un nouvel opéra et ne paraissait apprécier que la musique qui faisait alors courir tout Paris.

Amélie et Julia chantèrent un duo qu'elles avaient souvent répété dans leurs jeunes années. Rien n'était plus doux ni plus suave que cette mélodie, à peine parut-il y faire attention.

Au moment de se retirer, la jeune femme se trouvant seule avec mademoiselle Nelville pour mettre son châle et son chapeau, cette dernière lui demanda : Eh bien ! ma chère amie, te trouves-tu heureuse ?

— Ne me parle pas de cela, répondit-elle : je m'étourdis, voilà tout.

Mon mari n'est pas méchant néanmoins, mais rien dans le cœur, rien dans l'esprit et rien à faire, ce qui est pis!...

Quand madame Milet reconduisit la nouvelle mariée, elle lui mit un livre dans la main en lui disant : Nous ne nous verrons peut-être pas souvent désormais : te voilà lancée dans le grand monde ; moi je resterai plus que jamais confinée dans ma retraite.

Mon goût ne m'y porterait point que les infirmités vont m'y contraindre. Mais pour que je ne te devienne pas tout à fait étrangère. lis parfois quelques pages de ceci.

— Ah ! c'est votre livre, digne amie ? Merci, merci ! peut-

être sera-t-il souvent mon consolateur, ajouta-t-elle tout bas, en pressant la main de son institutrice.

Laissons la jeune femme dans le cercle où sa position la place, et restons dans l'intimité de madame Milet pour voir si son désir, relativement au mariage de son fils et d'Amélie, sera couronné de succès.



CHAPITRE XIII.

LA RÉOLUTION, L'ACCIDENT, LA SURPRISE.

Depuis qu'Alphonse avait vu mademoiselle de Linieux, jeune, riche et jolie, accepter un époux vieux et laid pour se créer une plus belle position ; il avait compris que lui, dépourvu de fortune, aurait bien de la peine à trouver une femme assez désintéressée, quoique riche, pour agréer ses vœux et lui donner les moyens d'acheter une étude. Le nouveau couple qu'il avait eu sous les yeux lors du rendu-de-noce, ne lui avait pas montré non plus le bonheur siégeant toujours au sein de la fortune ; il s'était convaincu que l'intime connaissance du caractère de l'être qu'on unit à sa destinée et la sympathie des cœurs sont les principales bases de la félicité d'un ménage.

Parvenu à la place de premier clerc dans une bonne étude, il se voyait dans une position non brillante, mais assez lucrative en effet pour pouvoir songer à se marier. Les qualités d'Amélie lui promettaient le bonheur qu'il désirait dans son

intérieur, il commença donc à adopter les idées de madame Milet sur la félicité que peut donner une position médiocre, mais exempte d'ambition et de soucis.

Malgré le désir qu'il avait toujours manifesté que sa mère et sa femme ne fussent point dans la nécessité d'exercer une profession fort honorable, il est vrai, mais bien pénible; il concevait que, pouvant avoir plusieurs enfants et devant coopérer avec Amélie au soutien de madame Nelville, il ferait bien de laisser les choses telles qu'elles étaient afin que la gêne ne se fit jamais sentir dans sa famille.

Déterminé enfin sur le parti qu'il devait prendre, il ne laissait guère écouler de fêtes ni de dimanches sans les venir passer auprès de madame Milet.

Il est inutile de dire que les espérances de celle-ci et de sa jeune amie s'augmentaient beaucoup du plaisir qu'elles lui voyaient prendre auprès d'elles.

Il n'avait pourtant pas encore parlé officiellement; mais tout leur faisait présumer qu'une demande en règle de sa part ne pouvait tarder.

Un jour, en effet, heureux de sa résolution, il venait l'exprimer à sa mère et à celle d'Amélie, bien sûr que sa détermination plairait à ces dames et à la jeune personne elle-même; lorsqu'il trouva dans la maison tout le monde en émoi; car un funeste événement venait d'arriver.

Une jeune pensionnaire, profitant de l'instant où la surveillante des jeux était montée chercher un livre à sa cham-

bre, avait placé un tabouret sur un banc du jardin afin de déloger un volant de la branche d'un arbre ; le pied lui avait manqué et l'imprudente élève était tombée si malheureusement qu'elle s'était cassé la jambe.

Madame Milet et Amélie qui à cet instant revenaient de faire une visite, en entendant des cris, avaient couru vers le lieu d'où ils partaient aussi vite que les forces de la première et l'émotion de la seconde le leur avaient permis. Jugez du désespoir de toutes deux à la vue d'un tel accident !

La vieille dame tombe évanouie sur la place, et la jeune institutrice, aussi pâle que son amie, réclame un chirurgien, des sels pour les deux objets de sa vive inquiétude, allant de l'une à l'autre en pleurant et poussant des sanglots.

Une domestique volait chercher un médecin, madame Nelville accourait avec un flacon au moment où Alphonse entrait. Il la suit au jardin, et quelle est sa terreur lorsqu'au milieu de toutes les pensionnaires effrayées, il voit sa mère inanimée, Amélie désespérée, une élève à terre poussant des cris, et qu'il apprend l'accident causant l'effroi général !

De prompts secours sont donnés aux deux malades ; un opérateur habile remet la jambe de la pauvre petite ; on parvient à faire ouvrir les yeux à madame Milet ; on la transporte dans son appartement ainsi que la jeune blessée qu'elle ne veut plus perdre de vue une minute, et le calme semble être revenu dans la maison ; mais qu'il est loin d'être rétabli aux cœurs des deux pauvres institutrices !

Comment écrire cet accident aux parents de leur élève ? Quelle douleur on va leur causer ! Et dire que nous n'étions pas là, répètent-elles avec amertume, et qu'on croira peut-être que nous avons négligé la surveillance qui nous était imposée ! O fatale sortie ! terrible malheur ! Nos deux dames si calmes, si résignées d'ordinaire, ne trouvent cette fois aucune consolation à se donner mutuellement.

Alphonse cherche en vain à les calmer : il leur dit que cet accident serait arrivé lors même qu'elles seraient restées chez elles, puisque sans doute elles eussent cru la surveillante auprès de leurs élèves et ne les auraient point inspectées.

— C'est vrai, répond madame Milet ; mais du moins les parents de la pauvre Maria n'eussent rien eu à dire.

Leur premier mot, j'en suis sûre, sera : Où étaient ces dames ? Elles n'ont donc passoin que leurs élèves soient toujours surveillées ? Ah ! je donnerais le peu de jours qui me restent pour qu'un si fatal événement ne fût pas arrivé ! J'ai eu bien des douleurs dans ma vie, j'ai éprouvé des pertes cruelles ; mais je n'avais que Dieu pour témoin et pour juge de mon cœur comme de ma conduite.

Et la bonne dame, si pure jusque-là de tout reproche, se désespérait en songeant à ceux qu'elle et sa jeune associée pouvaient encourir. Amélie, éprouvant le même chagrin et la même appréhension, pleurait avec elle ; et Alphonse, ne trouvant rien à leur dire pour les consoler, gémissait de la terrible responsabilité qui pesait sur deux têtes si chères.

— Eh ! je laisserais ma mère, pensait-il, sous le coup de pareilles douleurs ! Eh ! j'associerais Amélie à mon sort pour la voir exercer une profession si pénible !

Non, dussé-je ne serrer jamais les nœuds de l'hymen, rien, non, rien ne pourra m'engager à le faire à ce prix.

Cette résolution s'affermait encore dans son âme lorsque le lendemain, étant venu savoir des nouvelles de sa mère et de son imprudente élève, il voit cette digne dame et la vertueuse jeune fille qui devait être sa fiancée, pâlir, rougir comme des coupables devant les parents mécontents et désolés de l'enfant blessée. Il entend ceux-ci, bonnes gens, gens riches même, mais sans éducation, déplorer leur malheur de n'avoir pu élever leur fille ; d'avoir été obligés de s'en séparer pour la livrer à des soins étrangers, à des mains mercenaires, etc.

Nos deux dames au supplice, semblent perdre leur dignité devant tant de douleur : elles dont l'âme est si belle, les mœurs si pures, les soins si vigilants, paraissent tristes, humiliées comme si elles avaient un tort réel à se reprocher.

C'est en tremblant, en bégayant qu'elles expliquent la funeste aventure.

— O ma mère ! ma mère ! se dit intérieurement Alphonse, quoi ! pour récompense des soins que tu m'as donnés, des sacrifices que tu as faits pour m'élever, je te laisserais terminer ta carrière sous le poids de telles afflictions !

Non, désormais tu vivras pour toi, pour toi seule : mon travail suffira pour nous deux.

Et toi, pauvre Amélie, puisque je ne puis être assez heureux pour t'exempter d'un sort aussi pénible, jamais, jamais je ne deviendrai ton époux.

Ce parti arrêté, le jeune homme se garda bien de parler à sa mère et aux dames Nelville du projet qu'il avait d'abord conçu. Ses visites devinrent beaucoup plus rares et n'eurent presque plus d'autre objet que celui de déterminer madame Milet à quitter sa pension.

Cette dame qui voyait s'anéantir ainsi ses plus chères espérances, souffrait intérieurement sans vouloir accueillir les désirs de son fils. Amélie, qui remarquait la tristesse de son amie, la froideur et le silence d'Alphonse, gémissait en silence. Quoique l'événement dont nous avons parlé n'eût eu aucune suite fâcheuse pour l'élève blessée ni pour la prospérité de leur établissement, leurs cœurs, à elles, ne pouvaient se guérir du sentiment de tristesse qui les oppressait chaque jour.

Plusieurs mois se passèrent ainsi. Madame Milet persistait à rester l'associée de sa jeune compagne, alléguant le désœuvrement où elle se trouverait en vivant seule : car son fils, retenu toute la journée à son étude, ne pourrait lui tenir compagnie.

Trois autres raisons l'affermisssaient dans sa résolution : d'abord l'intérêt d'Amélie qui avait encore besoin, pour pro-

spérer dans son pensionnat, de s'étayer de la réputation qu'elle-même s'était acquise dans l'enseignement ; puis la crainte qu'Alphonse, par ambition, ne lui donnât une bru incapable de sympathiser avec elle ; puis enfin l'espoir qu'elle se plaisait à nourrir, que le jeune homme, en voyant l'attachement qu'elle portait à sa chère élève, finirait à se décider à la lui donner pour fille.

Elle souhaitait tant proférer un nom si doux à l'égard d'une personne qui, formée par elle, correspondît d'âme et de mœurs à tous ses sentiments !

L'existence d'Amélie était devenue triste, uniforme : pour elle les jours de congé ne lui donnaient plus qu'un peu de repos. Sans les pieuses heures passées à l'église, elle les aurait plus redoutés que les jours de classe ; car souvent frustrée d'une vaine attente, ils n'apportaient guère maintenant que le vide à son cœur. Au surplus ces heures de méditation et de prière lui apprenaient à supporter les déceptions avec calme, à se trouver heureuse de l'accomplissement de ses devoirs, et à ne pas trop souhaiter un bonheur dont Dieu seul ne fût pas l'objet.

Tout à coup néanmoins, et sans que madame Milet ni personne pût en deviner la cause, elle sembla reprendre la gaieté de sa première jeunesse. Elle, si sédentaire jusque-là, annonçait chaque jour de congé le désir de sortir, disant qu'elle sentait que la distraction lui était nécessaire.

Madame Milet, enchantée de ne la voir plus se livrer à la

mélancolie, l'exhortait à profiter de la belle saison, et restait au logis pour recevoir les parents des élèves, tandis que madame Nelville accompagnait sa fille dans de fréquentes promenades.

Quoique Amélie semblât avoir été dédaignée par Alphonse, c'était lui désormais qui annonçait le plus de tristesse. Le rêve qui l'avait un moment charmé, avait fui devant toutes les amères pensées qui l'avaient assiégé ; le refus de madame Milet de quitter sa pension, l'empêchait d'exercer le rôle de tendre fils qu'il s'était réservé, et qui aurait pu indemniser son cœur du sacrifice qu'il croyait devoir faire à la raison et peut-être à des craintes chimériques. Cette propension à la mélancolie, bien qu'elle fût combattue aussi par de pieuses pensées, venait de s'augmenter par une nouvelle déception et une véritable inquiétude. Le notaire chez lequel il était depuis plusieurs années, voulant se retirer des affaires, lui avait demandé si, grâce à quelque héritage ou à un beau parti, il était dans la possibilité de reprendre son étude.

— Non, monsieur, avait répondu le jeune homme, ma mère, le seul membre de ma famille qui me soit resté, est parvenue seulement à m'élever et à vivre honorablement ; mais peu de chose doit me revenir après elle. Quant à un mariage avantageux, il n'en est pas question pour moi : je suis donc condamné à rester toute ma vie ce que je suis.

— Je le regrette, mon ami, j'eusse été charmé de remettre entre vos mains les intérêts de mes clients, je ne doute pas

qu'ils ne s'en fussent bien trouvés. Puisque vous ne pouvez reprendre mon étude, je dois accepter le successeur qui se propose, et il faut que je vous prévienne qu'il a un frère dans le notariat qui va devenir son premier clerc.

Ce coup fut le plus sensible à Alphonse : était-il sûr qu'il retrouvât bientôt un pareil emploi ; et lui faudrait-il, au lieu de monter un nouvel échelon ainsi qu'il le désirait depuis si longtemps, être obligé de rétrograder ?

Depuis cette communication de son patron, une véritable tristesse s'était emparée de son esprit, et, malgré ses efforts pour la cacher à sa mère, il ne pouvait y parvenir. La bonne dame, en voyant les traits de son cher fils altérés par l'inquiétude, versa d'abord bien des larmes ; puis, s'efforçant de revenir aux sages pensées qui l'avaient toujours soutenue au milieu de ses peines, elle lui parla du néant des choses humaines ; de la nécessité où est le chrétien d'écarter de son esprit toutes les ambitions mondaines, pour se trouver heureux dans la position, quelque médiocre qu'elle soit, que lui assigne le Seigneur, etc., etc.

— Mon ami, ajouta-t-elle, la pieuse philosophie que je voudrais t'inspirer ne m'empêche pas de t'exhorter à ne rien négliger pour ton avancement et ta sécurité. Si Dieu ordonne à la terre de produire le grain qui doit nourrir les oiseaux du ciel, il leur a donné aussi des ailes pour l'aller chercher. Il est donc bien, il est nécessaire que tu te mettes en peine de ta position à venir pour la rendre bonne et stable ; mais



O mon fils! je te verrai donc enfin heureux!

quand tu auras fait tout ce qui est convenable à cet égard, si tu n'es pas encore satisfait de ton sort ; je t'en prie, mon cher fils, tâche, à l'aide du travail et des pieuses pensées, de chasser toutes les idées noires qui t'obsèdent. C'est ainsi qu'au milieu des douloureuses déceptions qui me sont survenues, j'ai presque toujours conservé le calme et la sérénité.

Tiens, ajouta-t-elle, la dernière fois que tu m'as quittée, je t'avais trouvé si triste, que mon âme en est restée longtemps accablée. Après avoir prié pour toi, pour toi qui es à présent mon seul souci sur la terre, je me suis mise à écrire pour tâcher d'effacer de mon esprit l'impression fâcheuse que ton chagrin y avait laissée.

Viens, viens, poursuivit-elle, en prenant un air riant et se dirigeant vers son oratoire, il faut que je te lise cette pièce : c'est peut-être la meilleure que j'aie jamais faite.

Et la bonne dame, empressée de verser dans le cœur de son fils toutes les consolations qu'elle-même s'était efforcée de se donner, alla droit à sa petite cassette pour en tirer la pièce en question. Elle l'ouvrit, prit un feuillet, poussa un cri, souleva quelques autres papiers, et se jetant dans les bras du jeune homme, elle dit : O mon enfant ! je te verrai donc enfin heureux !

Ensuite, se jetant à genoux par un sentiment spontané, elle s'écria de nouveau : Seigneur ! Seigneur ! je vous remercie de m'accorder une telle satisfaction avant de m'appeler à vous !

Alphonse, ne pouvant rien comprendre à cette scène, s'approcha du coffret ouvert et lut sur le premier papier ce seul mot : *Restitution*.

Comme sa mère, il le souleva pour voir ce qui était dessous, et aperçut un grand nombre de billets de banque.

Après les premiers mouvements de joie que cette vue inespérée causa à madame Milet et à son fils, tous deux comptèrent les billets de mille francs, il y en avait deux cents. Sur un dernier papier, on lisait ces mots : On n'a pu tenir compte que des intérêts simples, si on l'avait pu, on aurait mieux fait.

Tous deux examinèrent avec grand soin ces caractères, ils leur semblaient être ceux d'une écriture déguisée. La veuve de l'ancien notaire chercha dans des paperasses la minute d'un acte copiée autrefois par le coupable Charles; on la compara au billet; nul rapport dans l'écriture ni même dans l'orthographe : celle de la minute ayant des *o* et non des *a* aux imparfaits, ainsi qu'on les écrivait autrefois.

Qui donc avait fait cette restitution ? C'était probablement un héritier du spoliateur. Mais il connaissait assurément les habitudes de madame Milet puisque c'était sur son bureau, à l'endroit où elle mettait journellement ses écrits, qu'il avait placé les billets de banque ? Il fallait qu'il eût des intelligences chez elle, pour que les billets fussent déposés là sans qu'on eût vu personne les apporter.

Toutes ces choses paraissaient inexplicables.

La mère et le fils faisaient mille conjectures sans pouvoir découvrir la main qui leur avait restitué ce précieux dépôt.

En dérangeant des papiers et des livres qui étaient sur le bureau, madame Milet fit une autre découverte : elle trouva le coffret où elle serrait ses écrits : celui qui renfermait les billets était bien le même qu'on lui avait enlevé autrefois. La personne qui lui faisait cette restitution n'avait pas voulu la priver du fruit de son travail et de ses méditations en emportant la boîte substituée à la véritable qu'elle lui rendait.

— Mais quelle peut être cette personne ? répétait-elle avec une curiosité bien naturelle.

On fit monter tous les domestiques pour les interroger : chacun répondit d'un air parfaitement naturel, qu'on ne lui avait rien remis, que nul étranger n'était venu dans la maison, etc., etc. Les sous-maîtresses appelées dirent la même chose.

Les dames Nelville, averties de l'événement, en firent leurs compliments sincères à M. et madame Milet sans paraître en savoir plus que les autres.

Quand la bonne dame fut seule avec son fils, elle l'embrassa de nouveau et lui remit les billets de banque en disant : Prends, mon ami, achète l'étude de ton patron et choisis bientôt une femme qui fasse ton bonheur et le mien.

— Oh ! je ne serai pas longtemps à la trouver, répondit Alphonse heureux, et il partit plein de sécurité dans l'esprit et de joie dans le cœur.

Racontons maintenant comment tout ceci s'était passé.

Un jour Amélie reçut une lettre timbrée de Vincennes. Heureusement elle était dans sa classe et madame Milet dans son appartement, elle put donc l'ouvrir sans la lui communiquer, ce qu'elle aurait fait indubitablement dans sa joie de recevoir enfin des nouvelles de Jenny ; car, reconnaissant son écriture, elle l'avait décachetée sans prendre le temps de lire, en très-petits caractères, sur un des coins de l'enveloppe : *Pour toi seule.*

« Ma bonne Amélie, écrivait son ancienne compagne, je
 « suis maintenant orpheline et je reviens auprès de mes plus
 « chères amies. Mais j'ai des raisons pour ne point encore
 « me présenter à la pension dont le souvenir m'est si doux.
 « Sans en rien dire à madame Milet, viens me trouver dans
 « cette maison dont j'ai eu tant de regret de vous voir partir
 « un jour, toutes deux, sans que j'eusse eu le bonheur de
 « vous y recevoir à mon gré.

« Bien sûre de l'affection que tu m'as néanmoins conser-
 « vée, je compte sur toi à ton premier jour de congé, car j'ai
 « mille choses à te communiquer.

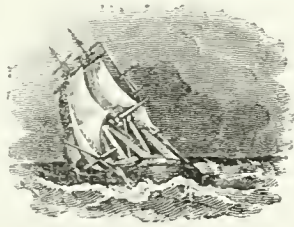
« Ton amie dès l'enfance et pour la vie,

« JENNY. »

Il est inutile de dire que ce fut de cet instant que commença ce besoin de distraction que manifesta mademoiselle Nelville. N'ayant rien de caché pour sa mère, n'étant

point habituée à sortir seule, elle lui montra ce billet et ce fut avec cette digne compagne qu'elle se rendit à Vincennes et y retourna bien des fois.

Peindre les transports de joie que manifestèrent les deux amies en se revoyant après cinq ans de séparation, les larmes de bonheur et de tristesse qui furent versées surtout par Jenny dans ces moments d'effusion où les douces ou tristes sensations semblent découler à flots de l'âme, c'est chose inutile pour ceux qui connaissent les vives étreintes de l'amitié et l'intime confiance qui la caractérise.



CHAPITRE XIV.

HISTOIRE DE CHARLES.

Jenny était habillée de noir, les traces d'un chagrin récent se lisaient encore sur sa figure et y donnaient la plus touchante expression ; mais cette teinte de tristesse était tempérée par le sourire le plus affectueux en contemplant son amie, et par le calme de sa conscience qui se manifestait sur tous ses traits.

— J'ai eu bien des peines, dit-elle, des peines comme il en existe peu dans cette vallée de larmes ; mais le Seigneur que j'ai tant prié m'a donné aussi bien des consolations ; il m'en réserve encore une qui sera le complément de toutes les autres. Ah ! madame, ajouta-t-elle en parlant à madame Neville, je vais faire un aveu bien humiliant : si vous n'étiez pas la mère d'Amélie qui ne doit avoir rien de caché pour vous, si je n'avais d'ailleurs entendu notre chère institutrice vanter autrefois votre prudence et votre discrétion, jamais, jamais je n'oserais m'expliquer devant vous.

— Vous pouvez compter sur le secret le plus inviolable, reprit madame Nelville.

— Je suis la fille du malheureux Charles dont vous avez su, sans doute, la déplorable et criminelle aventure.

— Est-il possible ? s'écria Amélie, en serrant la main de la triste orpheline : ô mon innocente amie ! je comprends toutes tes douleurs !...

— Vous connaissez sa honteuse action, apprenez maintenant ses remords et les tristes résultats qu'ils eurent sur son existence.

Mon père, comme vous le savez, était resté orphelin de bonne heure. La misère qu'il éprouva chez ses parents, celle qu'il endura lui-même avant d'entrer chez M. Milet comme petit *saute-ruisseaux*, lui inspirèrent dès le jeune âge un grand désir de s'enrichir. Cette inclination éveilla son intelligence, et lui donna cette envie d'apprendre que ses excellents patrons secondèrent si bien.

Hélas ! qu'ils furent cruellement payés de leurs généreux procédés à son égard !

Quoi qu'il n'eût pas reçu dans son enfance les notions exactes de l'honneur, sentiment qui doit être basé surtout sur une solide piété, il n'y aurait jamais manqué peut-être sans ces paroles qu'il entendit un jour proférer à M. Milet en parlant à sa femme : *Si M. Duménil ne m'avait pas recommandé de ne pas placer ses fonds, j'aurais pu, en les faisant valoir, lui faire gagner sept mille cinq cents francs. Quelle*

perte pour lui de laisser dormir ainsi une telle somme !

Cet argent ne sert à rien, se dit mon malheureux père, et moi, je languis sans espérer la fortune. Qui m'empêche d'utiliser quelque temps ces fonds à mon profit : le possesseur n'en perdra rien ?

Préoccupé de cette idée, il fit faire une petite cassette toute pareille à celle dont M. et madame Milet étaient dépositaires, et profitant d'un instant opportun, la substitua à la véritable.

Il savait que le notaire et sa femme, satisfaits de voir toujours ce petit meuble dans leur secrétaire, ne l'ouvriraient jamais.

Une fois maître du trésor, il en détacha quelques sommes pour faire secrètement l'escompte. Il espérait que si M. Duménil tardait à revenir, il pourrait ainsi se former un petit pécule qui l'enrichirait sans porter préjudice à personne. C'est cette idée qui l'a perdu ; car il m'a assuré qu'il n'avait eu nullement l'idée de s'approprier un bien qui n'était pas à lui.

— J'aurais eu cette affreuse pensée, m'a dit ce pauvre père en versant des larmes, que je ne l'eusse jamais accomplie par la crainte d'affliger mes bienfaiteurs.

Déjà une trentaine de mille francs avaient passé en mains tierces à la place de plusieurs billets, lorsqu'un soir M. Duménil se présente chez M. Milet.

Le malheureux Charles était alors seul dans l'étude.

Que faire ? Avertir le notaire de sa coupable soustraction ? Il n'en eut pas le courage.

Pour retarder cette pénible explication, il répondit au visiteur que ses patrons étaient sortis. Désolés de la perte récente de leurs enfants, ils pleuraient alors tous deux au fond de leur appartement.

Le jeune désolé, indécis sur ce qu'il devait faire, eut la pensée de remettre la cassette à sa place avec le reste de l'argent et les billets, puis de quitter aussitôt la maison. C'était bien le parti le plus honnête et le meilleur à prendre ; mais alors il restait sans appui, sans ressources.....

Une confession entière l'eût sauvé sans doute, il le sentait ; jamais il ne put se déterminer à l'humiliation de la faire.

Il lui aurait fallu d'ailleurs renoncer à cet espoir de s'enrichir qui était devenu comme l'essence de son être.

O malheureux penchant ! ajouta Jenny en pleurant, pour qui n'a pas d'autre pensée que celle du bonheur de cette vie !

Mon coupable père, dans cette extrémité, tâcha de se persuader que le possesseur du trésor qui s'en était passé pendant dix-huit mois, pouvait bien s'en passer quelque temps encore, et il se détermina à l'emporter, se promettant de le restituer dès qu'il aurait fait sa fortune.

Ainsi, comme le dit Florian :

Dans le honteux sentier du vice.

On est au pied du précipice

Dès qu'on met un pied sur le bord.

Pressé par le temps et par la soif de s'enrichir qui le dominait, il oublia et ses bienfaiteurs et le chagrin qu'il allait leur causer.

Sous des vêtements de femme, ainsi qu'on le pensa chez madame Milet, mon père quitta Paris : il n'y avait point alors de télégraphes électriques pour signaler à la police de tous les ports de mer le coupable qui fuyait la France, et rien n'entrava sa fuite en Angleterre.

Là, comme un étranger, voyageant pour s'instruire, il prit un maître de langue et se familiarisa si bien avec l'anglais qu'il finit par le parler et l'écrire comme un naturel du pays. Il se rendit ensuite à Manchester dans une fabrique, se donnant le nom de Seymour et s'y présentant comme commis.

Dire les mensonges qu'il fut obligé d'imaginer pour s'y faire recevoir, les inquiétudes qu'il eut de voir ses subterfuges dévoilés, c'est chose facile à comprendre : on conçoit aisément l'intérêt du coupable à cacher son existence et ce qu'il doit souffrir quand, obligé de trahir constamment la vérité, il craint à toute heure de la voir mise au jour.

Son zèle et son activité le faisant néanmoins distinguer de son patron, il parvint à être le premier après lui dans la fabrique, y mit des fonds et devint son associé. Le fabricant étant mort, il se trouva à la tête de sa maison qui désormais ne marchait que par lui. Ayant demandé à la veuve la main de sa fille aînée, il n'eut pas de peine à l'obtenir, et le mariage eut lieu à l'aide des faux papiers qu'il sut se proeurer.

Il se crut d'abord au comble du bonheur, mais outre le ver rongeur du remords qui continuait à torturer son âme, un nouveau chagrin vint empoisonner sa félicité.

Ma mère qu'il adorait, qui était, à ce qu'il m'a dit, un modèle de vertu, de douceur et de beauté, devint bientôt faible et languissante ; après ma naissance, elle tomba tout à fait en langueur. Les soins, les inquiétudes que lui occasionna une malade si chère, et le tracas des affaires de sa fabrique, l'empêchèrent de faire aucune démarche pour savoir ce qu'était devenu M. Milet. Pourtant, lorsqu'il pensait à la coupable action qu'il avait commise, il ne pouvait s'empêcher d'appréhender les suites fâcheuses qu'elle avait dû avoir pour l'honnête notaire.

Parfois aussi, cherchant à s'étourdir, il se persuadait que la moralité si bien connue des deux époux les avait sans doute préservés d'aucun reproche et que sur lui seul devaient planer tous les soupçons.

Cependant, il me l'a dit bien des fois, s'il avait prévu le désespoir du digne dépositaire à la découverte de ce crime, la maladie qui l'avait mis au bord du tombeau, celle qui plus tard devait causer sa mort ; oui, il me l'a dit mon pauvre père, car il n'était pas méchant, il aurait tout restitué, au risque d'entraver à jamais la réussite de ses affaires. Il aurait cru, en agissant ainsi, apaiser la justice divine qui semblait le punir de son vol, en le menaçant de lui enlever la personne qu'il chérissait le plus au monde.

Enfin il la perdit cette bonne et intéressante compagne ; dès lors tous les tourments du désespoir furent dans son cœur, et lui donnèrent les premiers accès de sa cruelle maladie.

L'amour qu'il me portait l'ayant peu à peu rattaché à la vie, il s'occupa activement de sa fabrique afin de la faire fructifier assez pour pouvoir rendre les cent mille francs sans risquer de nous appauvrir. Ayant atteint le chiffre qu'il se proposait, il allait revenir en France pour faire cette restitution, lorsqu'un procès intenté à sa belle-mère et qui pouvait la ruiner ainsi que sa famille, l'empêcha d'effectuer le remboursement qu'il méditait.

Il crut que prendre les intérêts de la veuve et des orphelins était une œuvre méritoire qui lui rendrait en attendant le calme de la conscience.

Vain espoir ! Si une bonne action peut verser la joie dans une âme, il faut que cette âme soit exempte de crime, sans quoi le souvenir de celui-ci l'emporte sur le plaisir que l'autre procure : c'est ce que m'a souvent répété ce cher coupable repentant.

Par ses bons offices il parvint à gagner le procès de sa belle-mère, et lorsque celle-ci, dans l'exaltation de sa joie et de sa reconnaissance, lui disait : *Mon fils, je te bénis* ; une autre voix, celle du possesseur du trésor ou celle de M. Milet lui criait : *Monstre, je te maudis !...*

Une cruelle mélancolie, résultat de l'effroi que lui causait

cette voix secrète, altérant sa santé, il résolut de céder sa fabrique à l'un des parents de sa femme à condition de lui payer la rente des cent mille francs qu'il y laissait, et muni de ceux qu'il voulait rendre, comme d'une petite somme utile à son établissement en France, il quitta l'Angleterre, emmenant ma nourrice et moi. Pendant la traversée nous éprouvâmes une tempête qui faillit perdre le navire.

La terreur qu'il éprouva alors fut inexprimable : il lui semblait que le ciel en courroux contre lui, allait l'engloutir avec le fatal dépôt ; et que, dans l'impossibilité de le rendre, il allait mourir sans pouvoir se débarrasser du pesant fardeau qui depuis si longtemps oppressait son cœur.

Il tremblait aussi pour moi, seul être qu'il eût maintenant à chérir, et voyait en Dieu un juge irrité prêt à me ravir à sa tendresse.

Enfin débarqué à Calais, il y séjourna quelque temps, espérant d'une ville importante, mais peu voisine de Paris, pouvoir sans se compromettre prendre des informations sur M. Duménil ou sur M. Milet, afin de rendre à l'un ou à l'autre la précieuse cassette. Il ne put rien apprendre du premier qui était retourné en Amérique ; consultant un almanach de commerce, pour savoir si le second était toujours notaire à Paris, il vit un autre nom en son lieu et place ; il lut celui de tous les autres chefs d'étude : plus de notaire qui s'appelât Milet. Il était donc cause de la ruine de cet honnête homme, de sa mort peut-être... Dans cette cruelle inquiétude il languissait

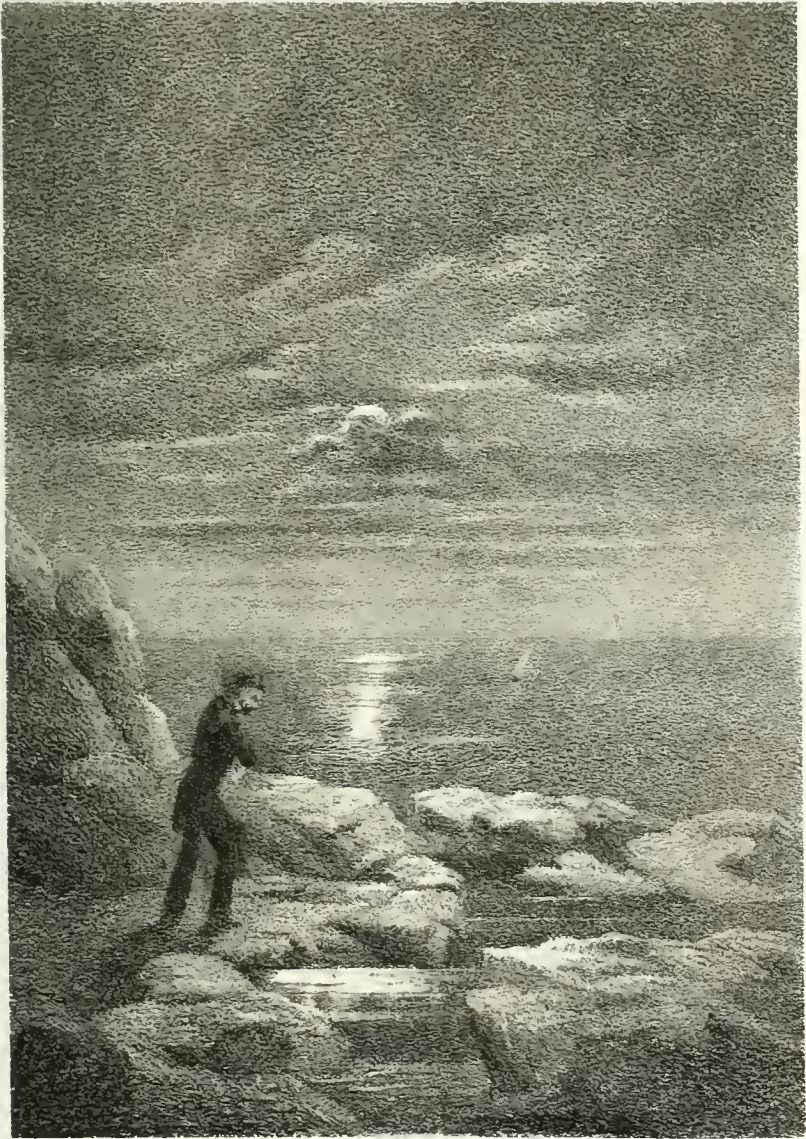
et souffrait sans oser pourtant revenir dans la capitale pour y faire des perquisitions.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écriait-il souvent : il est donc plus facile de commettre un crime que de le réparer !

Pour se distraire de ses lugubres pensées, d'autant plus obsédantes que, n'étant plus occupé, elles assiégeaient continuellement son esprit, il allait souvent se promener sur le bord de la mer. Était-elle calme, le soleil était-il radieux, ou la lune éclairait-elle de sa lumière argentine sa surface unie et paisible : Que ce tableau est riant et tranquille ! se disait-il. Moi seul, dans l'univers ai l'enfer dans mon âme. Le ciel était-il assombri par l'orage, le tonnerre sillonnait-il la nue, les flots étaient-ils agités ; la nature en courroux, pensait-il, ne peut souffrir un si grand coupable, et les vagues mugissantes qui couvrent la grève arrivent jusqu'à mes pieds pour m'ensevelir dans leur sein.

Alors, effrayé, il fuyait, rentrait chez lui éperdu, se jetait sur son lit dans les angoisses du désespoir, ne dormait que sous l'empire des plus terribles rêves, et ne s'éveillait que pour éprouver de nouvelles tortures.

Excédé enfin de cette existence, il se détermina à partir pour Paris ; mais plus il approchait du lieu où il avait accompli sa honteuse action, plus la terreur d'être reconnu bouleversait son âme. Une fois arrivé, elle fut plus grande encore, aussi se déterminait-il aussitôt à quitter cette ville, s'étant fait apporter le livret des Petites Affiches, il y vit : *Petite*



Ein Mann, der in der Ferne steht und nach dem Meer blickt.

maison toute meublée à vendre ou à louer à Vincennes.

Il s'y fit conduire de suite, et voilà comment nous y fûmes installés.

Sous tous les déguisements possibles, il sortait souvent le soir afin de faire des recherches; mais n'osant s'adresser à nul des amis de son ancien patron, il ne pouvait rien apprendre ni sur M. Milet ni sur sa femme.

S'il eût consulté encore l'Almanach de commerce, il eût sans doute trouvé le nom de cette dame au nombre des institutrices; ne sachant pas qu'elle eût entrepris cette profession, une pareille idée ne lui vint pas.

Désespéré de ne point savoir le sort de cette intéressante famille, et d'être dans l'impossibilité de réparer le tort qu'il lui avait fait, il se décida, après bien des hésitations, à aller interroger le concierge de la maison qu'elle avait habitée.

Quoiqu'il eût mis une perruque brune sur ses cheveux blonds et qu'il eût teint ses favoris, il craignait tant d'être reconnu, que ce fut en tremblant qu'il demanda les renseignements qu'il désirait. Le concierge était nouvellement dans la maison, ce fut heureux pour lui; car son air effaré et ses paroles entrecoupées l'auraient sans doute trahi. Pendant qu'il interrogeait ce portier sans pouvoir rien apprendre de M. et madame Milet, un gendarme qui allumait sa pipe s'arrêta près de lui, c'en fut assez pour épouvanter le malheureux questionneur: il revint chez lui toujours courant, comme s'il eût été poursuivi. Pareille chose, m'a-t-il dit, lui arrivait

souvent, tant l'homme criminel est prompt à s'alarmer.

Las enfin de tant de recherches inutiles, il se décida, en déguisant son écriture, et en demandant réponse *poste restante*, à interroger par une lettre le successeur de M. Milet.

Il prit le prétexte qu'étant un de ses anciens clients, il désirait connaître son adresse pour lui demander des renseignements que lui seul pouvait lui donner.

Le notaire répondit que son prédécesseur était mort, mais qu'on trouverait dans son étude tous les renseignements dont on pouvait avoir besoin.

— Il est mort, il est mort ! s'écria mon pauvre père, et le moyen que j'ai pris m'empêche de savoir seulement ce qu'est devenue sa veuve. Oh ! que celui qui craint et qui est forcé de se cacher est maladroit !

Aller à l'étude était le plus sûr moyen de savoir ce qu'il désirait ; la crainte d'y rencontrer d'anciens élèves et d'en être reconnu, arrêta ses pas.

Ces cruelles alternatives de vouloir et de n'oser pas rendaient de plus en plus son esprit malade. C'est alors qu'arriva l'événement qui le priva de sa raison, et que je fus confiée à madame Milet.

Lorsque, dans une des trêves que lui donna sa terrible maladie, il sut le nom de l'institutrice chez laquelle j'étais placée, il se douta bien que cette dame était la veuve qu'il cherchait ; mais aller lui-même s'en assurer, se présenter à la victime

de son affreux méfait, jamais il n'eut le courage de le faire.

Lorsqu'une descente de justice avait eu lieu chez lui et qu'on m'avait nommé un tuteur, on avait placé sur l'état les cent mille francs trouvés chez mon père.

Celui-ci ne les avait donc plus à sa disposition ; mais bien convaincu, par ce que je lui dis de ma maîtresse de pension et par le signalement que tout enfant je pus lui en donner, que c'était bien madame Milet, il enferma un jour le contrat de rente dans la malheureuse cassette, se disposant à me la faire emporter lorsque je retournerais chez elle.

Je la vis sur son bureau et c'est pourquoi, lorsque notre bonne institutrice, en nous racontant son histoire, nous montra un coffret pareil ; sans me douter quelle analogie cette histoire avait avec la mienne, ni où j'avais vu un petit meuble semblable, je me rappelais l'avoir considéré quelquefois.

Au moment de placer avec les effets que je devais emporter à ma pension, ce coffret qu'il devait me recommander de remettre moi-même à ma maîtresse afin que cette restitution et ma vue plaidassent en faveur du coupable, il reçut une lettre d'Angleterre qui changea ses dispositions.

Son successeur lui annonçait que plusieurs banqueroutes le forçant à suspendre ses paiements, il serait peut-être longtemps sans pouvoir lui servir la rente des fonds qu'il avait laissés dans sa fabrique.

La peur de rester ainsi que moi sans ressources, saisit alors mon père, et il reprit le bien que peu d'instants auparavant il aurait été si heureux de rendre.

Le chagrin qu'il en éprouva, joint à l'appréhension de perdre sa fortune, le fit retomber plus malade que jamais : voilà pourquoi je fus si souvent privée de le voir.



CHAPITRE XV.

MÉMORIAL D'UN PÉCHEUR.

Jenny, qui avait souvent interrompu son récit pour verser des larmes, en avait encore les yeux remplis en le terminant. Elle prit les mains des deux dames qui l'avaient écoutée avec le plus vif intérêt, et leur dit :

— O mes dignes amies ! me mépriserez-vous, me dédaignerez-vous à présent que vous me savez la fille d'un homme si coupable ?

— Je t'aimerai plus que jamais, s'écria Amélie, en l'embrassant : n'es-tu pas toujours un ange de pureté et d'innocence ? Je suis sûre que ta présence a adouci la fin de l'existence de ton infortuné père, et qu'auparavant tu l'as rendu à la vertu.

— Son repentir l'y portait déjà, je t'assure, et son histoire comme aussi ses conseils m'ont plus que jamais affermie dans la route du bien ; ils m'ont appris que, sans la paix de la conscience, il n'est pas de bonheur.

En disant ces mots, elle tira d'un tiroir un cahier tout chiffonné qu'elle présenta à Amélie, en lui disant : Pourrais-je douter de cette vérité, moi qui ai lu et qui relis si souvent cet écrit, fruit des pensées de ce pauvre père lors de ses moments lucides ou de ses rêveries malades. Plusieurs feuillets de cette espèce de mémorial, mouillés sans doute de ses larmes ou froissés de ses mains crispées par le désespoir, en ont été détachés : ce qui m'en reste commence à l'époque de ma première communion, après une visite que ma bonne Bethzy m'avait menée lui faire.

Amélie prit le cahier et lut :

« Je l'ai vue ma fille, ma charmante enfant, bien digne, « hélas ! d'avoir un meilleur père !

« Avec sa parure virginale, son front candide, son air plein « de sérénité, j'ai cru contempler un ange du ciel, venant « m'apporter mon pardon.

« Que dis-je, mon pardon ! ce serait plutôt ma sentence.

« Dans mon enfance j'étais pur comme elle, le Seigneur « m'avait doué aussi d'un cœur bon et sensible, pourquoi « l'ai-je souillé d'un crime ? N'est-ce pas ma faute et non « celle de mon Créateur ?

« Cet ange de candeur et de pureté dépose donc contre moi « devant le grand juge.

« Vois, me dit-il d'un ton irrité, vois ce que tu étais, con- « sidère ce que tu es devenu. Que mérites-tu pour avoir ainsi

« changé ta nature ?... d'innocent tu es devenu coupable.
« d'ange tu es devenu démon.

« N'ai-je pas voulu te retenir au bord du précipice ?

« Durant toutes les nuits sans sommeil que je t'ai envoyées
« avant que tu n'accomplisses ton forfait, ne t'ai-je pas averti
« de l'abjection où tu allais descendre ?

« Et quand, sourd à ma voix, entraîné par la soif de l'or
« qui te dominait, tu t'es approché de la fatale cassette, n'as-
« tu pas senti, au trouble de tes sens, qu'une main invisible
« voulait retenir ton bras ?

« Ne t'ai-je pas suggéré ensuite le désir de le rendre ce
« sacré dépôt ? Ne t'ai-je pas pressé de l'envie d'aller te jeter
« aux pieds de ton bienfaiteur pour lui confesser ta faute ? Ne
« connaissais-tu pas son cœur paternel ? Pourquoi as-tu hé-
« sité ? Il t'aurait pardonné.

« Je l'avais envoyé sur tes pas pour te sauver de la misère et
« des crimes qu'elle peut entraîner à sa suite ; il t'avait tendu la
« main, et tu as abreuvé son cœur d'amertume. Tu as causé la
« ruine et la mort de celui qui t'avait fait du bien en mon nom.

« Tu es un monstre ! Non, tu n'es pas digne de ta fille,
« c'est elle qui t'accuse auprès de moi. »

Ici des caractères effacés par les larmes étaient illisibles.
Plus bas on voyait ces mots :

« J'ai causé avec elle : déjà que de raison, de noblesse dans
« son âme ! O madame Milet, madame Milet, que vous rem-
« plissez bien votre tâche !

« Pour prix d'un si grand bienfait, dois-je priver votre fils
« de son héritage ?

« Mais ma Jenny, elle serait donc réduite à la misère?...
« Non, jamais !.... Pour me décharger du fardeau qui m'ac-
« cable, je me condamnerais volontiers, moi, aux plus durs
« travaux, aux plus grands sacrifices ; mais ma fille, ma
« pauvre fille, doit-elle porter la peine de mon crime ?

« Lui, le jeune Milet, il a un nom honorable, tout le
« monde s'intéresse à lui ; mais ma malheureuse enfant, fille
« d'un réprouvé, que lui resterait-il ?

« Si je recouvre tout à fait la santé, j'irai en Angleterre,
« j'y rétablirai ma fortune ; avec quelle ardeur je travaillerai
« pour parvenir à accorder dans mon âme et ma conscience
« et mon amour paternel !

« Dieu doit me la rendre cette santé qui m'est si néces-
« saire ; cette fois mon ambition doit lui être agréable : ne
« commande-t-il pas à l'homme de travailler pour acquit-
« ter une dette sacrée et pour nourrir ses enfants ?

« Mais mon cerveau bout, mais ma tête est en feu... Quoi
« donc ! suis-je déjà précipité dans ces flammes ardentes qui
« ne doivent jamais s'éteindre pour les coupables?... O mon
« âme ! mon âme, pourquoi t'es-tu souillée?... »

(Ici suivaient mille divagations qui faisaient mal et que
Jenny engagea sa compagne à passer.)

Ce qui venait ensuite était écrit environ dix-huit mois
après, la date l'indiquait.

« Je viens de la revoir ma chère enfant, comme elle est
« grandie! comme elle devient belle! comme son âme s'orne
« de vertueuses qualités! C'est sa mère avec plus d'instruc-
« tion. Et moi, moi seul, je puis apprécier tout cela. Je n'ai
« pas un parent, pas un ami qui puisse doubler mes jouis-
« sances en les partageant avec moi!..... Je serais si heureux
« de voir quelqu'un l'admirer comme je l'admire, l'écouter
« comme je l'écoute, sourire à ses aimables reparties, s'atten-
« drir à ses touchantes pensées! Hélas! je suis comme un sau-
« vage dans son antre, y contemplant sa proie.

« Sa proie! non, c'est mon trésor : oh! celui-ci est bien à
« moi, personne ne peut me le disputer.

« Mais son cœur, son cœur m'appartient-il? Je me vois forcé
« de lui refuser tout ce qu'elle désire.

« — Aller à sa pension?..... Moi!..... quelle affreuse
« pensée!...

« — La conduire dans la ville?... Oh! la pauvre enfant,
« elle ne sait pas le signe de réprobation que je porte sur le
« front!..... *Voleur! ingrat! infâme!*

« Si elle le connaissait, elle en mourrait de honte. Sans
« doute je suis peu pour elle : quand elle me parle de sa
« maîtresse de pension, de ses jeunes compagnes, je vois que
« son cœur leur appartient tout entier.

« Si elle savait qui je suis, moi, je lui deviendrais un objet
« d'horreur.

« D'horreur pour ma fille! pour celle que j'aime tant,

« pour celle à qui je sacrifie le repos de mon âme ! car j'étais
 « décidé à tout restituer : son intérêt, son intérêt seul a su
 « m'arrêter.

« Mais que je souffre ! Non, cet état ne peut durer.

« Décidément je partirai en Angleterre. Le médecin ne
 « sait pas la cause de mon mal ; s'il la connaissait, il me di-
 « rait : Pars, vole enrichir ta fille et reviens vite rendre le
 « bien d'autrui. Ton insomnie, tes fureurs cesseront : cela
 « seul peut rendre la paix à ton âme.

« Mais si l'on m'arrêtait ? Ne l'a-t-on pas déjà fait ? Oui,
 « j'ai été renfermé dans une étroite prison, garrotté comme un
 « malfaiteur. J'ai beau me cacher, chacun sait bien que je le
 « suis. Oh ! horreur, horreur ! honte ! réprobation ! »

(Ici mille autres divagations.)

Jenny mit la main sur le papier et dit : Amélie, ne lis pas
 cette page, cela te ferait frémir.

Reprends ici ; c'est lorsque, paraissant rendu à la raison, il
 revint chez lui, et me trouva enfin établie dans la maison pa-
 ternelle.

« Quelle douce vision j'ai eue ce matin !

« J'ai entendu une délicieuse harmonie, accompagnant la
 « voix la plus suave. Cette touchante musique semblait venir
 « du séjour des bienheureux : elle a rempli mes sens d'une
 « pure volupté.

« Après les souffrances infinies que j'ai eu à endurer en
 « punition de mon crime, me suis-je dit, me voilà donc sorti

« du lieu d'expiation où l'on n'éprouve que des peines tem-
 « porelles. Je n'étais donc pas descendu à celui de l'éternelle
 « réprobation ?

« Ma faute en effet n'était d'abord que légère, je ne vou-
 « lais pas m'approprier le bien d'autrui, et depuis j'ai tou-
 « jours eu l'intention de le rendre.

« Je vais donc me réunir aux anges : ô Dieu bon ! Dieu
 « miséricordieux ! je vous remercie !

« Peu à peu cette vision céleste s'est dissipée ; j'ai pensé à
 « ma fille que j'avais vue, embrassée la veille. Je n'ai pu
 « résister au désir de la revoir, de l'embrasser encore.

« Je me suis vite habillé et me suis approché de sa chambre ;
 « la porte en était ouverte ; sans doute elle l'avait laissée ainsi
 « pour que ses sons parvinssent à mon oreille, et de mon
 « oreille à mon cœur. Ah ! qu'elle a bien fait ! Quel doux
 « réveil elle m'a donné !

« Son chant était une prière : elle invoquait pour moi la
 « toute-puissance divine.

« Je n'ai pas eu de peine à retenir le tendre refrain de ses
 « couplets : comme il faisait vibrer délicieusement mon
 « âme !

O mon Dieu ! rends ma voix touchante
 Pour qu'elle parvienne à son cœur ;
 A mon père accorde, Seigneur,
 Paix et santé, santé constante,
 Et je te devrai le bonheur.

« Les douces paroles et que son abord fut charmant !

« L'homme privé longtemps de la clarté céleste n'éprouve
 « pas tant de joie à percevoir les premiers rayons du soleil,
 « que je n'en eus à contempler de nouveau mon enfant. »

NOTE D'UN AUTRE JOUR.

« Chère fille ! privée des plaisirs de son âge, à quoi passe-
 « t-elle ses instants ?

« Elle travaille pour de pauvres gens du voisinage. Au
 « vieillard elle tricote des bas bien chauds, à l'enfant elle
 « fait une blouse, à la jeune fille une robe, un jupon. Ses
 « bienfaits s'étendent à tous les âges ; je suis sûr qu'elle
 « voudrait qu'ils s'étendissent à tous les besoins.

« Eh ! pour soulager mon cœur du remords qui le ronge,
 « je la priverais du plaisir de répandre un jour de plus grands
 « bienfaits ?

« Non, non : sans doute que les bonnes actions de la
 « fille feront pardonner au juge suprême l'odieuse faute du
 « père.

« Mais les dons qu'elle ferait alors n'auraient aucun prix
 « aux yeux du Tout-Puissant : doit-on faire l'aumône du
 « bien de la veuve et de l'orphelin ? La véritable charité ne
 « doit-elle pas être basée sur la justice ? Y a-t-il quelque
 « vertu qui soit agréable au Seigneur sans celle-là ?

« Mais je sais de Jenny, qui m'a conté leur histoire, que
 « madame Milet et son fils ne sont pas dans le besoin ; je puis
 « donc attendre, pour leur rendre leur bien, que mon succes-

« seur m'ait restitué ma propre fortune, ou que j'en aie re-
« conquis une nouvelle.

« Cependant combien j'ai souffert au récit de ma fille, en
« voyant son horreur pour le coupable Charles ; elle l'appelait
« *voleur, infâme, ingrat* : cruelle punition pour moi que ce
« jugement de mon enfant !

« Elle doit me trouver un être bien étrange..... ne sortir
« jamais avec elle, ne point vouloir la conduire chez son
« institutrice pour la remercier de ses soins maternels.....
« quelle bizarrerie ! quelle ingratitude ! Que peut-elle penser
« de moi ?

« Tu pleures, pauvre petite, oh ! si tu savais ce qui retient
« ma reconnaissance, ce seraient des larmes de sang que tu
« verserais !

« J'ai dû même lui interdire toute correspondance avec
« cette bonne dame et ses élèves : de tels souvenirs de grati-
« tude et d'amitié les amèneraient peut-être chez moi : et
« puis-je voir madame Milet avant de m'être lavé de mon
« crime ?

« Oh ! malheureuse position qui me fait paraître injuste,
« ingrat et cruel envers ma Jenny ! Quand donc pourrai-je
« en sortir ?

« Les lettres qui m'arrivent d'Angleterre ne sont pas ras-
« surantes ; mais elles laissent quelque espoir : mon succes-
« seur se relève peu à peu. Je n'ai pas voulu le réduire à la
« misère : il a des enfants..... et puis ne dois-je pas avoir de

« l'indulgence pour les autres..... d'ailleurs, en usant de ri-
« gueur, tout était perdu.

« Je puis lire dans l'âme de ma fille à toute heure ; c'est
« un lac transparent dont le fond est visible à l'œil : non, le
« cristal n'est pas plus pur..... et elle, elle ne doit point lire
« dans mon cœur ; je suis obligé d'en cacher les replis ulcé-
« rés et ténébreux à celle qui y règne pourtant tout entière.

« Malheureux effet du crime et des remords ! ils empoi-
« sonnent ce qu'il y a de plus doux au monde, l'amour d'un
« père pour son enfant, la confiance intime en cet être si
« cher !

« Si je lui contais mon histoire?... sans doute elle me
« plaindrait, elle aurait foi en mon repentir, en mon désir,
« en mon espoir de tout restituer. Oui, mais son honnêteté,
« sa délicatesse la rendrait malheureuse ; elle voudrait que
« je m'acquittasse tout de suite..... je ne le puis encore : je
« ne veux pas la rendre pauvre, je ne veux pas l'être moi-
« même.

« Est-ce un rêve, est-ce une vérité que ce qui m'est arrivé
« hier ? hier !... non, il doit y avoir plus longtemps que cela :
« j'ai tant souffert ! Vingt-quatre heures ne peuvent suffire
« pour rassembler tant de tourments.....

« Quel nom terrible a retenti à mon oreille ?

« Madame Milet !... ma victime, mon accusatrice auprès
« du Juge suprême, celle qui venait sans doute me reprocher
« la mort de son mari, de mon bienfaiteur !

« Et ma fille qui me suppliait à genoux de l'aller recevoir !
« Que lui ai-je dit ? Qu'ai-je pu lui répondre ?

« Comme elle était pâle ! comme ses yeux étaient rouges
« quand elle est revenue auprès de moi !

« Quoique étendu dans mon fauteuil, tel qu'un homme
« frappé de la foudre, j'ai bien reconnu ses traits, ses traits
« bouleversés, mais si doux !

« Victime résignée, elle s'est approchée de moi ; elle a serré,
« elle a baisé la main de l'homme furieux qui venait de porter
« à son cœur le coup le plus cruel.

« Oh ! qu'elle est bonne cette chère fille ! Eh ! je lui laisse-
« rais croire que je suis un père injuste, barbare !

« Je me priverais donc des douces consolations que son ar-
« dente charité peut me donner?...

« Non, non, confions-lui mes peines, mon repentir, toutes
« mes douleurs : son âme sensible saura y compatir.

« Mais... si elle allait me maudire..... une fille maudire
« son père ! cela se peut-il ?

« Sans doute quand la fille est un ange, quand le père est
« un..... Ah ! n'achevons pas, n'achevons pas : une telle
« pensée me bouleverse les sens. »

(Ici son esprit en délire n'avait plus tracé que des phrases
incohérentes.)

CHAPITRE XVI.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DU PÈRE DE JENNY.

Après t'avoir quittée ainsi que madame Milet, lorsque vous vîntes me visiter, dit mademoiselle Seymour, en ôtant des mains d'Amélie le cahier qu'elle tenait encore, je donnai un libre cours à mes larmes, puis je m'efforçai d'en effacer la trace pour ne pas affecter mon père que j'avais laissé dans une exaltation singulière.

Cependant, ne comprenant rien à sa conduite à l'égard de celle qui m'avait élevée, j'étais résolue à lui en demander l'explication, si toutefois il me paraissait en état de me la donner. Au lieu de l'espèce de fureur qu'il avait manifestée, je le trouvai étendu dans sa bergère, pâle, glacé, presque inanimé. Je mis tous mes soins à le faire revenir de cet anéantissement. A la pression de ma main sur la sienne, aux baisers que j'y déposai, il ouvrit des yeux languissants, me regarda avec tendresse, poussa un profond soupir et dit : Ah ! si je pouvais pleurer !...

— Pleure, mon cher papa, m'écriai-je en entourant de mes bras son corps si débile, pleure sur le sein de ta fille, dis-lui le chagrin qui cause ta tristesse, verse-le dans son cœur, le tien sera peut-être soulagé.

— Eh bien ! je vais tout te confier, répondit-il ; je ne puis plus en effet supporter seul l'horrible poids qui m'accable.

Je m'assis auprès de lui, serrant l'une de ses mains dans les miennes, épiait le moindre mot qui m'apprit enfin son fatal secret ; car je m'étais déjà doutée qu'un mal moral plutôt que physique minait depuis longtemps sa santé.

Il entr'ouvrit ses lèvres, son front si pâle se couvrit d'une subite et fugitive rougeur, puis, laissant retomber sa tête toute décolorée sur sa poitrine oppressée, il dit : Je le voulais..... cela m'est impossible.....

Des jours, des semaines, des mois, aussi pénibles pour moi que pour lui, se passèrent dans des combats dont il ne put être vainqueur.

Enfin, quand la belle saison commença à renaître et que sa santé parut se fortifier, il me dit un matin : Jenny, fais tes préparatifs, nous allons partir pour l'Angleterre.

— Est-ce pour nous y fixer, mon père ?

— Peut-être.

— Quoi donc ! vais-je quitter la France sans seulement donner la marque d'un souvenir aux excellentes amies que j'y laisse ?

Il eut comme un frisson à ma demande, puis il me dit :

Ton désir est louable et naturel, ma bonne fille; écris à madame Milet; mais je ne veux pas que tu fasses la moindre mention de moi.

C'est alors que je vous écrivis ce mot insignifiant où ma plume ne put être l'interprète de mon cœur.

Mais vous dirai-je quel saisissement j'éprouvai lorsque, la veille de notre départ, je le vis tirer d'une armoire secrète une petite cassette toute pareille à celle que nous avait montrée madame Milet! A cet aspect, je sentis une sueur froide m'inonder le visage et je fus près de m'évanouir, lorsque je la lui vis placer d'un air de mystère et d'inquiétude au fond d'une malle, puis la recouvrir soigneusement des effets qu'il en avait tirés.

Stupéfaite à cette vue, j'étais demeurée derrière lui sans force et sans mouvement. Il ne se doutait pas que je fusse là. Quand il m'aperçut, il s'écria d'un ton d'effroi et de mécontentement : Que venez-vous faire ici, Jenny?

— Mais vous dire bonsoir comme de coutume, papa.

— C'est bien; et il me tendit son front où j'eus la plus grande répugnance à déposer le baiser filial.

Cependant je me fis reproche d'un pareil sentiment, et, tâchant d'écarter tout soupçon de mon esprit, je me dis que deux boîtes pouvaient bien être semblables, et que le moindre doute à cet égard était une injure faite à mon père.

Malgré mes efforts pour me calmer, je passai une terrible

nuit, triste précurseur de l'amer chagrin qui devait être bientôt mon partage.

Mon pauvre père, encore si faible, ne put faire le voyage jusqu'à Calais sans se sentir beaucoup plus souffrant. Le mal de mer augmenta son malaise et sa faiblesse à tel point que, peu d'instants après notre embarquement, il se crut aux portes du tombeau. Craignant d'emporter avec lui son fatal secret, il fit sortir Bethzy de notre cabine, et me fit enfin bien péniblement, mais avec la plus grande droiture, son entière confession.

Vous dire ce que j'éprouvai alors c'est chose impossible : rougir de celui que j'avais tant chéri, mépriser celui que je devais toujours respecter me sembla le plus grand malheur. Cependant je dévorai mes larmes pour ne pas rendre les siennes plus amères; car en le voyant si humilié, si repentant, il me semblait que je l'aimais davantage.

Je tâchai de raffermir mon âme pour soutenir la sienne : j'avais si grand'peur de le voir expirer sans qu'il eût fait l'aveu de son crime à quelque ministre du Seigneur qui pût lui en obtenir le pardon !

Le capitaine du vaisseau étant venu voir son passager qu'il savait malade, je lui demandai avec tant d'émotion et de sollicitude s'il n'y avait pas d'aumônier dans le navire, que mon père comprit aussitôt ma pensée. La réponse négative qui me fut faite ayant provoqué mes larmes, mon cher malade, dès que nous fûmes seuls, me tendit la main en disant : Bonne

filles, je conçois ta cruelle appréhension ; mais rassure-toi, depuis que je t'ai parlé, je me sens moins mal, peut-être aurai-je le temps d'arriver à terre ; et alors, oui, je te le promets, la première chose que je ferai sera d'accomplir ton désir.

Si une fausse honte m'a retenu jusqu'ici, ne crois pas que ce soit par impiété. Combien de fois les avis de madame Milet, ces avis que malheureusement je dédaignai dans ma jeunesse, me sont-ils revenus à la mémoire ! Oh ! mes remords m'ont assez fait connaître qu'il est une justice divine, et je veux prendre désormais tous les moyens de l'apaiser.

Que ces mots furent doux et consolants pour moi !

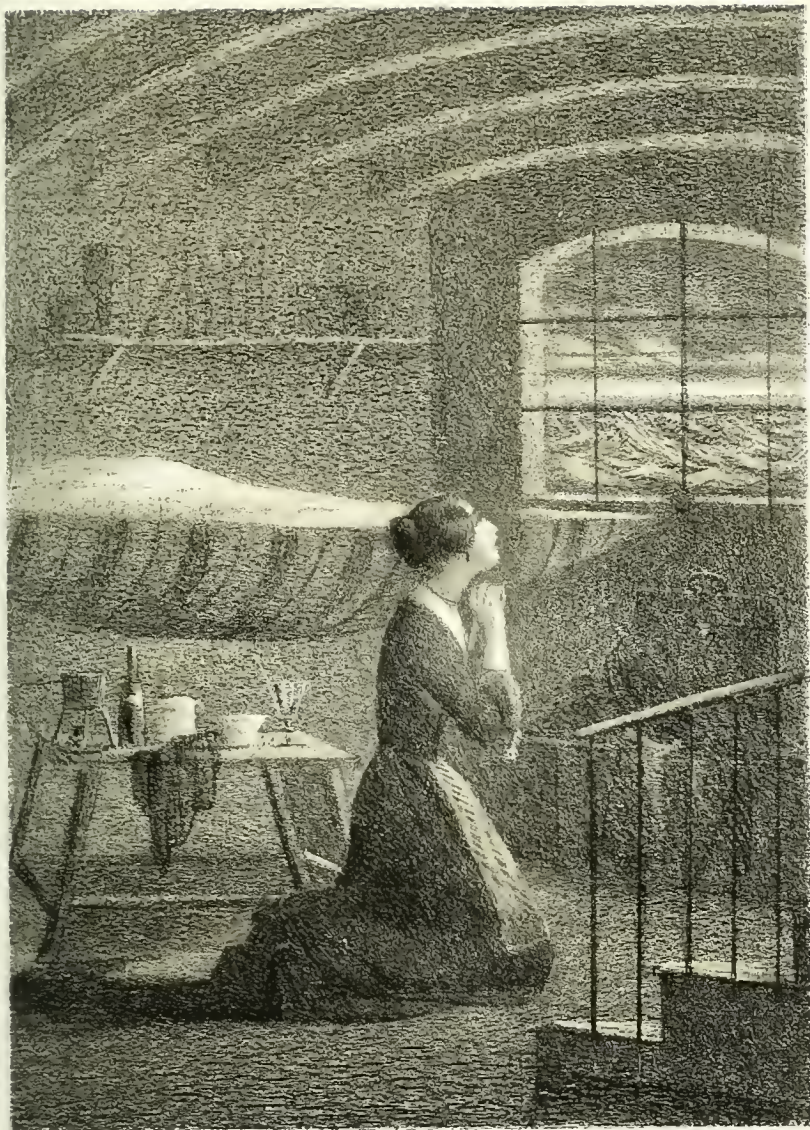
Mais avec quelle anxiété, durant une traversée plus longue que de coutume, car les éléments se déchaînaient contre nous, j'épiaï sur la figure de mon pauvre père les signes de son plus ou moins de vitalité !

Sitôt qu'il paraissait s'endormir, une inexprimable terreur s'emparait de mes sens ; j'approchais mon oreille de sa bouche afin de m'assurer s'il respirait encore.

Dans d'autres instants, je me prosternais près de son lit, suppliant l'Éternel, qui dispose à son gré des éléments et de la vie des hommes, de retenir le souffle du moribond prêt à s'échapper, et de nous envoyer du ciel un vent favorable.

Mes vœux furent enfin exaucés : nous abordâmes.

Sitôt que nous fûmes installés dans un hôtel, ma bonne nourrice s'occupa de ce qui pouvait être corporellement utile



Je suppliais l'Éternel de retenir le souffle du moribond.

à notre malade ; mais moi, je demandai à la maîtresse de la maison qu'elle nous fit venir un prêtre catholique. Mon père n'hésita pas à accomplir sa promesse, et dès le lendemain ses traits moins altérés dénotaient déjà du soulagement de sa conscience.

Je lui demandai alors la permission d'écrire à madame Milet que sa fortune lui serait rendue.

— Cette restitution aura lieu, je te l'assure, me répondit-il ; mais patiente jusqu'à ce que je puisse en effet m'acquitter. Tu sais que la somme que je devais lui rendre est convertie en rentes qui sont à présent notre seule ressource ; en les vendant, la somme que je dois ne serait même plus complète, car les fonds publics sont considérablement baissés. Le saint homme que tu m'as amené hier et auquel j'ai expliqué cela, comme aussi mon désir d'assurer ton sort, double motif qui m'a empêché jusqu'ici d'accomplir mon devoir, m'a dit que, puisque la victime de mon égarement n'est pas dans la peine, je puis différer un peu de lui restituer son bien afin d'arranger mes affaires pour assurer ton avenir, et de me donner les moyens de tenir compte aussi des intérêts de la somme soustraite.

Il n'avait pas besoin de m'exhorter à me hâter d'acquitter cette dette sacrée, va ; toutes les facultés de mon esprit et le peu de forces qui me restent vont être employées avec ardeur à accomplir le désir de mon âme.

— O mon bon père, lui dis-je, ne songez plus à moi,

ne pensez qu'à vous acquitter : ne puis-je donc pas tirer parti de l'instruction que j'ai reçue ?

— Digne enfant, ce sera peut-être ta ressource, et je connais assez ton cœur maintenant pour être assuré que la pauvreté te sera préférable à une fortune illicite, elle fait trop de mal !.....

Que te dirai-je enfin, chère Amélie ? ajouta Jenny continuant son récit : le successeur de mon père venant de mourir quand nous arrivâmes à Manchester, celui-ci reprit sa fabrique et mit tous ses soins à la faire prospérer de nouveau ; mais une concurrence s'étant établie, il ne put jamais la rétablir aussi bien qu'il le voulait.

— Ma fille, me répétait-il souvent avec amertume, tu le vois : *Bien mal acquis ne profite jamais.*

La fatigue et le tracas des affaires le firent retomber malade de nouveau ; mais sa conscience soulagée laissa cette fois sa raison dans tout son calme.

Ma grand'mère maternelle, quoique fort âgée, venait le voir souvent, car elle lui portait ainsi qu'à moi un vif intérêt.

— Mon fils, lui dit-elle un jour, je n'ai pas oublié que c'est à vous que je dois le peu d'aisance dont j'ai joui depuis la mort de mon mari ; aussi je viens d'arranger mes affaires et sur mes économies je laisse à Jenny dix mille francs de plus qu'à mes autres enfants : cela est juste, puisqu'ils ont profité comme moi des bons soins que vous m'avez donnés.

Cette communication fut bien agréable à mon père ; ne connaissant pas une grande fortune à sa belle-mère, et lui sachant une assez nombreuse famille, il n'avait jamais espéré qu'il pût me revenir quelque chose de ce côté.

— *Si le mal dont on se rend coupable porte avec lui son châtiment, me dit-il, le bien qu'on fait a toujours aussi sa récompense.* Je mourrai donc tranquille sur ton sort : l'argent qui reviendra de la vente de ma fabrique et celui placé à Paris, formeront la part de madame Milet ; ce qui te reviendra de ta grand'mère sera ta dot ; elle ne sera pas forte, mais tes vertus y suppléeront.

Avec cette idée consolante pour mon avenir, et celles que la religion lui donna pour le sien propre, il termina sa vie avec tranquillité ; car il savait que je remplirais avec la plus scrupuleuse fidélité toutes ses obligations envers madame Milet.

Cependant, lui mort, sa fabrique baissa encore de prix et ne fut vendue que quatre-vingt mille francs ; mais peu de temps après, mon aïeule étant aussi descendue au tombeau, je touchai vingt-cinq mille francs de sa succession, ce qui me permit de combler le déficit.

— Combien y a-t-il de temps que tu as perdu ton père, demanda Amélie ?

— Environ six mois.

— Eh ! comment depuis lors n'as-tu pas écrit à madame Milet ?

— J'ai eu bien envie de le faire ; mais ne voulant pas lui raconter mes pénibles aventures, j'ai cru devoir m'en abstenir : rien n'est plus difficile que d'écrire une lettre où le cœur ne peut s'ouvrir tout entier.

— Mais pourquoi veux-tu faire mystère à madame Milet de tout ce que tu nous as raconté ?

— J'ai deux raisons pour cela : la première, c'est qu'il me serait extrêmement pénible de paraître devant elle comme la fille du coupable Charles ; la seconde, c'est que voulant lui remettre la somme soustraite doublée par les intérêts, et pour cette raison ne gardant rien pour moi, je ne veux pas qu'elle connaisse la main qui lui fait cette restitution. La générosité de cette excellente dame l'empêcherait de tout accepter, et si j'étais forcée de céder à ses instances.....

— Eh ! bien, tu pourrais jouir avec sécurité de la fortune qu'elle voudrait te laisser.

— Oh ! non, jamais : je croirais l'âme de mon père encore tourmentée. Voici mon projet, ma bonne Amélie : quand la somme entière sera rendue à madame Milet, quand elle en aura fait l'usage qu'elle voudra, je reparaitrai au pensionnat comme une orpheline ruinée, je demanderai d'être employée chez elle ou chez toi en qualité de sous-maîtresse, de surveillante, d'ouvrière, enfin en quelque qualité que vous vouliez m'agréer, et je finirai paisiblement mes jours comme je les ai commencés. Si c'est toi seule qui tiens l'établissement, voudras-tu m'y admettre ?

— Chère amie, en peux-tu douter?...

La chose ainsi résolue, Jenny fut encore plusieurs mois avant de pouvoir exécuter son projet.

M. Duval qui avait été nommé son tuteur autrefois, et qui avait l'inscription des cent mille francs placés dont il avait fait passer jusqu'ici la rente à M. Seimour, ne voulait pas se dessaisir de ses droits; s'efforçant même de les exercer à son profit, il engageait instamment sa pupille à épouser son fils.

Le jeune homme était beau, avait un état honorable, faisait l'empresé auprès de Jenny : il lui fallait toute la force d'âme que pouvait lui donner une résolution inébranlable pour ne pas accéder à ses vœux.

Les parents ne pouvaient comprendre la froideur qu'elle s'efforçait de lui témoigner; ils attendaient tout du temps et des assiduités de leur fils.

Elle, au milieu des obsessions de cette famille, aspirait avec impatience à l'époque de sa majorité.

— Mais si ce jeune homme te plaît, lui dit un jour Amélie, il est possible qu'avec le seul héritage de ton aïeule, tu puisses l'épouser; ton père avait lui-même désigné cet héritage pour ta dot. Ce n'est ni sa faute, ni la tienne, si la fabrique n'a pas été vendue ce qu'elle valait : consulte là-dessus quelque judicieux casuiste.

— J'en consulte un dont le jugement est infaillible, répondit Jenny en mettant sa main sur son cœur, c'est ma conscience qui le porte. Jamais, jamais je ne pourrais être

heureuse, si j'avais un manque de délicatesse à me reprocher. Je n'aurais pas l'existence de ma bonne nourrice à assurer que j'aurais même joint aux deux cent mille francs que je dois remettre, les cinq mille francs que j'ai de trop ; car il y a plus de vingt ans que mon pauvre père s'était rendu détenteur du bien de madame Milet.

Ce peu d'argent et cette petite maison indemniseront ma vieille Bethzy de ses soins et de ses peines.

Il ne me restera plus rien à moi, ajouta Jenny avec un soupir, je ne pourrai plus rien donner ; mais j'aurai fait mon devoir, et la tranquillité de mon cœur me consolera de cette privation qui m'est la plus sensible.

— Bonne, vertueuse, excellente Jenny ! s'écria sa compagne, que je t'admire !

Un autre jour que mademoiselle Nelville vint voir son amie, elle la trouva tout émue : parvenue au terme de sa majorité, l'orpheline avait déclaré à son tuteur qu'elle désirait enfin être en possession de son bien. M. Duval avait répondu que c'était chose inutile, puisqu'il espérait qu'elle allait remettre tous ses droits à son fils.

Sur son refus, le père et la mère s'étaient emportés, lui demandant quelle objection elle pouvait faire à une telle alliance ?

— Aucune, quant à moi, avait répondu l'orpheline ; mais apprenez que je ne suis plus une riche héritière :

Mon père m'a chargée de payer une dette sacrée.

— Il n'en avait pas, reprit M. Duval, n'ai-je pas longtemps administré son bien ?

— Il en avait une, je vous l'atteste, Monsieur, et quand je l'aurai payée je resterai sans nulle fortune. Me voulez-vous pour bru malgré ma pauvreté ?

Le père et la mère l'avaient regardée d'un air profondément surpris et affligé, puis ils s'étaient retirés.

A l'heure où le jeune homme venait d'ordinaire avec sa mère lui faire, ce qu'il appelait une tendre visite, il ne parut point. Jenny en eut le cœur gros, aussi dit-elle à sa compagne en la voyant paraître : — Ah ! ma bonne Amélie, sans toi, à présent que je suis pauvre, je me verrais tout à fait délaissée. Quel serait mon chagrin aujourd'hui, si plus occupée de mon bonheur que de mon devoir, je m'étais attachée à ce jeune homme ?...

— N'ayez aucun regret de cette alliance rompue, dit madame Nelville ; sachant la recherche du fils de M. Duval, j'ai pris des informations sur son compte : c'est un homme sans principes ; avant votre arrivée ici il menait à Paris une conduite détestable. On dit même que par sa faute ses pauvres parents sont plus d'à moitié ruinés. Ils espéraient sans doute qu'une femme jeune et belle le ramènerait dans la route du bien : leur propre intérêt leur fascinaient les yeux à cet égard ; mais réjouissez-vous que votre scrupuleuse probité vous ait empêchée de répondre à leurs vœux : qui n'est pas bon fils ne sera jamais bon époux.

CHAPITRE XVII.

LE BIENFAIT DANS LA PAUVRETÉ.

Peu de jours après cette conversation, Amélie, toujours accompagnée de sa mère, était venue revoir Jenny, lui apportant, pour la distraire dans sa solitude, le livre de madame Milet.

Ces dames en entrant chez mademoiselle Seimour, virent sortir une pauvre femme fort triste, suivie de plusieurs enfants.

Elles trouvèrent l'orpheline, assise, la tête appuyée sur ses mains, dans l'attitude d'une personne profondément affligée. A leur approche, elle leva les yeux; ils étaient remplis de larmes.

— Qu'as-tu, ma bien-aimée, s'écria Amélie?

— Ah! je viens d'avoir une des plus amères douleurs qui soient attachées à ma situation. Une pauvre femme que j'estime et à laquelle j'ai pu rendre, il y a trois ans, quelques services, est venue m'exposer ses nouveaux besoins. Il lui

aurait fallu cinq cents francs pour rendre la liberté à son mari prisonnier pour dette, et j'ai dû les lui refuser, puisque moi-même j'ai les engagements les plus sacrés.

J'aurais pu sauver cette famille de la misère et je n'ai pu le faire : combien d'autres solliciteront encore en vain ma bienfaisance !

— Je comprends ton chagrin, mon amie, lui dit Amélie ; mais songe que si l'on ne peut obliger de sa bourse, il est possible de le faire quelquefois autrement.

— Tiens, écoute ceci, ajouta-t-elle en ouvrant le livre ; c'est d'une personne que tu vas rendre au plaisir des bienfaits, et qui dut elle-même s'imposer longtemps des privations à cet égard.

— C'est de madame Milet, s'écria Jenny : ah ! lis, lis-moi cela ; toutes ses pensées doivent m'être secourables.

Amélie, empressée de donner des consolations à son amie, lui lut aussitôt ce qui suit :

L'HOMME RUINÉ ET LE BRIN D'HERBE.

FABLE.

Edmond, riche autrefois, des malheureux l'appui,
 Et par un coup du sort indigent aujourd'hui,
 Se promenait dans la campagne.
 Au lieu de faire encor des châteaux en Espagne,
 Et de marcher d'un air joyeux ;
 Il avait l'air pensif et le front soucieux.
 — Sans doute il regrettait sa fortune passée ?
 — Oui, mais surtout ce qui blessait son cœur
 C'était à l'aspect du malheur,
 De sentir son âme oppressée

Sans avoir les moyens d'adoucir la rigueur
De tous les maux de l'infortune.

— Ah ! voilà comme je suis, s'écria Jenny. Amélie continua :

Occupé d'un regret qui toujours l'importune,
Au ciel il porte ses regards,
Comme l'interrogeant sur les tristes hasards
Qui changèrent sa destinée.
— A quoi ma vie infortunée
Désormais peut-elle servir,
Dit-il en poussant un soupir ?

Je ne puis plus donner... c'est ma plus vive peine ;
Et qui n'est bon à rien devrait bientôt mourir.

En proférant ces mots, sur un vigoureux chêne
Il reporte ses yeux encor mouillés de pleurs,
Et ce nouvel aspect augmente ses douleurs.
— Que d'êtres vont, dit-il, chercher sous cet ombrage
Un abri sûr et des fruits nourrissants !
Ah ! des heureux, des riches, des puissants
Un si bel arbre offre l'image.
Pour moi, chêne abattu, foudroyé par l'orage,
Il me faut maintenant demander au Seigneur
De dessécher aussi mon cœur.

Comme il disait ces mots, sous cet arbre superbe,
Il va s'asseoir au bord d'un clair ruisseau ;
Tout en rêvant et voyant couler l'eau,
Il remarque sur un brin d'herbe
Des insectes nombreux que ce frêle support
Sauve de l'infaillible mort
Que tous pourraient trouver dans l'onde.
— Eh ! mais... s'écrie Edmond, tel faible que l'on soit,
On peut donc être encore utile dans ce monde.

En s'en allant, il aperçoit
Un jeune enfant tombé dans la rivière ;
Il s'empresse aussitôt de le rendre à sa mère ;
Plus loin, d'un bon vieillard il partage le faix ;
Il aide un voiturier à sortir de l'ornière ;
Des pieds d'un pauvre aveugle il écarte une pierre ;
Et sans rien déboursier, le cœur plein de bienfaits,

Plus léger de chagrin, il rentre en son asile,
Apprenant que sans or on peut se rendre utile.
C'est d'observer la douce loi
D'obliger plus faible que soi.

— Que cette morale est douce et consolante, s'écria Jenny ! bonne madame Milet, je suis sûre que vous l'avez mise souvent en pratique : ah ! je veux faire comme vous !

La dernière fois que les dames Nelville avaient été voir mademoiselle Seimour, avant la restitution de la cassette, l'orpheline n'était pas chez elle ; mais la vieille Bethzy les pria d'attendre un instant, assurant que sa maîtresse allait rentrer. Bientôt elle arriva en effet avec un visage épanoui ; puis, avant même d'embrasser ses deux amies, elle dit avec joie à sa nourrice : — Dieu merci ! nos soins n'ont pas été infructueux : notre malade est sauvée.

— De qui parles-tu ? demanda Amélie.

— De la pauvre mère de famille que je regrettais tant de n'avoir pu secourir l'autre jour. Le chagrin l'ayant mise aux portes du tombeau et le médecin lui ayant prescrit une potion qu'il fallait lui administrer de demi-heure en demi-heure, même la nuit ; ma bonne Bethzy et moi, nous nous sommes relayées pendant trois jours pour la lui administrer. Grâce à ce remède, elle est hors de danger ; le médecin vient de me le déclarer. Mais un heureux événement, va tout à fait achever la cure, c'est que son mari a recouvré la liberté.

— Est-il possible, s'écrièrent ces dames ? Il devait rester pourtant cinq ans en prison.

— En effet, reprit Jenny ; aussi, désespérée de la position de cette malheureuse famille, j'annonçai au créancier du pauvre prisonnier la maladie de la mère, le dénûment des pauvres enfants, et je tâchai de mettre tant de pathétique dans ma lettre, que je réveillai sa charité.

Oh ! que je remercie le Seigneur de m'avoir donné cette bonne inspiration ! Le pauvre ouvrier va pouvoir reprendre son travail, chasser la misère de chez lui, et peut-être peu à peu s'acquitter : il l'espère du moins, car plusieurs voisins, connaissant ses malheurs et son honnêteté, lui ont déjà promis beaucoup d'ouvrage.

— Me voici consolée de n'être plus riche, dit gaiement mais à voix basse l'orpheline à son amie ; je vois qu'il me reste encore les moyens d'être utile.

Si Jenny dit ces paroles mystérieusement à Amélie, c'est que sa nourrice était là, et que, bien qu'elle aimât beaucoup cette bonne femme, elle croyait devoir garder à son égard le secret relatif à son père.

Elle en aurait peut-être fait de même envers les dames Nelville sans le besoin qu'elle avait de leur entremise pour remettre la cassette, et sans son vif désir d'être reçue dans une maison qu'elle pensait devoir bientôt leur appartenir.

Sans ces puissantes raisons, elle sentait que le devoir d'un enfant est d'éviter toute communication qui peut ternir la mémoire de son père.

Bethzy, en la voyant se fixer dans le pensionnat qu'elle

avait tant regretté, ne devait concevoir aucun soupçon de sa fortune évanouie : l'amitié et sa position d'orpheline légitimaient assez un parti si sage. La bonne femme ne se doutait donc nullement de la ruine complète de sa jeune maîtresse.

Ce fut ce jour même que toutes ses affaires étant terminées, Jenny remit le précieux dépôt à ses amies avec prière de le placer secrètement dans le cabinet de madame Milet.

Elle avait l'air si heureux en leur remettant la cassette, qu'on voyait qu'elle ne conservait aucune arrière-pensée qui se rapportât à elle-même. Le Seigneur agréait si bien ce sacrifice fait à la probité, qu'il avait versé dans son âme, dès le matin, l'une des plus pures joies qu'elle eût goûtées depuis longtemps.

Restée seule, mademoiselle Seimour pensa avec délices à celle qu'allait éprouver sa digne amie en recouvrant cette fortune, non pour elle, mais pour son fils ; le bien qu'une telle aisance allait procurer à l'humanité en passant dans des mains vertueuses, et le soulagement que devait en éprouver l'âme de son père. Elle sentit la sienne dégagée du poids qui l'avait longtemps opprimée, rendit grâce à Dieu de l'avoir mise à même d'accomplir cet acte de justice dans toute son intégrité ; et crut renaître enfin au repos, à l'honneur, à l'innocence, à tout ce qui avait fait l'essence de son être, jusqu'au moment où l'aveu de son père l'avait si cruellement impressionnée.

CHAPITRE XVIII.

L'AMIE GÉNÉREUSE.

Laissons la vertueuse orpheline respirer à longs traits ce parfum de vertu qui lui est si nécessaire et revenons chez madame Milet.

Quelques jours après la restitution faite à cette dame, son fils, le front joyeux, le bonheur dans les yeux, vint se jeter dans ses bras en lui disant : Tout est conclu, le premier du mois prochain je succède à mon patron, je reprends l'étude de mon père. Hâtez-vous de céder votre établissement ; plus de responsabilité, plus de fatigues, ni pour vous, ni pour Amélie ; ma mère, ma femme vont être dans la situation qui leur convient.

— Mon ami, s'écria la vieille dame, tu veux donc remplir le plus cher de mes vœux, prendre pour épouse une femme de mon choix, une enfant que j'ai élevée moi-même.

— Oui, ma bonne mère, j'aime Amélie comme une sœur, ses vertus assureront ma félicité, et puisque je suis riche, je

n'ai pas besoin de chercher une compagne qui m'apporte une dot, moins précieuse à mes yeux au surplus, qu'une excellente éducation.

Madame Milet, enchantée de la décision de son fils, ne voulut pas tarder d'en instruire madame Nelville. Elle prit le bras d'Alphonse et monta avec empressement chez son amie.

Il est inutile de dire que cette dame fut infiniment flattée de la demande qui lui fut faite de la main d'Amélie : quelle est la mère qui n'est pas heureuse de donner à sa fille un époux vertueux et dans la position la plus honorable ? Cependant elle parut réfléchir, soupira même tout bas, et dit : Consultons cette chère enfant.

Madame Milet, pensant avoir lu depuis longtemps dans le cœur de son élève chérie, se fait un plaisir de l'innocente joie que celle-ci va témoigner quand on va lui faire part du choix si flatteur de son fils.

La jeune fille est appelée ; son institutrice, les yeux rayonnants de plaisir, lui donne communication de la demande qui vient d'être faite à madame Nelville ; Edmond la regarde tendrement, avec l'expression du plus doux espoir ; Amélie rougit, ses yeux se remplissent des larmes du bonheur et de la reconnaissance, puis elle se jette dans les bras de celle qu'elle chérit comme sa seconde mère, et dit en sanglotant amèrement sur son sein : Non, cela ne se peut ; une autre femme est réservée à monsieur Milet.

— Que veux-tu dire, s'écrie la mère du jeune homme, extrêmement surprise ; mon fils ne te fait-il pas de son plein gré sa demande ? Ne se trouve-t-il pas heureux de s'unir à celle dont il apprécie si bien la vertu ?

— Le même sort lui est réservé, mais avec une personne qui en donne aujourd'hui une preuve bien plus évidente, reprend Amélie avec fermeté après avoir essuyé ses larmes. O Jenny ! Jenny ! malgré ma promesse, je dois parler.

— Mais, ma fille, lui dit sa mère à voix basse, ayant peine à renoncer à une si belle alliance ; en lui composant une dot on pourrait l'indemniser... on pourrait s'acquitter sans...

— Non, ma mère, la justice, la gratitude le veulent ainsi ; je serais M. Milet que je ferais ce que ces sentiments m'inspirent ; je dois donc le lui conseiller.

Et la généreuse Amélie, faisant taire son cœur pour n'écouter que sa conscience, raconte tout ce qu'elle sait de sa jeune amie ; appuyant sur son exquise délicatesse qui l'a empêchée de se réserver la part même que son père lui avait enjoint de conserver.

Madame Milet était ravie d'admiration de la conduite vertueuse de ses chères élèves ; son cœur aurait voulu les nommer ses filles toutes deux.

Alphonse était rêveur ; il sentait qu'épouser Jenny était un moyen tout naturel de concilier ses intérêts et ceux de l'orpheline qui longtemps s'était crue riche, et qu'une bien rare délicatesse venait de ruiner complètement ; mais Amélie, si

bonne, Amélie qui se sacrifiait sans doute au bonheur de son amie, pouvait-il renoncer à sa main, si son cœur devait en souffrir?

— O ma sœur ! mon amie, s'écria-t-il tout attendri : quoi qu'il arrive, vous serez toujours celle que je vénérerai le plus après ma mère ; celle que je dois considérer toujours comme l'un des plus beaux types de la vertu.

Madame Milet et son fils, sans être fixés encore sur le parti qu'ils devaient prendre, résolurent d'aller dès le jeudi suivant faire une visite à Jenny pour lui témoigner leur gratitude et leur admiration.

Amélie savait combien sa compagne était belle, intéressante : elle se douta que le cœur d'Alphonse, d'accord avec sa raison, pencherait de ce côté. Pour elle, son sort était assuré, elle avait une profession honorable ; tandis que la pauvre Jenny, dépourvue de tout moyen d'existence, ne pouvait se passer d'un protecteur.

La justice était là, l'amitié continua d'embrasser sa cause ; et la religion lui prêtant son secours, engagea notre vertueuse héroïne à faire taire tous ses regrets pour conduire, le front serein, Alphonse et sa mère auprès de l'orpheline.

En arrivant à Vincennes, nos trois voyageurs virent une longue file de voitures : on célébrait le mariage du jeune Duval avec une veuve fort riche. Cette dame, peu instruite des antécédents de celui qu'elle avait agréé malgré une grande disproportion d'âge, venait de sacrifier son indépendance, le

bonheur de ses enfants, sans doute le sien propre, au plaisir de s'unir à un jeune et beau mari.

Quoique en sortant de l'église, il ne fût pas nécessaire à M. Duval de passer devant la maison de mademoiselle Seimour pour se rendre à sa nouvelle demeure qui n'était autre que celle de sa femme, il donna l'ordre aux cochers de prendre cette route afin de narguer l'orpheline par le spectacle des pompes de son hymen.

La jeune fille, en effet, dépourvue de toute distraction s'étant mise à sa fenêtre pour voir défilier le cortège, ne pouvait s'empêcher de faire un triste retour sur elle-même. — J'aurais pu être dans cette voiture, disait-elle, avec la charmante parure d'une mariée; tandis que je reste ici solitaire et dédaignée. Jamais un époux maintenant ne viendra briguer ma main : je suis pauvre, je dois mourir fille et délaissée.

Je ne suis pas malheureuse cependant, se disait-elle encore pour se raffermir contre de tristes pensées : j'ai fait mon devoir : ma conscience saura bien me consoler ainsi que l'affection de madame Milet et d'Amélie.

A peine avait-elle dit intérieurement ces mots, qu'elle vit ses deux amies se diriger avec empressement vers sa maison ; derrière elle était un jeune homme auquel elle ne fit nulle attention, tant elle était saisie de joie, de surprise et d'embarras en apercevant sa chère institutrice à qui, on le sait, elle avait caché son retour en France. Amélie avait donc oublié sa promesse... elle avait donc parlé?...

Le plaisir néanmoins l'emporta sur la timidité et l'inquiétude que lui donnait cette pensée.

Rouge d'émotion, elle courut embrasser celle qu'elle chérissait d'un amour filial. Les plus douces larmes se mêlèrent de part et d'autre à leurs embrassements.

— Je sais tout, mon enfant, dit enfin madame Milet, aussi mon fils et moi venons te remercier.

— Est-il possible?... s'écria l'orpheline, ô Amélie ! Amélie ! aurais-je pensé jamais que tu dusses me trahir, me faire rougir... rougir en présence?... Elle ne put achever, les sanglots lui coupèrent la voix, et ses pleurs de joie se changèrent en larmes de tristesse et de confusion.

— Rougir ! reprit aussitôt le jeune homme, et de quoi, s'il vous plaît, mademoiselle ? de ce que vous êtes un ange de délicatesse, de vertu, de modestie ?

— Les fautes, ma bien-aimée, ne sont que personnelles, ajouta madame Milet ; et qui les répare d'ailleurs doit les faire oublier.

— Mais pourrez-vous encore donner votre amitié à la fille de.....

— De mon cœur, interrompit la bonne dame, à celle dont j'admire le caractère, que je suis glorieuse d'avoir formé?... Ah ! l'attendrissement que j'éprouve te dit assez que je t'aime et t'estime plus que jamais.

— Eh ! bien, demanda Amélie, en s'approchant à son tour

de Jenny : voyons, m'en veux-tu encore ? Suis-je bien coupable de l'avoir attiré de si dures paroles ?

L'orpheline lui sourit au milieu des larmes, et la pressa, en signe de réconciliation, sur son cœur palpitant de joie.

Qu'elles étaient touchantes ces deux amies, amies d'autant plus sincères que les plus douces vertus formaient les liens qui les attachaient l'une à l'autre !

Amélie surtout était admirable de générosité et d'abnégation. Une profonde tendresse pour madame Milet, une véritable sympathie pour le fils de cette dame, une espérance nourrie depuis longtemps dans son âme, tout lui aurait fait regarder une alliance avec eux comme le comble du bonheur ; mais elle comprenait que Dieu en avait décidé autrement, et résignée au décret de sa voix puissante qu'elle croyait entendre résonner dans son cœur, elle imposait silence à ses regrets. Pensant avec raison que si elle laissait apercevoir sur son front les marques de la moindre tristesse, Alphonse n'accomplirait pas ce qu'elle considérait pour lui comme un devoir, elle s'efforça de montrer la plus aimable gaieté tout le temps de cette entrevue et joignit ses sollicitations à celles de la mère et du fils pour déterminer l'orpheline à quitter aussitôt sa solitude.

Tous trois n'eurent pas au surplus beaucoup de peine à déterminer Jenny à revenir sous le toit hospitalier qu'elle n'avait autrefois quitté qu'à regret.

Les divers apprêts qu'il fallut faire en hâte excitèrent bien-

tôt l'hilarité des jeunes filles, et madame Milet, en voyant Amélie si gaie, ne put concevoir le soupçon que cette héroïne de l'amitié et de la vertu accomplissait un rigoureux sacrifice.

Alphonse ne le put imaginer non plus. Loin d'être avantageux comme tant d'autres jeunes gens, il supposa que mademoiselle Nelville n'avait aucune inclination pour lui ; alors il se livra sans repentir à celle que lui inspirait l'intéressante orpheline.

Pendant les six mois qui s'écoulèrent jusqu'à la fin du deuil de celle-ci, M. Milet vint souvent voir sa mère et s'assura que Jenny avait toutes les qualités qui lui avaient fait rechercher la main d'Amélie ; ne croyant à la jeune institutrice aucun goût pour le mariage, il s'attacha de plus en plus à mademoiselle Seimour qui ne tarda pas à agréer ses vœux.

Amélie parut rarement aux petites réunions qui eurent lieu en cette circonstance chez madame Milet : elle savait que le moyen de conserver la force nécessaire pour l'accomplissement d'un devoir, c'est de s'interdire la vue de ce qui peut amollir le cœur.

Cette vertu simple et craintive
Qui, semblable à la sensitive,
Craint même l'ombre du danger
Sans trop de force s'arroger,
Est la vertu par excellence.
Oui, dès qu'un objet nous séduit,

On est vaincu, si l'on s'avance;
 On peut fléchir, si l'on balance;
 Mais on triomphe quand on fuit.

Des soins à donner à sa mère ou à ses élèves furent une excuse toute naturelle à mademoiselle Nelville, pour s'absenter souvent de ces réunions : l'air heureux des futurs époux, le plaisir qui rayonnait dans les yeux de madame Milet en les contemplant, les regards de tendresse qu'Alphonse dirigeait sur sa fiancée, tout eût été pour notre jeune héroïne des motifs de regret, d'envie, d'amertume. Mais entièrement à ses devoirs au milieu de ses élèves, ou seule avec sa conscience qui lui disait qu'elle avait bien fait, ou auprès de sa mère toute glorieuse de sa belle conduite, elle vit arriver le moment décisif sans même l'avoir redouté.

Quel contentement d'elle-même elle éprouvait, quand Jenny, l'appelant sa sœur, son amie, la remerciait de son bonheur !

— C'est à ton indiscretion généreuse, lui disait-elle quelquefois, que je dois le choix de M. Milet : sans doute qu'il t'aurait épousée puisqu'il se félicite que je sois l'élève de sa mère ; et moi, sans fortune, sans état, ne pouvant plus m'employer chez toi, car tu eusses cessé d'être institutrice, quel triste sort eût été le mien !

On voit par les paroles de la jeune Seimour que son amie ne l'avait point éclairée sur les rapports qui avaient existé entre elle et Alphonse : le propre de la vraie générosité est de taire le sacrifice.

Le jour où fut signé le contrat de mariage de Jenny et de M. Milet, contrat où il reconnut la moitié de sa fortune comme l'apport de sa femme, Amélie fut engagée à monter chez son ancienne institutrice.

— Ma chère fille, lui dit la bonne dame, ton intérêt, le mien propre m'avaient engagée à m'associer une jeune coopératrice; je restais donc maîtresse de la moitié du fonds de mon pensionnat, ressource que je m'étais gardée en cas que j'eusse une bru peu capable de faire mon bonheur ou de contribuer à l'aisance de mon fils.

Mes prévisions sont entièrement changées : mes enfants sont assez riches et assez délicats pour que je n'aie rien à redouter pour l'avenir en me fixant auprès d'eux. Je l'abandonne donc avec joie ma part de notre association, et mon jeune notaire vient de rédiger en bonne forme l'acte qui te fait l'unique maîtresse de cet établissement.

J'ai deux filles que je chéris également, ajouta-t-elle avec sensibilité, il est bien juste que j'assure leur sort à toutes deux.

Amélie pensait bien qu'on lui donnerait tout le temps nécessaire pour payer la moitié du fonds de ce pensionnat; elle était déjà fort reconnaissante qu'on eût bien voulu l'y associer; mais sachant qu'on renonce difficilement à un bien acquis par vingt-cinq ans de travail, elle fut extrêmement touchée de ce généreux procédé; aussi ce fut avec un grand attendrissement qu'elle remercia sa seconde mère et ses enfants.

— Ma bonne Amélie, lui dit le jeune Milet du ton le plus pénétré, n'êtes-vous pas notre sœur, notre plus véritable amie? N'est-il pas bien naturel que nous cherchions à vous rendre plus facile la laborieuse carrière que vous avez embrassée?

Dans une famille bien unie la prospérité des uns ne doit-elle pas accroître celle des autres?

Cessez donc de nous entretenir de votre gratitude pour ne nous parler jamais que de votre amitié. Ah! croyez-le, ce sentiment, que nous partageons si bien, sera toujours le complément de notre félicité.

Ces mots furent encore plus doux à Amélie que le généreux don qui les avait précédés.

Elle n'était donc pas étrangère à ces trois êtres qu'elle aimait tant : son bonheur, sa tranquillité faisaient donc aussi partie de leur bonheur, de leur tranquillité. Oh! comme à son tour elle s'associa au sort heureux qui devait être bientôt leur partage, et comme elle fit des vœux sincères le jour du mariage de Jenny et d'Alphonse, pour que la mère et les enfants eussent toujours l'entière félicité qu'ils méritaient!

Le sentiment si pur qui électrisa son âme ce jour-là, lui rendit sa sérénité; et elle n'eut pas besoin de composer son visage pour qu'il fût en harmonie avec ceux si radieux de ses amis.

Sa mère, quoique un peu fâchée de ne pas être celle de la mariée, jouissait intérieurement de la vertu de sa fille, et de

l'idée de la conserver pour elle, pour elle seule ; puis de la voir, grâce à la générosité de madame Milet, à l'abri de tout souci pour l'avenir.

Sa gaieté fut donc bientôt tout à fait d'accord avec l'allégresse générale.



CHAPITRE XIX.

UNE RENCONTRE.

Cependant le lendemain de cette belle journée apporta quelque tristesse à la mère et à la fille, retournées seules dans leur pensionnat. L'une et l'autre, et surtout Amélie, éprouvaient un grand vide de leur séparation d'avec madame Milet et Jenny. La table, employée naguère au couvert de quatre personnes, n'en contenait plus que deux; le fauteuil où madame Nelville venait travailler auprès de sa vieille amie, n'était plus rapproché de la bergère qu'occupait cette dame; l'heure où Amélie faisait quelques tours de promenade dans son jardin, se passa sans voir accourir Jenny; et la soirée, où nos quatre dames réunies, quand le jeune notaire n'était plus là, se terminait par de douces causeries, vit la mère et la fille calmes et résignées, mais non gaies comme auparavant.

Pour remédier à cette solitude, nos dames, dès le jour suivant, prirent leurs repas en commun avec leurs élèves et leurs sous-maîtresses, et admirèrent à leurs veillées les plus aimables d'entre elles.

L'établissement d'Amélie n'en devint encore que plus prospère ; car plus les élèves se rapprochent de leurs maîtresses, plus elles aiment la pension, et plus leurs parents se plaisent à la prôner.

Le dimanche, soit chez elles, soit dans la maison des nouveaux mariés, madame et mademoiselle Nelville se réunirent à leurs anciens amis, aussi leur existence reprit un équilibre doux et agréable.

Mademoiselle Nelville, constamment occupée de ses élèves pendant la semaine, n'avait pas le temps de faire un triste retour sur le passé ; et, si les jours de congé lui laissaient bien des moments pour se livrer à la tristesse, la véritable piété qui la guidait savait bien l'en détourner : les saintes pratiques de la religion qu'elle suivait avec plus de zèle que jamais empêchaient son cœur de se livrer aux vains regrets d'un bonheur autrefois rêvé et désormais évanoui pour elle.

Sa vie s'écoulait donc heureuse et calme, en pensant au bien qu'elle faisait à ses élèves dont elle formait le cœur et l'esprit ; à celui qu'elle avait fait à son amie, et à la félicité d'une famille qui semblait de plus en plus la sienne ; car on l'avait choisie pour la marraine du premier enfant de Jenny.

Depuis longtemps elle n'avait plus de relations avec Julia. Peu d'années après son mariage, la jeune femme, ne sachant trop comment employer ses journées, ni celles de son mari, car on se rassasie bientôt de plaisirs trop multipliés, avait déterminé celui-ci à explorer la Suisse. Adolphe, assez indo-

lent de sa nature, n'avait consenti à faire ce voyage que parce qu'elle lui avait persuadé que c'était du bon ton. Sans doute elle voulait ouvrir les yeux du jeune homme aux beautés de la nature pour les détourner de la contemplation de lui-même, et occuper son esprit de choses belles et intéressantes, afin de le tirer de sa nullité.

Avant de partir, elle était venue faire ses adieux à ses deux amies, et leur avait dit : Mon mari et moi sommes deux papillons qui, n'ayant rien à faire, allons voltiger sans savoir encore sur quelle fleur nous nous arrêterons.

Toute correspondance s'était donc ainsi interrompue entre elles.

Au mariage du jeune Milet on avait envoyé des billets à Julia ainsi qu'à son père ; personne n'était venu à cette célébration.

Le nouveau notaire avait appris seulement que M. Doligny était retiré des affaires et qu'on le disait remarié. Apparemment qu'il n'était plus dans son hôtel et que ses enfants voyageaient encore.

Un jour, c'était dans les vacances, Amélie assez triste, car plusieurs de ses élèves chéries, ayant terminé leur instruction, venaient de la quitter pour rentrer dans leurs familles, et d'autres, absentes pour quelque temps, laissaient sa maison presque vide ; Amélie, dis-je, était sortie avec le peu de jeunes personnes qui lui étaient restées. Son petit bataillon, ainsi décimé, avait l'air d'une pension en décadence.

L'aimable institutrice, pensant plus à satisfaire le désir des élèves qui restaient sous son aile, qu'à ménager son amour-propre, se dirigea vers les Tuileries.

Elle se trouvait près de la grille, lorsque deux ou trois beaux équipages s'y arrêtrèrent. Craignant d'approcher des chevaux avec les enfants qui l'entouraient, elle attendit que les personnes qui occupaient les voitures en fussent descendues et qu'il lui fût possible de passer.

Du plus riche de ces équipages sortit un beau fashionable qui offrit successivement sa main à deux élégantes dames.

Tout ce que le luxe a de plus recherché, la mode même de plus inconvenant ou de plus ridicule, composait leur parure. L'une de ces dames paraissait fort belle ; mademoiselle Nelville la regarda avec une sorte de curiosité.

Tout à coup deux exclamations de joie firent entendre ces deux noms : Julia ! Amélie !

Cette dernière, par un élan du cœur, se trouva aussitôt auprès de la calèche. Madame Déricourt l'embrassa d'abord avec effusion ; puis, considérant la mise simple de son ancienne compagne et le modeste cortège qui venait à sa suite, elle parut honteuse de s'être ainsi laissé emporter à un premier mouvement d'amitié. — Ah ! c'est toi et ta petite pension, lui dit-elle ; adieu, ma chère, nous nous verrons une autre fois ; mais aujourd'hui je suis en compagnie.

Toutes les personnes renfermées dans les autres équipages, en étaient en effet descendues, et Julia, comme une

reine de beauté, escortée d'une brillante cour, se dirigea triomphalement vers la grande allée.

Amélie, ayant fait passer son jeune troupeau devant elle, alla se placer sur un banc des bas-côtés, et tout en inspectant les jeux de ses élèves, considéra de temps en temps la démarche fière et légère de son ancienne amie. Le beau jeune homme qui l'avait aidée à descendre lui donnait le bras, ce n'était pas Adolphe ; Amélie le chercha vainement des yeux parmi toutes les personnes de la société de sa femme.

Julia était si belle, avait tant d'éclat que tous les lorgnons des oisifs promeneurs se dirigeaient de son côté.

Après plusieurs tours d'allée elle s'assit, et quoiqu'elle fût entourée des jeunes dandys et des élégantes qui avaient formé sa suite, et qui se placèrent soit devant elle soit à ses côtés, Amélie put de loin la contempler. La brillante jeune femme paraissait riieuse et animée et toutes les personnes de sa société ne semblaient occupées que du plaisir de l'entendre et de la regarder.

Amélie, seule sur son banc, ne pouvait s'empêcher de faire la comparaison de sa situation si différente de celle de son ancienne compagne. Autrefois costume, habitudes, travail, plaisirs, tout était semblable, pensa-t-elle ; aujourd'hui elle brille, elle jouit, elle trône de son côté ; moi, je mène une vie laborieuse du mien et reste solitaire et ignorée.

Ce qui surtout lui était pénible, c'était de penser que dans ce même jardin où elles s'étaient quelquefois promenées côte



Amélie ne pouvait s'empêcher de faire la comparaison de sa situation si différente de celle de son amie.

à côte, elles se voyaient de loin sans pouvoir se parler. Il lui semblait qu'à la place de Julia, elle eût quitté un moment sa société pour se réunir à son ancienne compagne : après deux ou trois ans de séparation deux amies ont tant de choses à se raconter !...

— Mais une ligne de démarcation semble s'être établie entre nous pour nous séparer, se dit encore mademoiselle Nelville. Ainsi va le monde : les uns favoris de la fortune, passent leurs jours au sein des plaisirs et des honneurs qu'elle procure ; les autres semblent n'être jetés dans cette vallée de larmes que pour lutter contre la misère par un pénible travail ; et les êtres qui s'aimaient le mieux dans l'enfance, deviennent étrangers l'un à l'autre quand leur sort cesse d'être semblable.

Cette réflexion un peu envieuse ne serait pas venue à notre jeune institutrice ordinairement si raisonnable, si Julia, moins occupée à recueillir les suffrages de tant d'admirateurs qui l'entouraient, les avait quittés quelques minutes pour se réunir à elle : l'amitié satisfaite dans son cœur n'y eût laissé nulle place à la jalousie.

Retournée dans son pensionnat, elle raconta, les larmes aux yeux, à sa mère la rencontre qu'elle avait faite ; puis, après lui avoir souhaité le bonsoir sans lui faire part de ses réflexions de crainte de l'affecter, elle entra dans l'ancien oratoire de madame Milet devenu le sien propre. Elle affectionnait beaucoup ce lieu où sa digne institutrice était venue

si souvent puiser dans la prière le courage et la résignation. Avant de retremper son âme par de saintes oraisons, elle ouvrit le livre de cette pieuse dame, car elle se souvenait d'y avoir lu une pièce ayant quelque rapport à sa situation et à celle de Julia.

Après l'avoir feuilleté quelque temps, elle trouva la fable qu'elle cherchait. La voici :

LE TORRENT ET LE RUISSEAU.

Un fleuve impétueux descendait des montagnes,
 Et débordé, ravageait les campagnes.
 Fier de ses flots grossis, de son rapide cours
 Et du bruit que faisait son onde
 En tombant des rochers qu'il franchissait toujours,
 Il se croyait le roi du monde.
 Près de son embouchure il rencontre un ruisseau
 Qui serpentait sous le feuillage,
 Mêlant son doux murmure aux échos du bocage
 Comme un gazouillement d'oiseau.
 — Que je te plains, ô ruisselet infime,
 Dit le torrent : de ton obscurité
 N'as-tu pas honte légitime ?
 — Non, répond l'autre avec tranquillité,
 Je vais arrosant la prairie
 Qui, grâce à moi, reste longtemps fleurie
 En suivant le sentier que le ciel m'a tracé.
 Faire en passant du bien est mon heureux partage,
 Pourquoi voudrais-je davantage ?
 Ce serait orgueil mal placé.
 Chacun a son lot dans ce monde ;
 En souhaiter un autre est désir insensé.
 Tous deux au même but nous reportons notre onde,
 Toi, faisant un grand bruit qui résonne à la ronde ;
 Et moi, presque ignoré ; mais tous deux, confondus,
 Dans le même océan, va, nous serons perdus.

Ce discours, cher lecteur, tu le vois, était sage
Et notre ruisseau pensait bien.
L'Éternité confond à la fin du voyage
Les grands et les petits : heureux sur son passage,
Qui, paisible et content, put faire quelque bien !

Cette morale était celle que voulait retrouver Amélie ; elle la médita de nouveau avec conviction de cœur et sentit son esprit calmé.

— Qu'ai-je à envier, se dit-elle ? lorsque je ne serai plus, mes véritables amis ne se souviendront-ils pas que j'ai contribué autant que je l'ai pu à leur bonheur, et mes élèves, dirigées de mon mieux vers le bien, ne béniront-elles pas ma mémoire ? Pourquoi désirerais-je une autre position que celle qui est mon partage ? serait-ce pour me trouver dans le cercle brillant où Julia est admirée ? Eh ! qui sait, si elle, si les belles dames qui l'entouraient sentent sous la moire et les dentelles dont elles sont parées, battre leurs cœurs aussi paisiblement que je sens battre le mien, et si sous leurs lambris dorés, elles vont avoir une nuit aussi calme que le sera la mienne ?

Ah ! sans envie, laissons Julia parcourir sa brillante carrière, se souvenir encore de ses amies, si cela lui est possible ; et nous, soyons satisfaite de notre modeste sort. Puisse la vanité qu'elle peut éprouver de se voir si riche, si belle, si fêtée, ne point éloigner sa pensée de nos fins dernières ! Heureuse de la retrouver au lieu où il n'y a plus de distinctions de rang ni de fortune, puissé-je l'y voir placée aussi

près du Seigneur que je voudrais l'être moi-même!...

Elle se mit alors à genoux pour prier, et n'oublia point de comprendre dans les vœux qu'elle forma pour tous ceux qu'elle aimait, le bonheur éternel de l'amie qui semblait à présent la dédaigner.

Cependant Julia, quelque temps après la rencontre en question, se présenta au pensionnat pour y voir Amélie; celle-ci se trouvait absente ainsi que sa mère. Ayant appris que madame Milet ne résidait plus dans la maison, la jeune femme se fit conduire à sa nouvelle adresse, et par une sorte de fatalité ne trouva chez le jeune notaire aucun membre de la famille. Elle déposa sa carte dans les deux maisons en promettant de revenir. Cette carte n'indiquait que son nom. Madame Milet, sa belle-fille et Amélie se rendirent à l'ancienne demeure de leur jeune amie pour lui faire visite.

Depuis que M. et madame Déricourt avaient quitté leur hôtel pour se rendre en Suisse, il avait été vendu et le nouvel acquéreur ignorait la résidence des jeunes époux.

Julia ne reparut plus chez ses anciennes amies, et dès lors toutes relations entre elles se trouvèrent interrompues.

Madame Déricourt n'a pas voulu manquer à accomplir un acte de politesse, se dirent les trois personnes qui gardaient d'elle un si doux souvenir; mais comme tant d'autres jeunes femmes, elle oublie à présent et son institutrice et les compagnes de son enfance; elle est lancée dans la haute

société ; elle agit comme on le fait le plus communément dans le monde.

Cette déception du cœur fut un petit nuage qui n'assombrit que peu d'instant l'horizon calme et radieux de madame Milet et de Jenny. Il n'en fut pas ainsi pour Amélie. N'ayant pas voulu se marier, elle ne vivait que pour sa mère et ses amies : l'oubli de l'une d'elles affectait sensiblement son âme.

Plusieurs époux s'étaient pourtant présentés pour la jeune institutrice ; mais aucun n'avait été agréé. Nul ne lui paraissait posséder les qualités qui lui auraient fait regarder comme un bonheur son union avec Alphonse.

Sa mère, qui eût été heureuse avant de quitter la vie, de lui voir un appui, l'exhortait souvent à faire un choix et c'était sa mère surtout qui la rendait si difficile. L'un, en faisant renoncer Amélie à son pensionnat, ne lui aurait peut-être pas assuré les moyens d'être toujours le soutien de cette mère chérie ; l'autre n'annonçait pas cette douceur, cette égalité de caractère qui eût continué de rendre l'existence de la vieille dame calme et paisible. En définitive, elle aima mieux se consacrer exclusivement à la piété filiale, que de risquer de n'en pouvoir plus remplir scrupuleusement les devoirs.

Elle se détermina donc à garder le célibat et sut remplacer les soins maternels qui eussent plu à son cœur, par tous ceux qu'elle prodigua à ses élèves.

Cependant, quand l'une d'elles rentrait chez ses parents, elle éprouvait un vide qui lui prouvait que sa grande famille était loin de lui appartenir.

Dès que le moindre malaise altérait les traits de sa mère, la bonne Amélie en éprouvait une vive terreur. Rester seule au monde lui paraissait une mort anticipée. Enfin elle la perdit cette compagne si chère, et dès lors une profonde tristesse s'empara de son cœur.

Quoiqu'elle appelât la religion à son aide, quoique ses bons amis, la famille Milet, vinsent souvent la voir pour la consoler, son âme aimante n'ayant plus personne à protéger, à chérir exclusivement se sentait de plus en plus exilée sur la terre, et aspirait plus que jamais à la félicité des cieux.

Cependant le plaisir des bienfaits qu'elle se plaisait à répandre autour d'elle autant que ses moyens le lui permettaient, apportait peu à peu du calme à sa mélancolie, et lui donnait le courage de remplir avec zèle la tâche honorable mais pénible qui lui était assignée. Sans cela le chagrin, l'ennui se seraient peut-être emparés de son âme : travailler pour soi, pour soi seul a si peu de charme et d'attrait !

Elle faisait donc le plus de bien qu'il lui était possible, mais regrettait de n'avoir pas encore un autre mobile de son constant labeur.

— Si j'adoptais un enfant, se disait-elle quelquefois ; mon filleul, par exemple?... Oh ! non, M. Milet veut lui-même s'occuper de l'élever, c'est chose bien naturelle. Je m'occu-

perai de ses filles, il est vrai, Jenny me l'a promis ; mais leur éducation finie, elles retourneront chez leur mère, c'est chose bien juste encore.

Il me faudrait prendre soin d'un enfant qui eût un pressant besoin de moi, qui m'aimât enfin comme j'aime madame Milet, comme je chérissais ma mère.

Cette idée lui revenait sans cesse comme le complément de toutes les consolations que lui donnaient sa piété et sa bienfaisance.



CHAPITRE XX.

LE VŒU EXAUCÉ.

Il y avait dix ans qu'elle dirigeait à son profit l'institution de madame Milet, quatre ans environ que madame Nelville n'était plus, lorsqu'en entrant avec ses élèves un dimanche dans la chapelle qui lui était réservée à sa paroisse, elle y trouva deux petites filles qui pleuraient et sanglotaient.

On avait eu le soin de les y renfermer à l'aide d'un secret qui servait à ouvrir et fermer la grille. Ce secret était seulement connu des gens de l'église ou de sa maison : qui donc avait su le deviner ?

Au surplus, la précaution n'avait pas été inutile, car les pauvres petites, désespérées de se voir ainsi abandonnées, seraient sans doute sorties du lieu saint pour suivre ou pour chercher la personne qui les y avait amenées.

Toutes deux étaient vêtues de robes noires qui avaient été belles, mais qui étaient alors extrêmement fanées. Leurs figures étaient charmantes, malgré les larmes qui les cou-



En entrant dans la chapelle qui lui était réservée elle y trouva deux petites filles qui pleuraient et sanglotaient.

vraient; l'une avait environ cinq ans, l'autre pouvait en avoir trois à quatre.

— Que faites-vous là, mes enfants, leur demanda Amélie en les considérant avec le plus tendre intérêt?

L'aînée, au lieu de répondre, prit la main de sa cadette et voulut sortir de la chapelle en disant : *picciola sorella, andiamo a cercare nostra madre* (1).

La jeune institutrice les retint toutes deux; mais l'aînée dans une sorte de colère, se débattait en s'écriant : *Nò, non voglio restare : voglio andare a trovare mamma* (2).

— Elle va revenir, mes petites amies, répliqua Amélie de sa plus douce voix; les pauvres enfants néanmoins continuaient à pleurer en répétant : *Mamma ! mamma ! mia madre cara è perduta* (3).

Ce sont des infortunées que leur mère a sans doute abandonnées, pensa mademoiselle Nelville, que ne sais-je l'italien pour les interroger?

Elle avait appris l'anglais dans sa jeunesse en même temps que Jenny, quelques-unes de ses élèves le parlaient aussi : mais nulle ne savait la langue du Tasse.

Cependant la bonne institutrice, employant à leur égard un langage que les enfants de tous pays comprennent, j'entends les caresses, finit par les calmer.

(1) Petite sœur, allons chercher notre maman.

(2) Non, je ne veux pas rester, je veux aller trouver maman.

(3) Ma chère maman est perdue.

Ses élèves leur montrèrent les différentes gravures que renfermaient leurs livres de messe, leur donnèrent du pain béni dès qu'il fut distribué, et leurs pleurs, surtout ceux de la plus jeune, cessèrent de couler.

La grand'messe s'acheva sans que leur mère vînt les chercher. Il était évident qu'on avait placé les petites délaissées sous la protection de mademoiselle Nelville ; quelqu'un avait peut-être deviné le secret désir de son cœur ; en avait-elle donc parlé à quelque personne ?

Non, la famille Milet seule en était instruite, et cette famille assurément n'aurait pas pris ce moyen détourné pour l'engager à accueillir ces innocentes créatures.

Et pourtant on pouvait penser qu'elles lui avaient été amenées par quelque habituée de sa maison ; sans cela comment aurait-on su ouvrir la grille de sa chapelle ?

Au milieu de ces diverses pensées elle interrogea les gens de l'Église : nul n'avait vu arriver ces enfants ; apparemment chacun se trouvait à la sacristie quand on les avait amenées. La donneuse d'eau bénite et une pauvre de la porte principale dirent qu'elles les avaient vues entrer conduites par une dame bien pâle ; qu'alors les petites étaient gaies ; mais que la dame paraissait fort triste, et semblait pouvoir se soutenir à peine ; que sans doute sa tête était égarée, car lorsqu'on lui avait présenté de l'eau bénite, elle avait passé sans en prendre, puis était revenue sur ses pas en chercher, et, qu'au lieu de s'en servir pour faire le signe de la croix sur elle-

même, elle l'avait fait sur chacune de ses deux petites qui lui avaient souri ; qu'alors elle les avait serrées convulsivement dans ses bras à plusieurs reprises. Les deux femmes ajoutèrent qu'elles ne l'avaient pas vue repasser.

Mademoiselle Nelville se dirigea vers une autre porte, là deux autres mendiante dirent qu'elles avaient vu sortir une dame qui pleurait et qui marchait avec rapidité comme si on la poursuivait ; que pourtant elle était revenue sur ses pas, avait tiré d'une belle bourse le peu de pièces blanches qui s'y trouvaient et les leur avait données en disant : *Priez pour moi et mes deux enfants* ; puis qu'aussitôt elle s'était sauvée, ayant crainte sans doute d'être rencontrée.

— Il est vrai qu'elle était singulièrement habillée, ajouta l'une des pauvres femmes ; elle avait une robe noire à falbalas toute jaunie, un chapeau de même couleur avec un voile de dentelle déchiré, et des pantoufles rouges éculées.

— Décidément cette malheureuse mère m'a légué ses enfants, se dit mademoiselle Nelville : oh ! elle ne pouvait mieux s'adresser pour que ces chères petites créatures fussent aimées et bien soignées !

Mais, elle, la pauvre infortunée, qu'est-elle devenue ?

Et la compassion, la tendresse qu'Amélie ressentait déjà pour ses filles adoptives, la portèrent à prier de tout son cœur pour celle qui leur avait donné la vie.

Son premier soin en rentrant chez elle fut de faire prendre quelque chose aux deux enfants, ensuite elle les livra à ses

élèves empressées d'en faire leur joujou, espérant qu'en contact avec leurs nouvelles amies, les pauvres petites perdraient l'air triste qu'elles avaient encore.

Un oiseau, un papillon sont des événements heureux pour de jeunes pensionnaires, jugez ce que dut être pour les élèves de mademoiselle Nelville, l'introduction parmi elles des deux charmantes petites sœurs.

C'était à qui leur donnerait la main, à qui leur présenterait des bonbons, des jouets.

Tout à coup deux des jeunes filles se séparèrent du groupe qui les entourait et accoururent du jardin, en s'écriant : Ma bonne amie, ma bonne amie, les petites parlent aussi français.

J'ai donné une rose à la plus grande, elle m'a dit *merci*; je lui ai demandé ce que c'était? elle m'a répondu : *une fleur*.

— Et moi, j'ai présenté ma poupée à l'autre, elle s'est écriée avec joie : *Bambino! bambino!* puis, je lui ai dit : Cela ne s'appelle point *bambino*, alors elle m'a fort bien dit *poupée, bébé*.

La maîtresse, aussi enchantée que ses élèves, se rendit avec elles au jardin pour questionner de nouveau les enfants, qui, ne pleurant plus, étaient plus aptes à lui répondre.

— Comment vous nommez-vous, dit-elle à l'aînée?

— Amalia.

— Et votre petite sœur?

Celle-ci répondit : *Juanita*.

— Et votre maman ?

— Mamma.

— Oui, je comprends ; mais les autres personnes, comment l'appellent-elles ?

— A Florence, dit l'aînée, *Signora*, à Paris, *Madame*.

— Mais son autre nom ?

— *Mia cara Madre, bellissima carissima madre a me* ; puis l'enfant se remit à pleurer.

— Et votre papa où est-il ?

— *Non lo so, è perduto* (1).

— Où demeuriez-vous à Paris ?

— *In una casa nera* (2).

— Que faisait-elle ?

— *Elle pleurait sempre* (3) ; et la pauvre petite versa de nouvelles larmes en disant : *Ohimè ! che schiagura ! perduta essa anche* (4).

Amélie, voyant qu'elle ne pouvait obtenir d'exactes renseignements de ces réponses enfantines, mélangées de deux langues, laissa les deux sœurs se distraire avec leurs nouvelles compagnes du chagrin qui affligeait encore leurs bons petits cœurs, et alla s'occuper de leur installation dans sa propre chambre, comme aussi de l'organisation de leur trousseau : ne se considérait-elle pas à présent comme leur mère ?

(1) Je ne le sais pas, il est perdu.

(2) Dans une maison noire.

(3) Toujours.

(4) Hélas ! quel chagrin ! elle est aussi perdue.

CHAPITRE XXI.

LA BREBIS ÉGARÉE.

Le lendemain du jour où s'était passé un événement si intéressant pour mademoiselle Nelville, quelques-unes de ses élèves, à l'heure de la récréation, ayant au milieu d'elles Amalia et Juanita portant déjà l'uniforme de la pension, aperçurent une dame en noir à la grille du jardin ; elle tenait une lorgnette et cherchait sans doute à l'aide de cet instrument à rapprocher de ses yeux les deux chers objets de sa tendresse.

A cette apparition une des plus grandes demoiselles courut dire à son institutrice que la mère de ses petites protégées était là. Amélie descendit avec empressement de son appartement pour voler à sa rencontre ; mais l'inconnue avait déjà disparu. La surveillante des jeux dit l'avoir vue envoyer des baisers à ses enfants qu'elle avait enfin distinguées dans la foule des élèves. Amalia l'ayant aperçue de loin, s'était élancée vers la grille en poussant des cris de joie : mais à ce

mouvement de l'enfant, excitant la curiosité de la troupe joyeuse, la pauvre mère avait fui comme une ombre.

Amalia était tout en pleurs pendant qu'on faisait ce récit à mademoiselle Nelville qui eut bien de la peine à la consoler.

Huit jours se passèrent sans que cet événement se renouvelât, et Amélie, espérant que cette mère infortunée lui léguait son trésor, s'attachait de plus en plus à ses filles adoptives. Les faisant coucher dans sa chambre, c'était elle qui leur donnait soir et matin les soins maternels. Dès la pointe du jour, qu'elle comprît ou non leur petit langage, moitié français, moitié italien, leurs voix harmonieuses étaient agréables à son oreille comme un doux gazouillement d'oiseaux. Leurs innocentes caresses, leurs grâces naïves animaient sa solitude, effaçaient les regrets du passé dans son cœur, y répandaient de la joie, et lui inspiraient un doux espoir pour l'avenir.

Une chose la tourmentait néanmoins, c'était la crainte qu'on ne lui eût confié que momentanément ces enfants qu'elle se plaisait à considérer comme les siens, et qui lui devenaient de jour en jour plus chers.

Semblable au convalescent qui, par la crainte de retomber plus malade qu'auparavant, n'use qu'en tremblant des aliments et de l'air qui lui sont rendus, elle n'osait se livrer entièrement au plaisir et à la tendresse que lui inspiraient ces charmantes créatures.

Quand je m'y serai bien attachée, se disait-elle, quand elles feront essentiellement partie du bonheur de mon existence, il me faudra peut-être les rendre à leur famille ; alors je retomberai dans le plus profond délaissement, et ma situation deviendra plus triste que jamais.

Elle eût payé volontiers de la petite fortune qu'elle s'était déjà acquise, un acte qui la rendit maîtresse de ces deux enfants ; elle n'eût pas cru acheter ainsi trop cher le bonheur d'être appelée leur mère, malgré toutes les peines, toutes les privations qu'un tel titre pouvait lui imposer.

Un soir qu'après avoir reçu de ses filles adoptives les plus tendres caresses, elle veillait près de leurs berceaux, contemplant avec admiration ces deux petits anges reposant si paisiblement sous le toit de la bienfaisance et de l'amitié, elle se prit à soupirer.

Hélas ! se disait-elle, si ces lits jumeaux si gracieusement occupés aujourd'hui près de moi, devenaient vides d'un moment à l'autre, mon cœur le deviendrait aussi des espérances d'affection et d'amour dont il est rempli.

Tout à coup elle entend sonner à la porte extérieure de sa maison, et une lettre cachetée de noir lui est apportée.

— Qu'est-ce que cela, pense-t-elle ; vient-on déjà me redemander un dépôt bien cher que pour si peu de temps on m'aurait confié, ou va-t-on m'en assurer la possession pour toujours ?

Émue de crainte et d'espérance, elle s'approche de la

bougie brûlant sur sa cheminée, et avant de se déterminer à ouvrir la lettre, elle en regarde en tremblant la souscription. Les caractères de l'écriture, quoique paraissant tracés par une main débile, ne lui semblent point inconnus.

— C'est de Julia, s'écrie-t-elle ! Ah ! Dieu merci ! ce billet n'a aucun rapport à mes chers enfants !

Elle l'ouvre néanmoins avec empressement et un nouveau sentiment s'empare de son âme et fait couler ses pleurs en lisant ces mots :

Amélie, je me meurs : si tu veux encore embrasser ton amie, viens me voir au reçu de ces lignes.

Mettre un châle, un chapeau ; appeler un domestique pour avoir une voiture ; faire venir quelqu'un pour garder les deux petites ; tout cela fut pour mademoiselle Nelville l'affaire d'une minute.

La voiture qu'on a été chercher se fait entendre à sa porte ; elle dépose un baiser sur le front d'Amélie et de Juanita ; les recommande aux soins de la personne qu'elle a installée auprès d'elles dans le cas où son amie malade la retiendrait toute la nuit ; et, s'arrachant à ses nouvelles et douces affections pour accomplir le devoir que lui commande une amitié ancienne, elle vole à la voiture ; et, en peu d'instants, se trouve à l'adresse que madame Déricourt a indiquée.

Elle descend de son fiacre dans une rue étroite, pensant que le cocher s'est trompé ; car elle cherche en vain dans

cette rue si laide et si mal éclairée une maison qui soit en rapport avec la position de sa riche amie.

La voiture s'est arrêtée devant un hôtel garni de fort peu d'apparence, le cocher assure qu'elle porte bien le numéro qu'on lui a désigné; Amélie, presque persuadée qu'on va lui répondre négativement, se décide enfin à demander si c'est là que demeure madame Déricourt. On lui fait signe que oui; elle s'informe en tremblant de la situation de son amie.

— Ah ! voilà donc enfin quelqu'un qui vient voir la pauvre jeune dame, dit la maîtresse de la maison : je la croyais abandonnée du monde entier, et c'est bien en vérité par compassion et par charité que je ne l'ai pas fait conduire à l'hôpital.

— A l'hôpital madame Déricourt, s'écrie Amélie de plus en plus étonnée et suffoquée !

— Quand toutes les ressources sont épuisées, où voulez-vous donc, Madame, qu'on finisse sa vie ? C'est tout au plus si quelques petits bijoux qu'elle m'a remis pourront suffire à payer sa dépense ici. Assurément, si cela devait durer longtemps, il me faudrait bien prendre un parti.

Amélie, pouvant à peine se soutenir de douleur et de saisissement, se fait conduire chez la malade. Au haut d'un escalier fort sombre, on lui indique une misérable chambre. Au fond d'une alcôve sans rideaux est un mauvais lit, sur lequel la mèche d'une veilleuse près de s'éteindre projette

de temps en temps une lumière faible et vacillante. Il semble que ce soit l'image de la personne expirante qui est sur ce grabat.

— Hélas ! se dit mademoiselle Nelville, peut-être que j'arrive trop tard... Elle ne peut voir le visage de madame Déricourt tourné du côté de la muraille ; mais ses mains pâles et amaigries étendues sans mouvement sur la couverture semblent appartenir plutôt à un squelette qu'à une personne vivante.

— Julia ! dit au milieu des sanglots, la douce voix d'Amélie : Julia ! me voici.

La malade se retourne péniblement aussitôt. La visiteuse peut alors considérer les traits tout décolorés de sa pauvre amie. Est-ce bien là celle qu'elle a rencontrée, huit ans auparavant, éblouissante de fraîcheur et de beauté ?

A l'aspect de son ancienne compagne, une rougeur subite mais passagère colore la figure de madame Déricourt, ses yeux alanguis s'illuminent d'un éclair de joie, ses bras se soulèvent, puis retombent sans force ; et l'agonisante d'une voix à peine intelligible dit :

— Ah ! Amélie, que tu es bonne ! Mais pourquoi n'as-tu pas amené mes enfants ? Ne pourrai-je donc les embrasser encore?...

— Tes enfants, mon amie ? Amalia ? Juanita ?

— A moi, à toi maintenant.

— A nous deux, ma bien-aimée... Et les deux anciennes

amies s'embrassent avec une tendresse d'autant plus vive qu'elle est stimulée d'un côté par la compassion la plus vraie ; et de l'autre par la plus profonde reconnaissance.

— Comment se portent-elles, dit la malade ?

— Bien, parfaitement bien. Mais pourquoi, Julia, m'avoir caché leur origine ? Tu devais penser que me dire le nom de leur mère, c'était un stimulant de plus pour me les faire aimer ?

— Je connais ton cœur bienfaisant, Amélie, je me doutais qu'il n'avait pas besoin du prestige de l'amitié pour te faire accueillir deux infortunées ; et puis la honte, la honte d'être descendue si bas, m'a retenue. D'ailleurs, je voulais mourir après te les avoir confiées... pourquoi t'aurais-je causé un chagrin inutile ? plus tard tu aurais su...

— Tu voulais mourir, Julia ! mourir avant que ton heure ne soit sonnée ! Que veux-tu dire par là ?

Julia se cacha la tête sous sa couverture et se mit à sangloter.

— O ciel ! ajouta son amie, as-tu donc perdu tout sentiment de piété ?

— Non, tu le vois : la crainte de Dieu m'a retenue sur le bord de l'abîme ; mais je n'en vais pas moins mourir, mourir désespérée.

— Et pourquoi, ma bien-aimée ?

— Comment oser paraître devant un juge irrité ? A quoi ma vie a-t-elle servi, sinon à l'offenser ? Quand j'étais riche,

je ne songeais qu'à briller, qu'à m'amuser ; devenue pauvre, je n'ai fait que nourrir les plus coupables pensées.

— Mais tu les as surmontées, mon amie.

— Il est vrai, je me suis décidée à attendre que Dieu m'appelât à lui. Depuis huit jours, j'ai bien souffert, va ! Je l'ai fait même avec patience pour l'expiation de mes fautes ; mais seule, seule ainsi si longtemps sans pouvoir mourir, je n'ai pu supporter ma terrible agonie ; c'est alors que je l'ai écrit : au moment de la mort tout orgueil cesse... tu le vois.

— Chère Julia, pourquoi avoir tant tardé à m'instruire de ta position ? Pourquoi surtout n'avoir pas appelé auprès de toi un ministre du Seigneur ? Il t'aurait consolée.

— J'ai bien pensé à recourir à notre bon père Bénédicte, je me suis informée s'il vivait encore, je me suis décidée à l'aller trouver, mais la force m'a manqué.

— Il fallait l'envoyer chercher ?

— Je ne l'ai point osé... il y a si longtemps que je ne l'ai vu !... A l'époque de mon mariage, il m'avait recommandé de ne point m'écarter de la religion ; et moi, entraînée par le plaisir, par l'exemple de tant d'autres, j'ai voulu me conduire à ma guise, m'exempter de tout ce qui pouvait me gêner. Ah ! sans le livre de notre bonne institutrice, que dans mes moments de tristesse je relisais quelquefois, sans les douces paroles que tu me dis le jour même de mon mariage, je serais tombée dans une véritable impiété.

— Bénis Dieu qui l'a conservée, qui te donne le temps de

soulager ta conscience, qui te rendra la santé pour que désormais tu lui consacres ta vie.

Julia joignit les mains aux premières paroles de son amie, et leva les yeux au ciel comme pour le remercier ; mais aux dernières, elle fit un signe négatif en disant :

— Vivre encore, c'est impossible, je suis trop mal ; et d'ailleurs à quoi serais-je bonne au monde ? Au lieu de pouvoir faire le bien que j'espérais, je n'y pourrais être qu'une charge à la société... à toi peut-être... n'as-tu pas déjà assez de mes enfants ?

— Ils font ma joie, mon bonheur : c'est un bien que je ne saurais trop payer.

La malade à ces mots retrouva son plus doux sourire, et regardant son amie avec des yeux remplis de larmes et de joie, elle dit : — N'est-ce pas que mes pauvres petites sont charmantes?... Et dire que j'ai dû les abandonner... que sans doute je ne les verrai plus...

Alors des pleurs amers inondèrent son visage aussitôt empourpré.

— Allons, ma Julia, calme-toi ; je suis là pour veiller à tout ce qui peut t'être salutaire, fie-toi à mon amitié.

— Oui, oui, s'écria la pauvre malade, saisissant de sa main débile celle de son amie : je compte sur toi comme sur un ange envoyé du ciel.

Et fatiguée des émotions qu'elle avait éprouvées, comme du peu de paroles qu'elle avait dites, elle retomba dans

son accablement et sa figure reprit sa pâleur habituelle.

Amélie descendit en toute hâte prier l'hôtesse d'envoyer chercher le médecin le plus voisin et le plus habile, annonçant qu'elle se chargerait de tous les frais relatifs à la maladie ; puis, demandant une plume et du papier, elle traça ces mots qu'elle donna au cocher resté à l'attendre :

Mon digne père, une de vos brebis égarées est retrouvée mourante, je n'ai pas besoin de vous prier de la venir voir bientôt.

Le bon ecclésiastique dormait du plus profond sommeil quand le cocher frappa à sa porte. Malgré son grand âge il fut promptement réveillé ; car, si son corps affaissé avait besoin de repos, son âme ardente pour la charité rendait son oreille attentive la nuit comme le jour au moindre appel.

A la lecture du billet si pressant de mademoiselle Nelville, il fut promptement sur pied. Comme le cocher avait ordre de l'amener dans sa voiture, il précéda le docteur qu'on avait été chercher.

Il trouva Amélie extrêmement inquiète de l'anéantissement dans lequel était retombée son amie.

— Mon père, dit-elle, c'est notre pauvre Julia : peut-être est-elle bien mal ; faut-il la réveiller ?

Le bon prêtre écouta la respiration faible, mais assez calme de la malade et répliqua : — Non, ma fille, elle repose, ne pressons rien : les secours mêmes de la religion pour être efficaces doivent être ménagés.

Vous avez sans doute appelé un médecin, attendons son avis.

Puis examinant tout l'ensemble du triste local où se trouvait madame Déricourt, et la figure si changée de la pauvre jeune femme, il dit à part lui :

— O fragilité des choses humaines ! C'est ici que je retrouve la fille du riche M. Doligny.

Quoi ! les hommes s'attachent à des biens périssables, au lieu d'aimer, de servir celui qui peut seul donner les biens éternels ! O folie ! folie trop commune ici-bas !

Le médecin entra. Fatigué d'une longue journée, il allait se mettre au lit quand on l'avait été chercher ; il ne songea donc pas à user de la patience et de la mansuétude du bon prêtre ; d'ailleurs, si la malade avait besoin de prompts secours, il n'était que temps de se les procurer, tout le monde aux alentours commençant à être plongé dans le sommeil.

Il vola droit au lit de la malade sans crainte de la réveiller, et prit sa main pour en consulter le pouls. Julia aussitôt ouvrit des yeux égarés.

— Quoi ! l'on vient déjà me chercher pour me conduire au tombeau de ma mère, s'écria-t-elle : non, non, qu'on me laisse : je veux encore embrasser mes enfants.... Amélie, ma bonne Amélie, m'as-tu donc abandonnée ?

— Non, chère amie, tu sais bien que j'ai promis de veiller sur toi.

— Ah ! c'est vrai : voilà pourquoi j'ai dormi..... il y a longtemps que cela ne m'était arrivé.

Mais que je suis faible..... une sueur froide me couvre le front. Amélie, Amélie, je vais mourir sans pardon : pourquoi n'as-tu pas appelé M. Bénédiet ?

Aussitôt celui-ci, qui par prudence ne s'était pas montré, s'approcha de la malade et lui dit de sa plus douce voix : — Allons, tranquillisez-vous, ma chère fille : les secours de l'âme et ceux du corps vont vous être donnés.

— Ah ! ceux de l'âme, mon père, il me semble que le corps ensuite sera mieux.

Alors une faiblesse lui reprit et lui coupa la voix.

Le médecin, qui avait examiné la malade, n'avait pas même eu besoin d'entendre ses paroles pour juger qu'un profond chagrin avait amené le dépérissement où elle était tombée.

Après avoir concouru avec son amie à la ranimer, il sortit en disant qu'il allait lui envoyer une potion cordiale.

En descendant, il dit à Amélie qui le reconduisait : Les bons principes qu'a sans doute reçus dans sa jeunesse cette malheureuse dame seront, je l'espère, la cause de son salut même corporel. Combien de personnes qui à l'heure suprême rejettent les secours de ceux qui pourraient leur faire le plus de bien ! Que pouvons-nous alors pour une existence que consume une âme délirante, quand les malades ou ceux qui les entourent repoussent des remèdes efficaces ?

Mademoiselle Nelville, enchantée des prévisions du doc-

teur, se jeta, en rentrant, à genoux dans l'antichambre de la pièce où étaient en conférence l'agonisante et son consolateur ; elle remercia Dieu de ce que le saint homme n'était pas arrivé trop tard ; puis elle invoqua de nouveau la miséricorde céleste pour sa chère et repentante amie.

Sitôt que la potion fut apportée, elle entr'ouvrit discrètement la porte, demandant si elle pouvait entrer.

— Eh ! oui, répondit la malade : ai-je quelque chose à te cacher ? Quand je parle au ministre du Seigneur, un de ses anges peut bien m'entendre.

Pour toute réponse Amélie courut embrasser Julia et lui fit boire une cuillerée de potion.

— Je la prends pour te complaire, dit celle-ci ; mais, en vérité, je me sens déjà mieux ; si tu savais comme je suis soulagée !... l'approche de la mort à présent ne m'épouvante plus.

— Eh ! bien, ma fille, je vais me retirer ; demain je reviendrai vous voir, et je puis vous assurer que votre repentir, votre repentir si sincère vous a déjà justifiée.

Les deux amies s'embrassèrent de nouveau avec des pleurs de joie dans les yeux, et le bon prêtre alla goûter un sommeil d'autant plus doux qu'il était sûr d'avoir fait rentrer au bercail la brebis égarée.

— Mon amie, dit Julia, j'aurais désiré que tu entendisses ma confession ; mais prends sous mon oreiller un cahier qui

t'était destiné et que j'avais recommandé à l'hôtesse de te porter après ma mort.

— Que je suis heureuse de le lire quand tu vis, quand tu vivras, dit la bonne Amélie !

Alors, installée pour toute la nuit auprès de la malade, elle lui fit prendre une nouvelle cuillerée, prit une de ses mains dans la sienne et lut ce qui suit, tandis que Julia s'endormit profondément sous la garde de l'amitié.



CHAPITRE XXII.

HISTOIRE DE LA MÈRE D'AMALIA ET JUANITA.

Je dois à toi, mon amie, à toi qui vas me remplacer auprès de mes enfants, le récit de mes peines, de mes erreurs ; je ne doute pas que la compassion que tu en concevras pour moi, n'augmente encore celle que tu ressens pour les innocentes créatures que je lègue à ta bienfaisance.

Ah ! qu'il serait utile qu'une jeune fille, au sortir de la pieuse maison où elle a été élevée, se trouvât encore entourée de personnes capables de la diriger vers le bien !

J'avais pourtant une bonne, une digne mère ; mais je la vis languir et s'éteindre à la fleur de l'âge, sans que mes prières alors si ferventes pussent la sauver.

Malgré sa sainte mort, bien propre à m'édifier, je me persuadai ou plutôt de dangereuses amies me persuadèrent que Dieu, après nous avoir créées, était indifférent à notre conduite ; et, que pourvu que nous ne fissions de tort à personne, nous pouvions vivre tranquilles, sans nous assujettir

aux pratiques pieuses et conservatrices de la religion auxquelles dans l'enfance on m'avait habituée.

Sous la gouverne d'un père bon, mais tout occupé des intérêts temporels, je me livrai sans cesse aux plaisirs et à la vanité ; ne désirant changer ma position que pour une encore plus belle ; comme si tous les biens de ce monde ne devaient pas nous être ravis à la mort et souvent, hélas ! avant ce terme.

Cependant, au milieu des vaines distractions du monde, la satiété venait parfois m'accabler : la jalousie, les propos médisants ou moqueurs de mes nouvelles compagnes me ravissaient cette paix, cette innocente gaieté qui avait fait le charme de mes premières années : et dans les cercles les plus brillants, je me prenais à regretter les études régulières, les plaisirs sans prétention qui m'avaient naguère occupée.

Alors je revenais vers toi, ma bonne Amélie ; j'embrassais, j'écoutais notre digne institutrice ; le parfum de la vertu semblait rafraîchir, purifier mon âme ; et, si je n'en suivais pas mieux pour cela la sainte religion qu'elle m'avait enseignée, je me mettais à douter, ainsi qu'on voulait me le persuader, que ce fût un bonheur pour moi de m'être affranchie de son joug salutaire.

Cependant le vide du cœur que j'éprouvais me faisait désirer de me marier. Un neveu de ma mère, commis dans notre maison ; avait toutes les qualités qui eussent pu me rendre heureuse ; intérieurement je le sentais et j'eusse pu

appuyer ses vœux auprès de mon père : le bien qui me revenait de ma mère aurait suffi pour qu'il devînt un des associés de notre maison. Malheureusement il n'avait pas une fortune propre à satisfaire ma vanité.

Je me laissai donc guider par l'ambition paternelle, sans vouloir me souvenir des désirs que ma mère m'avait autrefois manifestés, et sans écouter mon cœur qui plaidait quelquefois la cause de mon jeune et vertueux parent.

Si, dans un choix si important, M. Bénédicte eût été consulté, je suis sûre que, connaissant les mœurs si pures de Frédéric, il eût fait pencher la balance de son côté : ah ! que je m'en serais bien trouvée !

Cependant un beau et riche jeune homme est amené dans notre société ; il paraît jeter ses vues sur moi ; mademoiselle de Linieux cherche à m'enlever ma conquête ; je fais mes efforts pour la conserver et me crois la plus heureuse personne du monde quand il vient demander ma main.

Mon père, mécontent de quelques jeux de bourse qui ne lui avaient pas réussi, pense qu'il est avantageux de donner sa fille à un homme ayant sa fortune toute faite ; il ne songe pas qu'il peut être plus dangereux encore de lui choisir pour époux quelqu'un qui n'a rien à faire.

Pour moi, enchantée de l'emporter sur mademoiselle de Linieux, je ne cherche pas à approfondir le caractère de mon futur époux ; je crois l'aimer parce qu'il est beau, parce qu'il

est riche, et j'unis avec bonheur ma destinée à la sienne.

Cependant je ne tardai pas à m'apercevoir que mon mari, nouveau Narcisse, n'aimait que lui ; qu'il ne m'avait épousée que par vanité, car alors j'étais belle ; qu'ayant été fort gâté par une mère idolâtre de sa personne, il n'avait nullement profité de l'instruction qu'on avait voulu lui faire acquérir, et ne possédait aucune des qualités intellectuelles qui pouvaient me plaire.

Cette découverte me fut infiniment pénible, j'étais disposée à l'aimer ; et, si j'avais trouvé en lui un guide sage, éclairé, j'aurais peut-être reconquis cette douceur, cette bonté, cette simplicité, cet amour de mes devoirs que notre digne institutrice avait cherché à m'inspirer, et qu'elle avait quelquefois vantés en moi.

Si du moins j'avais conservé ma piété, je me serais soumise avec résignation à ce que j'appelais mon malheur d'être ainsi mariée.

Déricourt, orphelin de père depuis l'enfance, avait perdu sa mère à sa majorité, et avait déjà fait plus d'une brèche à sa fortune lorsqu'il m'épousa.

Si j'avais eu plus de raison moi-même, au lieu de me dépitier, comme tu me le vis faire un jour pour des bagatelles, j'aurais tâché de gagner le cœur de mon mari à force de douceur et de complaisance ; et, comprenant que le manque d'occupation pouvait l'entraîner dans mille écueils, je me serais efforcée de diriger son esprit vers un but utile.

Une profonde piété m'aurait tenu lieu de la sagesse qui me manquait.

Quand je pense qu'avec notre fortune nous pouvions acquérir quelque beau domaine ; le faire valoir avec ordre et économie ; répandre la joie, le bonheur autour de nous ; assurer l'avenir de nos enfants ; combien je m'en veux de m'être éloignée d'une religion toute de charité, qui, au défaut d'expérience, m'eût guidée et m'eût portée à stimuler en mon mari la bienfaisance à l'aide d'une louable activité.

Mais j'étais dans un monde tout superficiel ; Déricourt aimait à écraser par son luxe toutes les personnes de notre société ; et, loin de l'arrêter, je suivis la malheureuse pente de son orgueil et du mien.

Cependant, l'ayant vu jouer gros jeu, ayant su qu'il se livrait à des paris ruineux, je résolus, en le faisant voyager, de l'enlever au tourbillon qui l'entraînait. Ce fut alors que nous partîmes pour la Suisse.

Tu dus être fort étonnée ainsi que madame Milet, que je n'eusse pas alors cherché à entamer une correspondance avec vous ; mais pouvais-je vous entretenir des écarts de mon mari, de la nullité de son esprit, du peu de charme que j'éprouvais dans sa compagnie ?

Quand je m'extasiais sur les beautés de la nature, je le voyais souvent en détourner les yeux pour remarquer la toilette des voyageurs qui venaient aussi voir les beaux lacs, les glaciers, les majestueuses montagnes de l'Helvétie.

Si ces voyageurs n'avaient pas une tournure élégante, il me débitait à leur sujet mille plaisanteries moqueuses qui me distrayaient désagréablement de la contemplation où j'étais livrée; s'ils étaient bien mis, il me demandait avec une importance puérile si sa cravate ou son chapeau lui allait bien.

Une telle fatuité m'était insupportable et tout dans ma personne devait le lui prouver.

Je m'ennuyais avec lui; il s'ennuyait avec moi, et c'est ainsi que nous revînmes en France.

Toutes nos connaissances ne tardèrent pas à s'apercevoir de notre froideur réciproque, et d'autant plus facilement que Déricourt, entraîné dans des sociétés encore plus dangereuses que ne l'était la nôtre, se trouvait rarement avec moi.

C'est alors que Nathalie, paraissant compatir à mon malheur d'être ainsi dédaignée, me donna le plus dangereux conseil qu'on puisse donner à une jeune femme.

— Tu es belle, me dit-elle, ton mari ne paraît pas s'en apercevoir, force-le à le remarquer en devenant l'une des élégantes les plus courues et les plus à la mode de la capitale.

Il est orgueilleux, il reviendra à toi.

Cette insinuation était trop en rapport avec ma vanité pour ne pas faire impression sur mon esprit.

Mon cœur et mes anciens principes me disaient pourtant qu'il n'était pas bien de me montrer ainsi en public, sans mon mari, au milieu des personnes les plus légères, et que ma réputation pouvait en souffrir.

C'était bien ce que voulait Nathalie qui, par de pareilles imprudences, avait tout à fait compromis la sienne.

Fière de mes triomphes, mais mécontente de moi-même, je restai quelque temps à Paris sans oser t'aller voir non plus que madame Milet, quoique j'eusse gardé de vous le plus tendre souvenir.

Tu pus voir, lors de notre rencontre aux Tuileries, que deux sentiments opposés prédominaient en moi : l'amitié qui à ta vue parla impérieusement la première ; l'amour-propre qui aux yeux du beau monde dont j'étais entourée se trouva peu flatté d'avoir pour amie une maîtresse de pension suivie d'un si petit cortège, qu'elle n'avait pas l'air d'une institutrice en renom.

O vanité des vanités ! Celle que j'aimais de toute mon âme, celle dont le caractère et les vertus me sont aussi bien connus qu'à elle, à elle seule aujourd'hui j'ose confier mes enfants, se crut sans doute alors dédaignée par moi !

Cependant je pensai combien un accueil si froid de ma part avait dû t'être pénible, et, peu de jours après, tu le sais, je voulus réparer ma faute.

Chose étrange ! je te chérissais toujours, ainsi que madame Milet. et je fus enchantée de ne point vous trouver : je sentais que j'eusse rougi devant vous de ce qui faisait ma gloire dans le monde.

Je ne vous laissai point mon adresse, car je demeurais alors chez Nathalie. et je ne doutais pas que vous auriez été

scandalisées de me trouver dans une maison ouverte à tous les vices d'une haute mais peu estimable société.

Cependant un véritable ami, Frédéric, qui, si je l'eusse épousé, eût fait de moi sans doute une modeste et heureuse femme, Frédéric, dis-je, vint chaleureusement me représenter le tort que je faisais à ma réputation en m'affichant comme la *lionne* la plus à la mode du monde fashionable.

— Ah! ma cousine, me dit-il, si ma pauvre tante vivait, quelle peine vous lui feriez en agissant ainsi! C'en fut assez pour me désillusionner de toutes les satisfactions de ma vanité.

Il ajouta : Votre père, retiré à la campagne après avoir éprouvé plusieurs pertes dans sa fortune, souffre peut-être aussi de votre délaissement : allez le voir, chère Julia, et sortez vite du cercle vicieux où votre imprudence vous a retenue jusqu'ici.

J'ignorais les pertes dont me parlait mon cousin : si je les avais sues, mon premier mouvement comme aussi mon premier devoir m'eût conduit auprès de l'auteur de mes jours.

Dès le lendemain de cette visite j'engageai mon mari à quitter Paris pour voler chez mon père.

Quoiqu'il lui répugnât d'aller s'ensevelir ainsi loin de la capitale, il accéda à mes vœux, n'étant pas fâché de m'ôter toutes les occasions de dépense auxquelles je me livrais, tandis que de son côté il aliénait continuellement notre fortune.

Nous trouvâmes mon père assez froid : probablement il était peu flatté que nous eussions autant tardé à venir le voir.

Ce fut sans doute de son mécontentement que data sa résolution de contracter de nouveaux liens.

Sa maison n'était pas gaie, mon mari s'y ennuya, et ce fut lui à son tour qui désira voyager. Nous visitâmes Rome et Florence, et là, les chefs-d'œuvre des arts n'occupèrent et ne fixèrent pas plus ses regards que ne l'avaient fait les merveilles de la nature. Ah ! comme je te regrettais, Amélie, comme j'eusse désiré une compagne qui eût sympathisé de goût avec moi ! Comme je me trouvais isolée dans ce beau pays, où mon mari s'identifiait si peu avec mes sensations !

Enfin je devins mère, et l'amour maternel occupa dès lors tous mes soins, toutes mes pensées. J'allatai moi-même mon enfant et renonçai sans regret à tous les plaisirs dont mon Amalia ne fût pas l'objet. Le nom que je lui donnai, mon amie, te prouve que quoique éloignée de toi, et paraissant t'avoir oubliée, tu n'en étais pas moins présente à mon souvenir.

Pendant que les devoirs de la maternité m'occupaient exclusivement, Déricourt se livrait comme de coutume à sa vie dissipée ; le jeu, les paris diminuaient de plus en plus notre fortune qu'il eût été bon d'augmenter ou du moins de conserver à nos enfants. Je dis nos enfants, car deux ans après la naissance d'Amalia, je donnai le jour à ma petite Juanita.

Il eût été de mon devoir de m'occuper aussi de mon mari, d'entrer dans ses goûts pour les diriger vers notre bonheur

commun. Mais, ne pratiquant plus une religion qui m'eût instruite de toutes mes obligations, je suivais la pente de mon caractère passionné; et, tout au bonheur d'être mère, je négligeais ce qui pouvait affermir et accroître ma félicité.

Déricourt, si longtemps gâté, aurait eu besoin d'une femme adroite qui, s'occupant beaucoup de lui, serait parvenue à lui faire aimer sa maison, et cet ordre, cette économie qui pouvaient seuls y entretenir l'aisance. Tout à fait désillusionnée sur son compte, je n'usai avec lui ni de ces aimables propos, ni de ces douces caresses qui auraient pu le retenir auprès de moi.

Il me témoigna le désir d'aller voir le carnaval de Venise : quoique cela dût encore occasionner des dépenses, je crus faire assez pour son bonheur de ne le point contrarier ; et pour le mien propre, de rester auprès de mes enfants.

C'est de cette séparation que date notre complète ruine. Mon mari, dans une de ces fêtes tumultueuses qu'il allait chercher, se trouva dans une gondole avec une femme astucieuse et coquette qui, ayant bientôt reconnu son faible, ne pensa qu'à l'exploiter à son profit. Elle parut si enchantée de sa grâce, de sa beauté, que d'une simple connaissance il en résulta pour lui une véritable liaison.

Tant que dura le carnaval, elle s'attacha à sa personne comme le plus aimable *cicerone*, et quand il revint à Florence, elle l'accompagna comme ne pouvant plus vivre privée de sa présence.

Bientôt il se montra avec elle dans tous les cercles dont mon amour maternel m'écartait ; alors je fus avertie de son luxe et de sa dépense, plus excessifs que jamais.

Si, employant la douceur et la tendresse, je m'étais seulement efforcée de le détourner de cette liaison dangereuse, je serais peut-être parvenue à la faire cesser ; mais, n'écoutant que la colère et l'amour maternel justement alarmé, je lui fis des reproches qui n'amènèrent que les plus amères représailles.

— Tu me blâmes d'avoir une société à moi, de me montrer en public avec une étrangère ; ne faisais-tu pas la même chose à Paris ? Ne te voyait-on pas partout briguer de nouveaux hommages ? Si tu m'avais aimé, n'aurais-tu pas cherché à ne plaire qu'à moi seul ?

Quoique mon intention dans le temps dont il parlait eût été bonne, ces reproches ne paraissaient-ils pas bien fondés ?

Ah ! qu'une jeune femme est malheureuse quand elle n'a pas un guide sûr qui l'empêche de faire aucune démarche imprudente ! Si j'avais conservé mes sentiments de piété, j'aurais repoussé les insinuations dangereuses qui plaisaient à ma vanité, et je n'eusse écouté que ma conscience. Alors ma réputation sans tache, l'affection que mon mari m'eût portée auraient été des liens de plus pour l'attacher à moi, j'aurais sans doute pu lui faire entendre la voix du devoir et de la raison. Mais la digue des tendres sentiments et de l'estime était rompue, et rien ne sut arrêter la fougue de sa nouvelle passion.

Quand il vit le reste de notre fortune presque entièrement épuisé par ses vaines prodigalités, il eut recours au moyen le plus dangereux pour se récupérer : il joua, et la chance ne cessa de lui être défavorable.

Enfin, un jour, un prix considérable ayant été annoncé pour une course de chevaux, il tenta cette dernière planche de salut. Dans la lutte, il tomba de son coursier et périt misérablement. Digne fin d'un père de famille qui, n'ayant pas su conserver sa fortune à ses enfants, ne sut pas même préserver sa vie du danger pour la leur consacrer !

Ah ! combien je versai de pleurs sur une mort si subite et si prématurée ! Comme je me reprochai de n'avoir pas su m'emparer assez du cœur et de l'esprit de mon mari pour le détourner de tous les amusements ruineux qui l'avaient perdu !

Adolphe n'était pas méchant : une femme plus prudente et mieux conseillée que moi aurait su le captiver ; mais nous étions deux enfants gâtés en nous mariant ; nous avons agi comme tels, et nos pauvres petites filles seront victimes de nos erreurs.

O ma bonne Amélie, si tu veux bien les accueillir, je suis loin néanmoins de déplorer leur sort : une éducation pieuse peut les garantir de tout écart, et leur être plus profitable que les biens que nous pouvions leur laisser.

Une fois veuve, je ne songeai qu'à revenir en France et m'occupai auparavant de régler tous les comptes relatifs à

mon mari. Que de dettes, dites d'honneur, il me fallut acquitter ! En ne gardant pour moi que l'argent nécessaire à mon voyage, j'eus le bonheur de réussir à les payer : dans le pays où je dus abandonner les cendres de mon mari, je ne laissai donc nul souvenir infamant contre sa probité.

Un nom sans tache, voilà le seul héritage que j'aie pu conserver à mes enfants.

Cependant deux espérances pour leur sort à venir me restaient encore : mon père, quoique remarié, n'avait pas dû complètement nous déshériter ; je pensais aussi que, de notre fortune placée chez divers banquiers, plusieurs débris devaient me rester.

Vain espoir ! on m'y montra des reçus en règle signés aussi de ma main. Livrée pendant un temps aux plaisirs, ensuite aux seuls soins de l'amour maternel, j'avais inconsidérément donné ma signature pour recevoir notre capital, tandis que je ne croyais donner des reçus que pour la réception de nos rentes.

Quant à mon père, j'appris qu'il était mort, en laissant à sa femme le peu de bien qui lui restait. Il m'avait richement dotée ; depuis mon mariage je l'avais négligé : il était bien juste que je portasse la peine de mon ingratitude.

Je sortais un jour de chez le dernier de nos banquiers où j'avais appris ma ruine totale ; je descendais l'escalier de sa riche maison, le cœur suffoqué et mon mouchoir sur mes yeux pour cacher mes larmes, lorsque l'une de mes petites

filles qui me précédait, étonnée du peu de soin que je prenais d'elle, jeta un cri. Elle avait marché sur le pied d'une belle petite demoiselle qui montait; celle-ci l'avait repoussée et fait tomber. Je courus relever mon enfant, et regardant celle qui l'avait poussée si rudement pour la gronder, je l'entendis dire à sa mère : Cette vilaine petite fille toute crottée m'a gâté ma jolie bottine!... La mère s'étant retournée, l'œil tout enflammé, je reconnus Nathalie.

Au lieu de se jeter dans mes bras, comme tu l'aurais fait, ma chère Amélie, elle me dit d'un ton méprisant : — Madame, prenez donc garde à vos enfants. Mais votre position est bien changée, à ce qu'il paraît... Votre équipage vous a quittée, et votre cour s'est éclip­sée.

— Hélas ! je suis ruinée, m'écriai-je, ne pouvant plus retenir l'explosion de ma douleur.

— J'en suis fâchée, reprit-elle ; mais je ne puis vous être bonne à rien : j'ai aussi de la famille, moi ; et il en coûte dans ce monde pour soutenir son rang.

En disant ces mots, elle continua de monter l'escalier, et moi de le descendre, comme placées, elle, sur le haut de la roue de la fortune, et moi, en bas, ainsi que c'était maintenant ma position.

Mais cette réflexion me fut encore moins pénible que les paroles froides et malhonnêtes de celle qui s'était dite autrefois mon amie. Lui demandais-je quelque chose ? Pourquoi me parlait-elle comme si je lui eusse tendu la main ? Oh ! si

j'ai bien des torts à me reprocher, je puis du moins me rendre la justice de n'avoir jamais cherché à humilier l'infortune.

Et pourtant, Amélie, qu'as-tu pensé un jour de moi ? O monde ! ô vanité ! comme vous dénaturez le cœur !

Depuis ma rencontre avec Nathalie, mon cœur fut rempli du plus amer désespoir : je ne vis plus pour moi dans la vie que honte et détresse, et je résolus d'en sortir après avoir placé mes enfants en mains sûres.

Qui pouvais-je mieux choisir que toi, Amélie, toi dont je connais si bien les mœurs et le caractère, toi qui t'es montrée toujours mon amie ?

Mon cousin existe encore cependant ; mais je rougirais trop de recourir à lui, à lui dont j'ai dédaigné la main. Je le sais marié d'ailleurs et père de plusieurs enfants. Néanmoins, chère amie, je connais son âme : si mes deux pauvres petites devenaient une charge trop pénible pour toi, adresse-toi à lui : je suis sûre qu'il t'aidera à accomplir la tâche que ton bon cœur va sans doute t'imposer.

Adieu, mon Amélie, je te lègue mes filles, sans avoir besoin de te les recommander. Il m'est inutile aussi de t'engager à prier pour moi, et à apprendre à mes enfants à le faire.

Prier pour moi ! et à quoi bon ? Les pleurs de l'innocence pourront-elles me justifier d'un crime ?

Un crime ! moi finir ainsi, quand, suivant la route vertueuse qui m'avait été indiquée, j'aurais pu avoir une vie si heureuse et une mort si paisible !...

O dangereuses amies qui m'avez perdue ! puissiez-vous revenir de toutes vos erreurs pour n'avoir pas une fin aussi déplorable que la mienne !

(A la suite de ce cahier étaient ces lignes, paraissant plus récemment écrites.)

« Au moment d'accomplir mon funeste dessein, je me suis souvenue des saintes instructions de ma jeunesse : la voix de Dieu m'a retenue. Mais je ne puis vivre longtemps désormais : je me suis séparée de mes enfants ; ne faisaient-ils pas partie de mon existence ?... O Seigneur ! abrégez-la, et agréez cette cruelle séparation comme une première expiation de mes fautes. »

Le lendemain elle avait écrit encore :

« Je les ai revues ces chères petites..... Amélie, j'en suis sûre, les a adoptées : elles étaient déjà chéries, fêtées par ses pensionnaires comme les filles de la maison. Oh ! vivez en paix, mes enfants, sous l'égide protectrice de ma vertueuse amie ; elle est plus digne de vous élever que votre malheureuse mère ; mais ne l'oubliez pas et priez pour elle quand elle ne sera plus. Vous le pouvez, car vous saurez que, si ma fin a été bien douloureuse, elle aura été du moins exempte de crime. »

Amélie avait les yeux pleins de larmes en terminant sa lecture, et Julia, qui après quelques heures de repos venait d'ouvrir les siens, lui dit :

— Tu pleures, mon amie ? Ton cœur m'absout donc de

mes fautes envers toi ? Ah ! s'il en est ainsi, que j'aimerais à vivre encore pour jouir de ton amitié et des caresses de mes enfants !

— Tu vivras, ma bien-aimée ; ton pouls est déjà plus calme, tes traits moins altérés, et.....

— Oh ! non, reprit madame Déricourt ; je ne dois pas le désirer..... t'être une nouvelle charge..... pourrais-je le supporter ?

— Allons, tranquillise-toi, ma Julia ; Dieu qui nous rend l'une à l'autre, le fait sans doute pour notre commun bonheur. Depuis que j'ai perdu ma mère, il me manquait une famille. Je trouve en toi une sœur, une compagne selon mes vœux : tes enfants seront à moi comme à toi ; nous travaillerons ensemble pour les élever, le veux-tu ?

Les yeux de Julia rayonnèrent de joie à cette pensée, et pour toute réponse elle serra la main de son amie.

Peu de temps après elle dit :

— En vérité, je me sens bien mieux ; quelle différence de cette nuit que je passe avec toi, à toutes celles qui se sont succédé pour moi dans l'abandon et l'agonie du désespoir ! Comme la religion et l'amitié sont douces et consolantes ! C'était pourtant mon funeste orgueil qui m'empêchait de me jeter dans leurs bras et de jouir de leurs bienfaits. Ah ! si je t'avais écrit plus tôt ; si du moins je t'avais présenté moi-même mes enfants, que d'heures douloureuses je me serais épargnées !

— Allons, ne pense plus à tout cela, mon amie ; rappelle-toi seulement une consolante pensée que tu as dû trouver dans le livre de madame Milet :

Après les jours de deuil il revient de beaux jours.

— Amélie, s'écria Julia, demain, demain, n'est-ce pas, tu me feras voir mes enfants ?...

— Oui, ma bien-aimée.

Et les deux amies s'embrassèrent de nouveau, se regardant avec des yeux où brillaient la joie, l'espérance, l'amitié, l'amour maternel, comme s'ils eussent été les miroirs d'une seule âme où se reflétaient et se confondaient tous ses sentiments réunis.

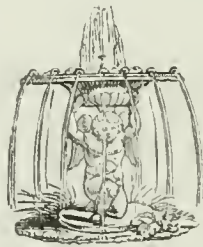
Le matin, le médecin et le bon prêtre trouvèrent leur malade infiniment mieux. Le premier lui prescrivit pour la journée de légers aliments ; car il jugea que l'affaiblissement où il l'avait trouvée la veille, provenait surtout d'un manque de nourriture occasionné par l'excès du chagrin. L'autre lui apportait le saint viatique, et le bonheur de Julia en le recevant rendit la cure presque complète.

Après les actions de grâces qu'elle prononça intérieurement avec beaucoup de piété, elle dit timidement à M. Bénédicte :

— Mon père, en expiation de toutes mes fautes, sans doute que vous m'interdirez aujourd'hui le plaisir d'embrasser mes

enfants; je m'y sou mets sans murmure, si telle est votre volonté.

— Et pourquoi, ma fille, vous interd irais-je ce plaisir? Il faut faire à Dieu le sacrifice de notre vie et de toutes nos affections, quand il le demande; mais quand il prolonge notre existence pour que nous le servions encore, il ne nous défend pas les satisfactions du cœur qui peuvent accélérer notre guérison. Je vais moi-même chercher vos filles; elles me connaissent, car chez leur mère adoptive je leur ai donné du bonbon.



CONCLUSION

Il est inutile de dire que la joie de madame Déricourt, en revoyant ces chers objets de sa tendresse, le calme de son âme et les soins dont l'entourait Amélie, lui rendirent bientôt la santé.

Elle ne tarda pas à rentrer dans la paisible demeure qu'elle avait souvent regrettée, et s'associa avec courage aux occupations de son amie.

La langue italienne qu'elle possédait bien, la musique qu'elle avait toujours cultivée, lui donnèrent les moyens de s'utiliser dans le pensionnat. Quoique la tâche de l'enseignement lui parût d'abord un peu pénible, elle s'y soumit avec zèle, se trouvant heureuse d'indemniser ainsi la bienfaitrice de ses enfants.

Pour que la tendresse que les deux amies portaient à ces intéressantes créatures ne fût jamais cause entre elles d'aucune altercation, elles se partagèrent ce qu'elles appelaient leur trésor : Amélie garda auprès d'elle celle qui portait son nom, et dont elle pouvait commencer déjà les petites études :

Julia continua de soigner Juanita ; mais ayant une entière confiance dans les lumières et l'expérience de sa compagne, elle voulut s'identifier toujours à son mode d'éducation.

— Reprends-moi, lui disait-elle quelquefois, quand mon amour maternel me rend aveugle sur les défauts de mon élève ; je veux que nos enfants soient aussi bonnes l'une que l'autre, afin qu'elles nous soient également chères à toutes deux.

Les deux petites continuèrent d'appeler leur mère *mia madre*, ou maman ; mais pour donner aussi un nom de famille bien doux à mademoiselle Nelville, elles l'appelaient *mia zia*, c'est-à-dire *ma tante*, ou plus souvent *zia madre* (1), et quand les deux amies parlaient d'Amalia et de Juanita, elles disaient toujours *nos filles, nos enfants, etc.*

Madame Milet, que son grand âge ne rendait pas indifférente à ce qui se passait autour d'elle, vit avec beaucoup de plaisir la réunion, le parfait accord, la douce piété de ses anciennes élèves ; elle trouvait ainsi leur bonheur assuré pour cette vie et pour l'autre.

Il y avait quelques mois qu'elles vivaient ensemble et goûtaient les charmes de l'amour maternel et de l'amitié, lorsqu'un monsieur se présenta chez la jeune institutrice, annonçant qu'il voulait lui parler en particulier.

Elle se rendit à son appel, et ce monsieur lui dit qu'étant

(1) Tante-mère.

le parent le plus proche de Julia, il venait savoir si elle en avait des nouvelles ; car pour lui, il avait écrit inutilement en Italie pour en obtenir.

— Elle est ici, monsieur, et je vais l'appeler.

— Dieu soit béni ! s'écria-t-il ; puis en même temps il refint Amélie, en disant : Permettez, mademoiselle, j'ai une communication importante à vous faire... Ma cousine se croit entièrement ruinée.

— Cela n'est que trop vrai, monsieur.

— Quel chagrin je lui aurais épargné si j'avais su plus tôt son adresse !... Hier seulement, car je n'habite plus Paris, j'ai rencontré une dame qui m'a dit l'avoir vue dans un état voisin du désespoir ; et cette indigne amie ne l'a point secourue ; mais je me suis souvenu de la tendresse que si justement Julia vous portait, et j'ai bien pensé que vous pourriez me mettre sur ses traces.

Sur un nouveau mouvement qu'Amélie fit pour sortir, il ajouta :

— Pardon, j'ai d'utiles renseignements à vous demander. Mon oncle, obsédé par sa nouvelle épouse, qui voulait accaparer seule sa succession, et sentant sa mort prochaine, me remit une somme considérable en me disant : « Je sais que
« ma fille et son mari dissipent tout leur bien ; je ne veux
« pas laisser leurs enfants sans ressource. Je te confie cette
« somme pour que tu la places sur la tête de mes petites-
« filles, ou que tu la rendes à leur mère selon sa conduite. »

— Je veux donc avant d'agir, ajouta plus bas cet honnête parent, avoir votre avis : Que pensez-vous de ma cousine ?

Il se passa alors dans l'âme d'Amélie une grande perplexité. Julia va se retrouver dans l'aisance, pensa-t-elle ; elle va me quitter et ses filles seront à elle seule.

Cependant sa droiture naturelle l'emporta sur l'espèce d'hésitation qu'elle éprouvait, par la crainte de voir tous ses rêves de bonheur détruits ; et elle dit :

— Monsieur, Julia a reçu la leçon du malheur ; elle est maintenant la sagesse, la vertu et la piété mêmes. Vous pouvez sans danger la rendre maîtresse de son bien.

Madame Déricourt n'eut pas plutôt revu son cousin, n'eut pas plutôt su la nouvelle qu'il lui annonçait, qu'elle se jeta dans les bras de son amie, en s'écriant :

— Amélie, nos filles seront riches, mais nous n'en resterons pas moins toutes deux leurs mères, et n'en continuerons pas moins à vivre ensemble, n'est-ce pas ?

Oh ! comme ces paroles furent douces à son amie, et comme elles prouvèrent bien à Frédéric que mademoiselle Nelville ne s'était pas trompée dans le jugement qu'elle avait porté de Julia !

Les deux anciennes compagnes restèrent encore plusieurs années dans la même position, pour accroître leur fortune et celle d'Amalia et de Juanita, qu'elles voulaient d'ailleurs élever dans une sage médiocrité.

Madame Déricourt, dont l'âme avait été si bien retrempée

par le malheur et par son retour à la piété, trouva que le travail est encore un grand préservatif contre l'ennui, les regrets du passé et les vices où peuvent entraîner le monde et l'oisiveté.

Quand elle vit mademoiselle Nelville fatiguée de sa laborieuse carrière, elle l'engagea à céder à une autre son établissement, et eut le plaisir de la recevoir à son tour sous le toit de l'amitié, que leurs deux aimables filles surent embellir.

Cette famille, rapprochée de celle de Jenny, fut toujours paisible et heureuse, autant que le sont d'ordinaire celles où règnent l'union et la vertu.

Nos trois amies, maîtresses de leur temps, furent les dames de charité les plus zélées de leur quartier, et surent augmenter leur félicité en allégeant les peines de leurs semblables.

La mort édifiante de madame Milet les affermit plus que jamais dans la piété, car elles eurent la preuve qu'une douce mort est la récompense d'une sainte vie.

Julia, dans l'une de ses visites comme dame de charité, fut bien étonnée d'avoir à secourir l'ainée des demoiselles de Linieux, tombée dans la misère. Elle observa en cette occasion le plus beau précepte du Seigneur : « Rendez le bien pour le mal. »

En effet, outre qu'elle lui prodigua les secours temporels qui lui étaient nécessaires, elle tâcha de convaincre son

esprit des vérités éternelles, qu'autrefois la malheureuse créature s'était efforcée de faire disparaître du sien.

Elle parvint à ramener cette insensée à la religion, en prenant, grâce aux bienfaits, le chemin de son cœur.

Elle apprit d'elle la fin malheureuse de la brillante Nathalie. Cette orgueilleuse personne se livra tellement au luxe et à la coquetterie que son mari obtint contre elle une séparation qui la priva même de ses enfants.

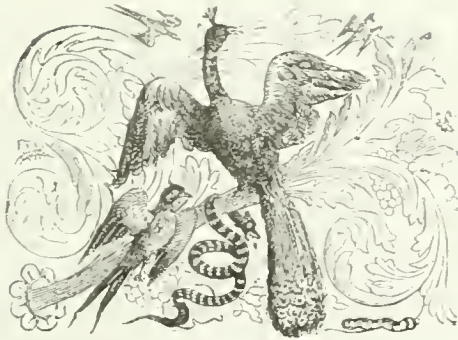
Une maladie, résultat de ses excès, ayant mis ses jours en danger, elle appela des médecins qui jugèrent ses maux incurables et ne purent que l'exhorter à la patience. Entourée d'une famille qui l'eût chérie et bien soignée, d'un saint ami qui lui aurait donné l'espérance d'une autre vie après celle-ci, elle aurait pu prolonger son existence, ou mourir du moins en paix ; mais livrée au plus violent chagrin, elle accéléra ses maux et périt en désespérée. Elle avait voulu vivre en esprit fort, et elle n'eut pas la force de mourir en malade résignée, funeste résultat de son manque de foi !

Oh ! comme nos trois amies, en apprenant une si triste destinée, remercièrent Dieu de l'éducation qu'elles avaient reçue, et dont les bons principes les avaient maintenues ou ramenées dans la bonne voie ! Comme elles firent tout, par leurs exhortations et leurs bons exemples, pour inspirer à leurs enfants une profonde piété !

— Les sciences, les talents que nous nous efforçons de vous faire acquérir, leur disaient-elles souvent, ne seraient

rien ou bien peu de chose pour votre bonheur, sans la religion qui est la base de toutes les vertus.

Elle console, elle encourage,
Elle chasse le vice, elle adoucit les mœurs,
Elle rend fort, elle rend sage,
Et verse l'espoir dans les cœurs.



J O B

POÈME.

L'ange chassé des cieux pour son orgueil impie,
Jaloux du sort promis au vertueux mortel,
S'attachant à ses pas tout le cours de sa vie,
Vent le précipiter dans l'abîme éternel.
Il n'est enivremens et ruses qu'il n'emploie
Pour l'éloigner du bien, du seul et vrai bonheur ;
Corrompre la vertu c'est son unique joie,
Joie infernale autant que sa sombre fureur.
Quand il ne parvient pas à ses desseins coupables,
Que le cours d'une vie est limpide à ses yeux
Comme celui d'une onde où se mirent les cieux,
Sa rage est à son comble ; et les feux effroyables
Qui doivent l'embraser dans le fond des enfers
Sont moins brûlants pour lui que tous ceux de la haine
Qui dévorent son cœur envieux et pervers.

Béelzébuth éprouva cette incessante peine
En contemplant de Job l'éminente vertu :
Furieux, il disait que sa vie exemplaire
Était le résultat de son destin prospère ;
Que sous les coups du sort il serait abattu ,

Que son amour de Dieu n'était qu'hypocrisie,
 Espoir de nouveaux biens, intérêt personnel,
 Feu qui mourrait bientôt sous l'ouragan du ciel,
 Ou qui se changerait en haine, en frénésie,
 Sous le poids des chagrins inhérents à la vie.

Le Très-Haut, irrité des indignes clameurs
 Qui d'un juste mortel souillent la renommée,
 Permet au noir démon d'assouvir ses fureurs
 Sur l'objet dont son âme est de haine enflammée.

Dieu veut à tous les yeux découvrir la beauté
 D'un cœur où resplendit la seule charité.
 C'est l'exemple touchant qu'il propose à la terre
 Pour apprendre aux humains, faibles dans le malheur,
 Comment au sein des maux le juste persévère
 Dans la foi, la vertu qui consolent son cœur.

Job avait tous les biens qui font aimer la vie :
 Santé, force, richesse, et de nombreux enfants
 Des vertus de leur père heureux et triomphants,
 Famille du Seigneur et du pauvre bénie.

Par les plus beaux hymens il avait vu dix fois
 Se doubler ses enfants, sa plus douce richesse :
 Les gendres et les brus dont il avait fait choix
 Accroissaient dans son cœur la joie et la tendresse.

Chacun de ses enfants dans un riant séjour
 Vivait pour le bonheur, les bienfaits et l'amour ;
 Mais, regrettant parfois la maison paternelle,
 Tous, à des temps marqués, y revenaient heureux ;

Où, cultivant toujours l'amitié fraternelle,
 Se plaisaient tour à tour à recevoir chez eux
 Les compagnons chéris de leur joyeuse enfance.
 Ah ! quel bonheur touchant et rempli d'innocence
 Goûtaient le père alors et les filles, les fils !

Heureux ainsi celui dont l'œil de gaieté brille,
 S'il voit tous ses amis en voyant sa famille
 Et si dans sa famille il voit tous ses amis !
 Heureux, heureux encor celui dont l'âme aimante
 Trouve dans un devoir le plus doux des plaisirs,
 Qui peut les remplir tous dans sa vie innocente,
 Et dont le cœur si pur n'a pas d'autres désirs !

De Job, de ses enfants telle était l'existence :
 Offraient-ils au Seigneur leurs prières, leurs vœux,
 Le tendre sentiment de la reconnaissance
 En les satisfaisant les rendait plus heureux ;
 S'obliger, se chérir était leur jouissance ;
 Exercer constamment l'active bienfaisance,
 Un besoin, un plaisir, un vrai bonheur pour eux.

Un ennemi de Dieu, jaloux de sa puissance,
 Pouvait seul attenter à la félicité
 De ces mortels bénis de la Divinité
 Qui, goûtant ici-bas un bonheur sans mélanges,
 Offraient le doux tableau de l'heureux sort des anges.

Sur le soir d'un beau jour, assis sur le gazon,
 Job contemplant les cieus et leur magnificence,
 Il adorait celui qui pour l'homme si bon
 Par les plus grands bienfaits annonce sa puissance.

Chaque troupeau bêlant qui passait tour à tour,
 L'arbre chargé de fruits, couronnant la prairie,
 L'onde qui l'arrosait, et les champs d'alentour,
 Tout lui marquait les soins de Dieu pour notre vie.
 Vers le soleil couchant lorsqu'il portait ses yeux,
 S'il voyait s'éclipser l'astre au front radieux,
 Du doux flambeau des nuits la lueur argentine,
 Lui montrait de nouveau la Majesté divine
 Prévoyant avec art au charme de nos sens.
 Un saint enthousiasme était le pur encens
 Qui s'élevait au ciel de son âme charmée
 Vers l'Être qu'on ne peut nommer qu'en l'adorant ;
 Puis l'herbe qu'il foulait et la brise embaumée,
 Tout ramenait son cœur vers cet Être si grand.

De l'Univers entier, revenant à lui-même,
 Il bénissait encor cette bonté suprême
 Qui, répandant sur lui des bienfaits si nombreux,
 Le rendait des humains l'être le plus heureux.
 Le cœur rempli d'amour comme de gratitude,
 Profondément ému, Job s'écrie à genoux :
 « Pourquoi, pourquoi, Seigneur, tant de sollicitude
 « Pour un faible mortel qui n'est rien devant vous ?
 « Commandez-moi du moins choses plus difficiles
 « Que de vous adorer, de suivre votre loi :
 « Abraham, Isaac se sont montrés dociles,
 « Vous les avez bénis ; mais je n'ai rien fait, moi,
 « Pour mériter de vous ces marques de clémence. »

Comme il disait ces mots, un serviteur s'avance,
 Haletant, éperdu, plein d'horreur et d'effroi :

— Maître, dit-il, vos biens, voisins de l'Arabie,
 « Par des gens de ce peuple ont été saccagés ;
 « Vos chameaux si nombreux, de vos moissons chargés,
 « Ont tous été menés sur la terre ennemie.
 — Et mes bons serviteurs ? — Excepté moi, tués.
 — Infortunés ! dit Job : ma plus cruelle peine
 « Est d'apprendre leur mort ! D'autres biens situés
 « Auprès des Chaldéens, seront mon seul domaine :
 « Ainsi Dieu l'a voulu, je dois m'en contenter. »

Comme il parlait encore, arrive hors d'haleine
 Un autre serviteur qui vient lui raconter
 Que ces champs, qui formaient désormais sa richesse,
 Sont tombés au pouvoir des ennemis voisins,
 Et qu'avec ses troupeaux ils sont aux Chaldéens.
 « Dieu m'avait tout donné, » dit Job avec tristesse,
 Mais l'esprit calme et le front résigné :
 « De me le conserver m'a-t-il fait la promesse ?
 « Et devais-je en ce monde être seul épargné,
 « Quand tous les fils d'Adam éprouvent sa justice ?
 « Jusqu'ici sa bonté me fut toujours propice ;
 « Mais je dois à mon tour enfin me souvenir
 « Que l'Eden ici-bas ne doit plus se rouvrir. »

Le démon, furieux du calme de son âme,
 Jure d'anéantir cette ferme vertu.
 « Je saurai bien, dit-il, le perdre par sa femme :
 « A l'aspect de ses pleurs il doit être abattu. »

Elle montre en effet une douleur mortelle
 Lorsque de leur ruine elle apprend la nouvelle.

Le désespoir, troublant son esprit agité,
 Met l'imprécation, le blasphème à sa bouche.
 Mais Job avec tendresse, avec sévérité,
 Réprime dans son cœur ce sentiment farouche :
 « As-tu donc oublié, dit-il avec douceur,
 « Tous ces jours écoulés dans la paix, le bonheur ?
 « Ah ! la bonté de Dieu m'est toujours manifeste !
 « Il m'a laissé des bras, un toit ici me reste :
 « Je pourrai travailler pour soutenir nos jours,
 « Et tous nos bons enfans nous prêteront secours. »

Sa compagne rougit d'être si peu semblable
 Au vertueux époux que lui donna le ciel,
 Et prosternée à terre, en fait à l'Éternel
 Au milieu de ses pleurs une amende honorable.

Après un jour fécond en chagrins si nouveaux,
 Les deux époux goûtaient dans un sommeil paisible,
 Grâce à la paix du cœur, l'oubli de tous leurs maux ;
 Mais l'ennemi de Job, présent, quoique invisible,
 Veillait pour ressentir les plus noires fureurs,
 Et pour lui susciter de nouvelles douleurs.

Il appelle des mers les plus terribles ondes,
 En nuages épais les fait se réunir ;
 Pour les entre-choquer et pour les soutenir,
 Il déchaîne les vents d'au delà des deux mondes ;
 Puis du fond des enfers, excitant mille flammes,
 Il les fait s'élever pour sillonner les cieux.
 A cet aspect, l'effroi glace toutes les âmes ;
 Mais, lui, se réjouit de ce désordre affreux.

Le vertueux mortel qui provoquait sa rage,
 Dormait comme bercé par un songe flatteur :
 Il était accueilli sur un autre rivage
 Par ses heureux enfants qui, tous, chantaient en chœur
 Le plaisir de le voir échapper au naufrage.
 Ce rêve lui faisait retrouver le bonheur,
 Et de ses sens émus était un doux mirage.

Le tonnerre bientôt, par ses bruyants éclats,
 Semble ébranler son toit ; et sa femme qui pleure,
 Tout effrayée, accourt se jeter dans ses bras.
 Tremblant, il la soutient et sort de sa demeure,
 De sa demeure, hélas ! qui serait son tombeau !...
 A peine est-il dehors que plusieurs coups de foudre
 Sur son paisible toit éclatent de nouveau.
 Ses meubles, sa maison, tout est rédnit en poudre :
 Job de tous ses trésors n'a plus rien ici-bas.

Le démon avec joie a vu couler ses larmes.....
 Il triomphe..... ces pleurs ont pour lui tant de charmes !

Mais Job s'écrie : « O Dieu ! je ne murmure pas !...
 « Vous me l'aviez donné ce toit de mon enfance,
 « Ce berceau de mes fils, comme de mes aïeux ;
 « De me le retirer vous avez la puissance :
 « Soyez béni toujours, ici-bas comme aux cieux !... »

Cependant en voyant son épouse éperdue,
 Au milieu des débris, sur la terre étendue,
 De nouveau, de ses yeux s'échappent mille pleurs :
 Sa force s'affaiblit devant tant de douleurs.

Il veut la relever ; mais dans sa plainte amère
 Elle dit : « Laisse-moi mourir là, sur la terre :
 « Nous n'avons plus d'asile où finir nos vieux ans...
 « Nous avons tout perdu !... — Non, oh ! non, non, espère, »
 Dit Job, les yeux au ciel : « Là nous avons un père,
 « Et dans nos bras bientôt nous aurons nos enfants. »

Elle est mère..... ce mot a calmé sa souffrance.
 « Pardon, réplique-t-elle, ah ! dans mon désespoir
 « J'oubliais mes enfants dont la reconnaissance
 « D'adoucir nos malheurs va se faire un devoir.
 « Partons, volons vers eux !..... » Et cette infortunée
 Qui tout à l'heure encore invoquait le trépas,
 Par l'espoir, la tendresse à présent entraînée,
 Déjà de son époux veut devancer les pas.

Tous deux s'acheminaient vers la plaine fertile
 Où leurs tendres enfants allaient les accueillir ;
 L'un l'autre ils soutenaient leur marche encor débile
 Après de si grands coups venant les assaillir,
 Quand un homme en pleurant devant eux se présente.
 « Ah ! dit Job, le tableau d'un être infortuné
 « Rendra mon âme encor bien plus compatissante ;
 « Car je ne pourrai plus d'un secours spontané
 « Adoucir aussitôt sa cruelle misère !...
 « Mais tous mes fils sont bons : ils donneront pour moi...
 « J'accomplirai toujours une bien douce loi,
 « Si j'indique à leurs cœurs le bien qu'ils peuvent faire. »
 Il interroge alors cet homme sur ses pleurs,
 Lui promet d'en tirer la source trop amère,

Ajoutant : « J'ai des fils qui vont sur vos douleurs
« Verser, ami, bientôt un baume salutaire.

— Des fils ! dit l'étranger, ne vous en flattez pas,
« O père malheureux, autant que respectable !
« C'est pour vous aujourd'hui que le chagrin m'aceable :
« Vos enfants ! vos enfants ! ils ne sont plus, hélas !
« Tous réunis hier au banquet de famille,
« Le toit qui les couvrait s'est abîmé sur eux :
« Il ne vous reste pas un fils, pas une fille
« Pour essayer vos pleurs dans ce malheur affreux. »

Job est anéanti sous un coup si terrible,
La pâleur de son front dit toute sa douleur ;
Pour sa femme, elle montre un désespoir horrible ;
Son chagrin, ses regrets se changent en fureur.
Job ne voit, n'entend rien, dans sa douleur profonde,
Il lève enfin au ciel ses bras appesantis
Et s'écrie : « O mon Dieu ! mon Dieu, maître du monde !...
« Vous qui m'aviez donné mes filles et mes fils,
« Vous voulez me punir de mon trop de tendresse,
« De l'orgueil paternel dont mon cœur était plein ;
« Pardonnez mes regrets, pardonnez ma faiblesse.....
« Tous mes enfants chéris seront dans votre sein
« Plus heureux qu'ici-bas. Que ma douleur expie
« Les fautes qui parfois ont pu souiller leur vie !
« A leur âme, Seigneur, ah ! daignez faire paix ;
« Et moi, je veux, mon Dieu, vous bénir à jamais !
— Le bénir ! le bénir ! s'écrie exaspérée
« Son épouse qu'irrite une telle vertu,
« Moi, je veux le mandire, oui, toute la durée

« D'un cœur qui par ses coups est par trop abattu.
 — Malheureuse ! dit Job : ah ! renonce au blasphème,
 « Dieu qui nous donna tout, a pu tout nous ravir :
 « Nous devons nous soumettre à son décret suprême,
 « Soit qu'il nous récompense ou veuille nous punir. »

Le démon qu'exaspère une vertu si pure,
 Ose jurer pourtant qu'il en sera vainqueur :
 « J'ai, dit-il, épuisé tous mes traits sur son cœur,
 « Que son corps soit soumis à des maux sans mesure !... »

Job, en butte aux fléaux de son adversité,
 Est encore assailli par une lèpre hideuse.
 Ceux qu'il a secourus dans la prospérité
 Le fuient, repoussés par cette plaie affreuse.
 Il n'a pour reposer son corps endolori
 Que la litière ôtée aux animaux immondes ;
 Les injures du temps le trouvent sans abri,
 Rien n'apporte du calme à ses douleurs profondes :
 Sa femme, à ses côtés, loin de les adoucir,
 Ne peut qu'aigrir son sang par ses cruels reproches.
 « A quoi servaient les dons qui vous faisaient chérir,
 « Dit-elle, voyez-vous des amis ou des proches ?
 « Si nous avions gardé tous ces dons répandus,
 « Nous pourrions soulager vos maux et nos misères ;
 « Toutes vos charités sont des bienfaits perdus,
 « Inutiles pour nous autant que vos prières. »
 Job répond en montrant et le ciel et son cœur ;
 Mais elle le regarde avec un ris moqueur.

Cependant trois Hébreux que, depuis son jeune âge,

Comme de vrais amis il a considérés,
 Apprenant ses malheurs, se mettent en voyage
 Par la compassion, la tendresse attirés.
 Quand il les aperçoit, il sent de douces larmes
 Mouiller ses yeux ardents qui n'en répandaient plus.
 Il va de l'amitié goûter enfin les charmes :
 Ici-bas tous ses biens ne sont donc pas perdus?...
 Il leur ouvre ses bras en exprimant sa joie,
 Les nomme ses sauveurs et ses frères chéris.
 Mais eux, à son aspect, d'étonnement surpris,
 Expriment leur dégoût en le voyant en proie
 A ce mal dévorant qui le mène au cercueil
 Et qu'un lambeau de lin ne cache pas à l'œil.

Loin de sa couche infecte ils restent en silence.....
 Enfin Sophar, l'un d'eux, auprès de lui s'avance
 Et les pleurs dans les yeux s'apprête à lui parler.
 Job lui sourit, son cœur s'épanouit d'avance,
 La voix de l'amitié sait si bien consoler !...

— Quoi ! dit Sophar, ainsi le juste ciel t'accable,
 « Toi que je vis heureux et de chacun béni !...
 « De quel affreux forfait t'es-tu rendu coupable
 « Pour être maintenant si fortement puni ?
 — Affreux forfait ! dit Job, m'en penses-tu capable ?
 « O mon ami ! ce coup manquait seul à mon cœur !
 « Sans doute, devant Dieu, nul n'est irréprochable ;
 « Mais du mieux que j'ai pu j'ai servi le Seigneur ! »

Pour Baldad, il reprend : — Tu mens, ou tu blasphèmes !
 « Veux-tu d'avenglement nous taxer l'Esprit-Saint,

« Ou de légèreté, ses jugements suprêmes?...
 « Dieu peut-il châtier qui l'aime et qui le craint?
 — Injurieux amis, considérez ma vie !
 « Je mis tous mes efforts à pratiquer le bien.
 — Hélas, que de vertus ne sont qu'hypocrisie !
 « Dit Elphas, à ta vue, on ne croit plus à rien :
 « Ou tes maux sont le prix, le châtement du vice,
 « Ou dans le ciel enfin il n'est plus de justice.
 — Ne croyez pas cela, dit Job, ô mes amis !
 « Celui qui nous créa dans sa toute-puissance,
 « Qui veut qu'après de lui nous puissions être admis,
 « Veut sans doute qu'on l'aime avec persévérance,
 « Qu'on le bénisse encor même au sein des revers.
 « Ah ! puissent tous les maux que j'ai déjà soufferts
 « Me faire mériter l'auguste récompense
 « Qu'il promet d'accorder un jour à ses élus !... »

Ses amis, étonnés, ne lui répondent plus ;
 Pour lui, le cœur encor tout plein de leurs injures,
 Il s'écrie : « O mon Dieu, pardonnez les murmures
 « Qu'élevaient en mon cœur les sévères discours
 « D'une amitié sans doute éteinte pour toujours.
 « Vous m'aviez donné tout, honneur, santé, richesses,
 « Enfants, amis, hélas ! pour moi tout a fini ;
 « Mais vous, vous me restez, je crois en vos promesses :
 « Ah ! que votre saint nom soit à jamais béni ! »

Le démon, confondu, baisse sa tête hideuse :
 Cette vertu si grande en sa simplicité
 L'emporte cette fois sur sa malignité.

Tout à coup du Très-Haut la voix majestueuse

Reproche aux trois amis leur inhumanité :

« Quoi! c'est une parole injuste, injurieuse
 « Que vous fîtes entendre à ce cœur attristé!.....
 « Par la compassion soulager l'infortune
 « Devait être pour vous la plus sainte des lois ;
 « Et, manquant de pitié, cette vertu commune,
 « Des maux de l'amitié vous accroissiez le poids!.....
 « Soyez maudits..... à moins qu'un serviteur que j'aime,
 « En me priant pour vous, ne désarme ma main,
 « Et ne détourne ainsi de vos fronts l'anathème!..... »

Job, souscrivant d'avance à cet ordre divin,
 Par ses pleurs demandait le salut de ses frères.
 Il l'obtint et bientôt vit finir ses misères.

Il eut d'autres enfants qui firent son bonheur,
 De vrais amis, pour lui remplis de sympathie,
 Par eux-mêmes jugeant toujours son propre cœur ;
 Puis enfin tous les biens qui font aimer la vie.

Ce n'est point ici-bas que Dieu dans sa bonté
 De notre amour pour lui toujours nous récompense ;
 Mais servons-le sans cesse avec fidélité :
 Ses desseins sont cachés à notre intelligence.
 Celui qui dans nos cœurs a placé l'espérance
 Et le désir de biens permanents, infinis,
 Qui n'a rien fait en vain dans sa toute-puissance,
 Puisqu'il veut la vertu, doit en donner le prix.

PRIÈRE A LA MADONE

Deux enfants chérissaient leur mère,
Rien n'est plus juste en vérité :
Est-il amie aussi sincère,
Aussi pleine de soins, de douceur, de bonté ?

Mais cet amour qui fait la joie
De tant de petits cœurs aimants
Quand leur tendresse se déploie
Dans les plus doux embrassements,
Causait de Louis, de Georgette,
L'inquiétude et la douleur :
Souvent ils pleuraient en cachette,
Ne comprenant pas leur malheur.

Cette mère tendre, attentive,
Qui naguère était leur bonheur ;
Aujourd'hui triste et malade,
Semblait être blessée au cœur.

Ses deux enfants, sa jouissance,
Ne paraissaient plus la charmer ;
Elle semblait fuir leur présence :

Son âme en proie à la souffrance
 Avait-elle cessé d'aimer ?

Où ! non, la chose est impossible :
Un cœur de mère est un trésor d'amour ;
 Toujours, toujours elle est sensible
 Au sort de ceux qui lui doivent le jour.

C'était cette sollicitude
 Qui de Marie en pleurs augmentait les tourments :
 Pour son époux alors pleine d'inquiétude,
 Soupirant à tous les moments,
 Elle craignait que son fils, que sa fille,
 Fussent bientôt sans protecteur.
 Le chef aimé de sa famille
 Avait péri sans doute au champ d'honneur .
 Un grand combat, plus de nouvelles,
 Tout lui faisait prévoir le deuil.
 Depuis trois mois livrée à ses terreurs mortelles,
 La jeune femme aussi descendait au cercueil.

Quand ses enfants, dans leur ivresse,
 Les bras ouverts, le front joyeux,
 Venaient par un baiser lui marquer leur tendresse,
 Loin de leur rendre une caresse,
 De ces êtres chéris détournant ses beaux yeux,
 On la voyait les porter vers les cieux ;
 Et les pauvres enfants, en larmes,
 S'en allaient, le front attristé,
 Tous les deux à l'écart, se conter leurs alarmes,
 Déplorer cette dureté.

— Qu'avons-nous fait pour lui déplaire ?

Disait Louis en soupirant.

« Ma sœur, jamais te montres-tu légère ?

« Es-tu taquine, entêtée ou colère ?

« Ce qu'on te dit, ton cœur aussitôt le comprend.

— Et toi, n'es-tu pas un bon frère ?

« Je te trouve meilleur, moi, plus tu deviens grand.

— Mes enfants, leur dit leur nourrice

Qui, veuve devenue, habitait le séjour

Où son zèle fut si propice :

« N'accusez jamais de caprice

« Celle qui vous donna le jour.

« C'est un grand tort, une grande injustice,

« Mes amis, d'oser murmurer

« Contre de bons parents qu'on doit tant honorer !

« Jésus, aux enfants si propice,

« Ne vous le pardonnerait pas.

« Votre mère est faible et souffrante,

« Elle est triste, bien triste, hélas !

« Priez pour elle, enfants, d'une voix supplante :

« Peut-être pourrez-vous la sauver du trépas.

« Priez aussi pour votre père,

« Pour qu'il revienne dans vos bras,

« Cela sauverait votre mère.

— Prions, ma sœur. — Prions, mon frère,

« Soir et matin et la journée entière,

« Oui, prions, prions Dieu toujours.

— Mais, reprit Georgette craintive,

« Hélas ! il nous a vus si souvent l'oublier ;

- « Voudra-t-il écouter la parole plaintive
 « De ceux qui viendront le prier ?
 « Ah ! ma bonne *mémé*, donne-nous, je te prie,
 « Quelque moyen de l'attendrir !
 — Allez, mes chers enfants, à l'autel de Marie,
 « Au bout de ce chemin vous l'allez découvrir :
 « Adressez-vous à cette bonne mère,
 « Et, prosternés à deux genoux,
 « Priez pour obtenir son appui tutélaire :
 « Elle intercédéra pour vous.
- « C'est la mère du Christ, la céleste patronne,
 « Oui, de votre maman, comme de chaque humain ;
 « Pour tous elle est tendre, elle est bonne :
 « On ne l'invoque pas en vain. »

Depuis ce temps, et Louis et Georgette
 Renoncèrent à tous leurs jeux
 Pour faire bien souvent leur visite secrète
 A l'image de celle intercédant pour eux.

Un jour Louis à ses prières
 Joignit pour don deux tourtereaux
 Qui faisaient de l'enfant les délices bien chères.
 — Je renonce à ces deux oiseaux,
 « Dit-il, ô divine Marie !
 « Et je leur rends la liberté chérie.
 « Leur mère a gémi sur leur sort ;
 « Et toi dont l'âme est si douce et si tendre,
 « Tu me reprocherais ce tort,
 « Et tu ne voudrais plus m'entendre !

« Vois, ils volent se réunir
 « Sans doute à leur père,
 « A leur mère.
 « Marie, ah ! cela doit te plaire :
 « Daigne les nôtres secourir. »

Georgette, aux pieds de la Madone,
 Vint déposer une couronne
 Qu'elle avait faite le matin
 Des belles fleurs de son jardin.

— Daigne, Reine des cieus, dit-elle en son langage,
 « Daigne accepter le pur hommage
 « Que tous deux nous te présentons ;
 « Bien peu de chose est en notre partage ;
 « Mais de grand cœur, va, nous te l'apportons.
 « Loin que ce soit un sacrifice,
 « Si tu veux bien pour nous prier
 « Et nous rendre enfin Dieu propice,
 « Ce n'est qu'un acte de justice
 « Que tout, pour toi, sacrifier.
 « Jamais, jamais la fleur jolie
 « Ne parera mes blonds cheveux ;
 « Je n'en offrirai plus à ma mère chérie :
 « Tout sera pour toi, tout, Marie,
 « Si tu peux la rendre à nos vœux.

— Dis à Dieu qui te fit si bonne ;
 Ajoute Louis, tout en pleurs,
 « Qu'à présent de ce qu'il nous donne
 « Nous lui rendrons grâce en nos cœurs ,

« Qu'à toute heure il verra notre âme,

« Pleine d'une céleste flamme,

« S'élever pieuse vers lui.

« Nul de nous à présent n'ignore

« Qu'il bénit le cœur qui l'implore ;

« Que des mortels il est l'appui.

« Mais, s'il est sourd à ma prière,

« Si, plein d'une juste colère,

« Il veut nous punir en ce jour

« De n'avoir point encor su faire

« Assez pour lui prouver, lui marquer notre amour,

« Ah ! dis-lui qu'il prenne ma vie,

« Mais qu'il la rende à mes parents.

« Ton Fils, ô céleste Marie,

« Voulut périr pour des méchants ;

« Ferai-je moins dans ma reconnaissance

« Pour les êtres si bons dont je tiens l'existence ?

« Mourir, mourir pour eux est le vœu de mon cœur.

— C'est le mien aussi, dit Georgette,

« Ah ! plutôt que maman, prends le frère et la sœur ;

« Puis, mon Dieu, rends-la satisfaite

« Par le retour, qui peut lui donner le bonheur. »

A peine elle avait dit, qu'à travers le feuillage,

Elle aperçoit un beau guerrier

Dont les pleurs baignaient le visage,

Et qui les contemplait prier.

« C'est papa ! c'est papa ! s'écrie alors le frère, »

En s'élançant entre les bras



Il dit et s'agenouille auprès de ses enfants

Que lui tendait son tendre père.

— Oui, c'est lui, dit Georgette ; ah ! nous ne mourrons pas,

« Et nous rendrons la vie à notre mère.

« Courons, courons pour l'avertir

« D'un retour pour nous si prospère!.... »

Et se tenant la main ils allaient y courir.

Mais, s'arrêtant au milieu du bocage,
Retournant sur leurs pas, ils vont droit vers l'autel,
A la Reine des cieux rendre un touchant hommage,
Et remercier l'Éternel.

Bien, dit le père avec tendresse,

En les bénissant dans son cœur ;

« Que jamais une folle ivresse

« Ne vous empêche du bonheur

« De rendre grâce à son auteur !

« Prions, mes bons enfants, prions avant l'orage

« Pour le détourner de nos fronts ;

« Mais quand le soleil brille, et que fuit le nuage,

« Le cœur rempli d'amour, mes chers amis, offrons

« Au Seigneur notre juste hommage. »

Il dit, et s'agenouille auprès de ses enfants,

Remerciant l'Être suprême

Qui lui rend ces objets qu'il aime

Bons, pieux et reconnaissants.

Une jouissance si pure,
Sanctifiée ainsi par le plus saint devoir,

Plut à l'auteur de la nature,
Qui daigna combler leur espoir.

Nos bons enfants virent leur mère
Bientôt rendue à la santé,
Et près d'elle et de leur bon père
Goûtèrent la félicité.



DÉVOUEMENT

DE MONSIEUR AUGUSTE DENIS-AFFRE EN 1848.

Dans la grande cité dictant ses lois au monde
Pour les arts, le bon goût, l'esprit, l'urbanité,
D'où vient que tout est mort ? qu'une terreur profonde
Remplace le travail, le luxe, la gaieté ?

Plus de ces chars bruyants parcourant notre ville,
De ces actifs piétons la croisant en tous sens,
De ces bazars ouverts à la mode futile
Pour occuper les bras d'honnêtes artisans ;
Plus d'étrangers ravis en voyant nos musées,
Nos quais, nos monuments où siègent les beaux-arts ;
Tout donc a-t-il pris fin ainsi que ces fusées
Qui le soir d'une fête ont charmé nos regards ?

— Non : dans les airs encore on peut voir la coupole
De ce temple où se lit : *A l'honneur des héros !*
Et les antiques tours de notre métropole,
Et le dôme brillant protégeant le repos
Des guerriers dont le sang coula pour la patrie.
Nos théâtres nombreux sont encore debout,
La rose en nos jardins n'est point encor flétrie,

Mais silence en tous lieux, solitude partout !...

— Eh ! quoi, l'un des fléaux de la rive étrangère
S'étendrait-il, hélas ! comme un voile de deuil
Sur toutes nos maisons si riantes naguère,
Et de notre cité ferait-il un cerneil ?

— Non, des zéphyrs si doux la favorable haleine
Ne nous apporta point le miasme empesté ;
Pas un nuage au ciel, et sur la race humaine
Dieu répand en nos murs ses trésors de bonté.

— Et pourquoi de chacun l'âme est-elle oppressée
Quand l'astre bienfaisant devrait l'épanouir ?
Pourquoi n'a-t-on au cœur qu'une triste pensée
Quand l'Éternel d'en haut semble tous nous bénir ?

— Pourquoi ?... si notre ciel n'annonce pas l'orage,
Un fléau bien plus grand envahit la cité ;
Un torrent débordé, fongueux dans son passage,
Brisant tout dans son cours, ne peut être arrêté.
Des pavés enlevés d'un côté s'amoncellent ;
D'un autre sont des chars, des arbres renversés ;
De toutes parts débris, décombres entassés.
Mais quoi ! de ces monceaux mille feux étincellent ;
Cet élément terrible, il devient menaçant ;
Est-ce une lave, ô ciel ! sortant de son cratère
Que ce torrent affreux qui va tout renversant ?

— Non ; mais des maux affreux qui ravagent la terre
C'est le plus affligeant, le plus cruel de tous ;
S'il ne renverse pas, il désole une ville,

Il brise dans les cœurs les liens les plus doux,
Et ce mal effrayant..... c'est..... *la guerre civile.*

Il a donc éclaté ce fléau destructeur :
L'ouvrier est armé contre son ancien maître ;
L'ami, contre l'ami qu'il ne peut reconnaître ;
Le frère atteint le frère en sa sombre fureur ;
Le citoyen, le brave, honneur de la patrie ;
L'imberbe, le vieillard auquel il doit respect :
O honte ! ô désespoir ! des fils au cœur abject
Devraient-ils désoler cette mère chérie ?

Nos faubourgs sont féconds en ces drames sanglants :
Des guerriers, illustrés sur la rive africaine,
Vainqueurs du fer arabe et de climats brûlants,
De leur beau dévouement portent l'affreuse peine.
C'est en voulant toucher les cœurs trop endurcis
De leurs frères armés pour une infâme cause,
Qu'ils sont venus périr, périr dans leur pays
Qui devait leur offrir si juste apothéose !

O Bréa ! Négrier ! et tant d'autres héros !
Recevez et nos pleurs et nos tristes hommages ;
Mais, permettez qu'ici de vos hauts faits si beaux
Pour l'honneur du pays je déchire les pages.

Vous nommer, c'est apprendre à la postérité
Votre trépas affreux, votre noble vaillance ;
C'est de vos meurtriers citer l'atrocité ;
Et n'est-ce pas flétrir le beau nom de la France ?

Écartons, écartons ce lugubre tableau .

Tant de traits généreux en font le parallèle !
 Combien d'hommes de cœur, affrontant mille maux,
 Honorent leur pays d'une gloire nouvelle !
 Grâce à leur zèle ardent, à leurs touchants discours,
 Plusieurs des insurgés ont déposé les armes ;
 Puis nos braves soldats par leur puissant secours
 De tout bon citoyen font cesser les alarmes.

Cependant si le calme, au sud de la cité,
 Apporte ses bienfaits après tant de tempêtes ;
 L'orage dure encore effrayant d'un côté ;
 Car la guerre civile est une hydre à cent têtes.

Qui pourra la dompter ? C'est le jour du Seigneur (1),
 Verrons-nous arriver la trêve salutaire
 De ce combat affreux, criminel, destructeur
 Qui depuis trois grands jours ensanglante la terre ?

Dans d'autres temps, le peuple en ce jour admirait
 Des lévites du Christ la cohorte sacrée :
 Le pavé sous leurs pas de roses se couvrait,
 Et devant la victime auguste, vénérée,
 Grands et petits, émus, tombaient à deux genoux ;
 Les cloches annonçaient la fête solennelle
 De celui qui mourut pour nous racheter tous ;
 L'âme à l'amour s'ouvrait et plus sainte et plus belle.

Aujourd'hui quel contraste ! un effrayant tocsin
 Ainsi qu'un glas funèbre a frappé nos oreilles ;
 La fusillade encore a du soir au matin
 Troublé notre repos aussi bien que nos veilles.

(1) Dimanche 25 juin. On devait célébrer la *Fête-Dieu* dans toutes les églises

On ne respire plus qu'en attendant la mort ;
On prie avec terreur plus qu'avec confiance ;
Des blessés, des mourants on déplore le sort ;
On aspire au salut ; on craint la délivrance ;
Car le salut, hélas ! se montre ensanglanté
De la mort du coupable ou de trop de victimes ;
Et, vainqueurs ou vaincus, nous voyons la cité
Gémir encor longtemps sous le poids de tels crimes.

Pendant le feu nourri des deux camps acharnés,
Les prêtres du Seigneur, le front dans la poussière,
Avec ferveur priaient pour les infortunés ,
Que décimait alors la lutte meurtrière.

Les voûtes d'aucun temple en ces affreux moments
Ne retentissent plus de nos hymnes sacrées ;
Dans ceux qui sont ouverts, de longs gémissements
Attestent la douleur des femmes éplorées.
D'autres restent fermés ; oui, dans ce jour fatal
La *Fête-Dieu* paraît cesser d'être en usage,
Et laisser le champ libre au génie infernal
Qui veut préconiser le meurtre et le pillage.

Vers le milieu du jour, l'un de nos saints parvis,
Celui de notre antique et belle cathédrale (1),
Vient de s'ouvrir enfin. Les prêtres réunis
Vont-ils offrir encore à notre capitale
Un spectacle touchant et beau comme autrefois ?
Allons-nous des enfants et des pieuses vierges
Admirer l'innocence, ouïr les douces voix ?
L'encens va-t-il brûler ainsi que mille cierges

(1) Notre-Dame.

Le combat cesse donc ? Ah ! rendons grâce à Dieu !...
 Cependant le canon se fait encore entendre :
 L'âme se serre alors, et l'on voit du saint lieu
 Le pontife aussitôt, calme, inspiré, descendre.

Un rameau d'olivier est dans sa noble main,
 De l'autre il bénit ceux qui sont sur son passage.
 Chacun surpris, ému de son pieux dessein,
 En frémissant pour lui, pour soi reprend courage.

Son clergé vent le suivre ; un digne serviteur,
 S'attachant à ses pas, vent arrêter son zèle.

— Laisse-moi, mon ami : semblable au bon Pasteur,
 « Je dois à mon troupeau toujours être fidèle.
 « Si la moitié s'égare en ces fatals instants,
 « Je veux la ramener, arrêter sa furie,
 « Rappeler la concorde au sein des combattants,
 « Sauver des malheureux au péril de ma vie,
 « Et, s'il le faut, mourir, mourir pour mon troupeau.
 « Vous, mes frères, restez pour l'éclairer encore
 « Sur tous ses saints devoirs : votre rôle est trop beau,
 « S'il apprend, grâce à vous, les vertus qu'il ignore !...
 « Pour m'aider à calmer d'horribles factions
 « De deux seuls d'entre vous le zèle peut suffire. »

Et ce nouveau Denis part et vole au martyre
 Au milieu des sanglots, des bénédictions.

Son serviteur de loin le suit, cachant ses larmes.
 Notre digne prélat partout sur son chemin
 De ses brebis en pleurs apaise les alarmes,
 Relève le blessé de sa pieuse main,

Dans le cœur du mourant fait rentrer l'espérance,
 Et semble à tous un être et sublime et divin,
 Descendu sur la terre en signe de clémence.

Durant son long trajet sur un sanglant pave
 Attestant les horreurs de la guerre civile,
 Le pontife marchait le front calme, élevé,
 Invoquant les secours de la bonté divine.

— O Seigneur ! disait-il, les hommes égarés,
 « Et les nobles mortels arrêtant leur furie,
 « Par ton brillant soleil sont tous, tous éclairés ;
 « Fais que ton saint amour aussi les pacifie !
 « Verse dans leur esprit les trésors de la foi :
 « A tant de criminels donne l'horreur du vice ;
 « Et si leur repentir n'apaise ta justice,
 « Père irrité, ne frappe et ne punis que moi !
 « Que je sois la victime, heureuse, expiatoire,
 « Qui désarme ton bras devant tant de forfaits ;
 « Qui des bons citoyens assure la victoire,
 « Et qui dans mon troupeau ramène enfin la paix ! »

Arrivé près des lieux où la lutte sanglante
 Se continue encore avec le plus d'ardeur (1),
 Un brave commandant, devant lui se présente,
 Et s'écrie : — Arrêtez, ô digne et saint Pasteur !
 « Vous voulez haranguer des tigres en furie ;
 « Ils demeureront sourds à vos accents pieux :
 « Mon honorable chef a payé de sa vie

(1) Le faubourg Saint-Antoine.

« Le soin de se montrer, comme vous, généreux.
 « Voyez, voyez son sang, hélas ! qui coule encore... »

— Que n'ai-je devancé ce dévoûment si beau !
 « Ah ! j'aurais empêché ce malheur qu'on déplore :
 « Le Pasteur devait seul périr pour le troupeau !... »

Et le cœur affligé, mais rempli de courage,
 Denis s'avance alors au milieu des deux camps :
 A son aspect se calme une commune rage,
 Son aspect ! est-il donc discours plus éloquents ?

Les armes ont cessé de lancer leur tonnerre,
 Des deux côtés il règne un silence profond :
 Le prélat croit se voir bientôt, comme un bon père
 Entouré de ses fils que son amour confond
 Dans le saint dévoûment qui vers eux tous l'amène.

Un rempart formidable arrête ici ses pas :
 Le pontife ne peut le franchir qu'avec peine ;
 Il y parvient pourtant, puis, étendant ses bras,
 Il s'apprête à parler à la troupe rebelle.
 Semblant ainsi vouloir embrasser tout Français,
 On dirait (sa figure alors paraît si belle !)
 L'ange envoyé de Dieu pour ramener la paix.

— O mes enfants ! dit-il, vous êtes tous des frères,
 « Vous êtes des chrétiens, et vous vous égorgez !
 « Les trois mots que l'on vit inscrits sur vos bannières,
 « Malheureux ! par ici, vous les avez changés !

« L'incendie, et le meurtre, et le honteux pillage
 « A vos yeux sont-ils donc l'auguste *liberté* ?

« Ici l'égalité n'est qu'une égale rage !... »

« La haine a remplacé toute fraternité !... »

« Oubliez, oubliez les coupables doctrines

« Qu'on répandait, hélas ! en vos cœurs généreux :

« En transgressant les lois humaines et divines,

« Un peuple redevient sauvage et malheureux. »

A ces mots pleins de sens, à cette voix touchante,
Plusieurs des insurgés déplorent leurs erreurs ;
Car déjà dans leur âme une autre voix puissante
Leur avait reproché leurs coupables fureurs.

Ils paraissent émus. Les habitants en larmes...

Du faubourg où se passe un combat trop affreux

Espèrent tous enfin voir déposer les armes,

Aux cruels forcenés les assiégeant chez eux.

Le canon qui devait peut-être les atteindre

En tonnant sur leurs toits et sur les insurgés,

Le canon destructeur pour eux-mêmes à craindre,

Deviendra donc muet : Dieu les a protégés !...

La mère est à genoux à côté de sa fille

Remerciant le ciel d'avoir sauvé leurs jours ;

Le père se promet d'apprendre à sa famille

A bénir le saint prêtre auteur d'un tel secours.

Les guerriers qu'attendaient une triste victoire

Sont heureux d'espérer ne plus verser de sang :

C'était du sang français ; et, dans leur cœur, la gloire

Sur l'amour du pays n'a que le second rang.

Tous, émus, attentifs à la scène imposante
 Qu'offrent la paix, la guerre, en présence à la fois,
 Voudraient voir la première heureuse et triomphante
 Et la fraternité dicter ses saintes lois.

Tout bon Français l'espère : au Seigneur il rend grâce,
 Et son cœur dilaté bat plus à l'aise enfin.

Mais, ô ciel ! une balle a sifflé dans l'espace :
 On frémit aux deux camps. Une inhabile main
 Donna peut-être, hélas ! un tel signal de guerre ;
 Mais chacun s'en émeut, en criant : Trahison !...

Des deux côtés renaît la bouillante colère,
 Sentiment qui repousse accord, pitié, raison.
 C'est sous un feu roulant que sur la barricade
 Denis reste exposé pour ramener la paix.
 Son danger fait cesser bientôt la fusillade :
 Frapper l'homme de Dieu ! qui l'oserait jamais ?

Au sein des insurgés il s'apprête à descendre,
 Et dans ses bras ouverts il les appelle tous.
 A ce beau dévouement ils sont prêts à se rendre,
 Et plusieurs devant lui fléchissent les genoux.

Mais, ô crime ! ô forfait ! tache déshonorante
 Pour l'honneur du pays ! on voit le saint pasteur,
 Atteint d'un plomb mortel, d'une main défaillante
 Chercher à s'appuyer sur son vieux serviteur.
 Le digne homme, accouru, tombe frappé lui-même,
 Un des compagnons d'Affre est à son tour blessé ;
 Mais tous deux s'oubliant en ce malheur extrême,

Viennent mêler leurs pleurs au noble sang versé.
 Ils veulent l'arrêter ; mais avec abondance
 Ce sang coule toujours, rien ne le peut tarir :
 Insurgés, citoyens, soldats, chacun s'avance
 Pour porter dans ses bras le généreux martyr.

Les premiers, plus que tous, expriment leur tristesse :
 — Ce forfait, disent-ils, au prix de notre sang,
 « Nous l'aurions racheté. Tant de scélératesse
 « N'a pu, nous le jurons, partir de notre rang !
 « Égarés, si l'on veut, nous avons du courage ;
 « Et la lâcheté seule use de trahison. »

Ils disaient vrai : Denis rendit ce témoignage.
 Le coup était parti d'une obscure maison
 Où se tenait caché, comme dans un repaire,
 Un ennemi de Dieu, de honte revêtu,
 Qui voulut exiler la vertu de la terre ;
 Car le crime ne peut contempler la vertu.

Mortellement blessé, Denis vivait encore,
 Dieu voulut retarder son bonheur éternel
 Pour qu'il pût ici-bas voir commencer l'aurore
 De la paix qu'appelait son amour paternel ;
 Pour qu'il pût nous donner un exemple sublime
 De patience au sein des plus cruels tourments,
 D'humilité sincère en l'absence du crime,
 Et de vive espérance à nos derniers moments.

Comme on le conduisait à sa sainte demeure,
 Il voit dans son escorte un jeune combattant

Qu'il avait remarqué dans une terrible heure
Montrer, quoique bien, faible un courage éclatant.

Le prélat s'attendrit sur sa jeune vaillance,
Et prenant sur son sein l'image du Seigneur,
La présente à l'enfant qui tout ému s'avance,
Disant : « *Cela, mon fils, te portera bonheur.* »

Il le bénit, voulant de la jeune milice
Sanctifier l'ardeur, ou bien la diriger
Par la religion qui rend le ciel propice,
Et fait les vrais héros à l'heure du danger.

Porté dans les lieux saints qui forment son asile,
Il se voit entouré de ses prêtres en pleurs,
Lui-même les console et de sa main débile
Les bénit tous ainsi que ses vieux serviteurs.

— Mes amis, leur dit-il, priez pour la patrie,
« Chérissez-la toujours sans déplorer mon sort :
« Pour mon troupeau j'ai dû sacrifier ma vie ;
« Si j'ai fait mon devoir, pourquoi pleurer ma mort? »

Et, bien qu'un tel penser, quand il quittait la terre,
Dût lui montrer élément notre Juge éternel,
Il voulut les secours du sacré ministère ;
Car tout cœur pur est humble au moment solennel.

Ainsi fortifié par la manne céleste,
Comme un pieux martyr, il sourit aux douleurs,
Et de l'humanité bientôt il ne lui reste
Que le désir de voir s'éloigner nos malheurs.

— Seigneur, Seigneur, dit-il, à cet instant suprême,
« Réunis mon troupeau que j'ai vu dispersé ;
« Fais que mon sang lui soit comme un nouveau baptême,
« *Et que ce sang, mon Dieu ! soit le dernier versé !.....* »



LE COURAGE DE LA CHARITÉ

OU

LA CROIX D'HONNEUR DONNÉE A LA DIGNE SŒUR ROSALIE

EN MARS 1852.

Le vrai courage vient du cœur
Et non de la force physique :
Dans le péril l'âme énergique
Donne au bras, à la voix un stimulant vainqueur.

Veut-on prêter surtout une prompt assistance
Au faible manquant de support,
Fort de son dévouement et de sa conscience,
Sans crainte on affronte la mort.
De cette vérité citons un bel exemple
Qu'une sœur donna de nos jours (1).
Aux fictions je n'aurai pas recours :
Notre héroïne vit : celui qui la contemple
Au lit du pauvre apprend la charité :
Et qui la suit dans le saint temple,
Admire sous ses traits la douce piété.

D'un des faubourgs de notre ville,
Faubourg en misères fertile,

(1) Mademoiselle Rendu, en religion Sœur Rosalie, supérieure des sœurs de Charité du faubourg Saint-Marcel.

Elle est l'ange consolateur.
A tous les maux portant remède,
Sans cesse elle se montre ou la mère ou la sœur
De ceux qui réclament son aide.
L'espoir en tous lieux la précède,
La reconnaissance la suit.

Sous son égide maternelle,
D'autres sœurs, le jour et la nuit,
S'associant à son généreux zèle,
Combattent les fléaux de notre humanité
Qu'accroît encor la pauvreté.

L'ignorance obtient des lumières,
La maladie ou la faim des secours,
Le mourant délaissé de touchantes prières,
Grâce à ces dignes sœurs prodigues de leurs jours.

Au temps où la guerre civile
Vint déchirer et Paris et nos cœurs,
Une troupe égarée, ensanglantant la ville,
S'arrête sous les murs de nos pieuses sœurs.
Lorsque leur assistance, en ces jours de douleurs,
A tout instant peut être réclamée,
Leur porte aux malheureux ne reste pas fermée.

Un homme, ayant horreur du sang,
Bien qu'il fût entraîné dans ce coupable rang,
Vient se réfugier dans la retraite sainte.
Sœur Rosalie entend sa triste plainte,
Approuve ses regrets, veut veiller sur son sort.

Mais tous les insurgés, poussant des cris de mort,
 Envahissent bientôt la secourable enceinte.

Ils en connaissent les détours :

Combien y sont venus réclamer des secours !
 Ces vautours, au milieu de colombes craintives,
 Vers leur proie aisément se frayent un chemin ;
 Malgré des bonnes sœurs les saintes tentatives,
 Chacun d'une féroce main
 Saisit le malheureux, le traîne dans la rue
 Et s'écrie : « A genoux ! va, notre plomb vengeur
 « T'apprendra ce qu'on fait d'un lâche déserteur. »

Sœur Rosalie, à cette vue,
 Sans redouter aucun danger,
 De son corps vient le protéger.

— Mes amis, leur dit-elle avec calme et noblesse :
 « Depuis un demi-siècle, oh ! vous le savez tous,
 « De vous, de vos enfants je m'occupai sans cesse ;
 « De vos pauvres parents je soignai la vieillesse ;
 « Je vécus non pour moi, mais pour Dieu, mais pour vous.
 « Si je fus trop longtemps votre sœur, votre mère,
 « Frappez..... je me résigne à périr sous vos coups .
 « Mon sang apaisera du moins votre colère.....
 « Mais si, reconnaissants témoins
 « De mon dévouement, de mes soins,
 « Vous voulez que je vive encore ;
 « Ah ! respectez les jours de celui qui m'implore !.....
 « Ne me refusez pas ce prix de mes travaux :
 « Je pourrai vous bénir en soulageant vos maux. »

Elle dit, et des pleurs inondent le visage

De ceux qu'on vit d'abord ne montrer que leur rage :
 La vertu les désarme, et notre digne sœur
 Épargne un fratricide à la horde en fureur.

A SOEUR ROSALIE

QUI AYANT REÇU LA CROIX NE VEUT PAS LA PORTER PAR HUMILITÉ.

Salut ! salut ! noble héroïne,
 Joignant tant de courage à ta vertu divine,
 Ce trait a su mettre au grand jour
 Tes actes de vertu, passés dans le silence,
 Qui des infortunés te méritèrent l'amour
 Et de Dieu seul, la récompense !

Cacher le bien qu'on fait est un pieux dessein ;
 Mais quand il est connu, pourquoi, pourquoi le taire ?
 L'étoile de l'honneur doit briller sur ton sein
 Pour t'offrir d'exemple à la terre.

VERS FAITS DEPUIS SA MORT, ARRIVÉE LE 7 FÉVRIER 1856.

Cette modeste sœur qui fit longtemps du bien,
 Hélas ! vient de quitter la vie.
 Devons-nous la pleurer ? Ah ! gardons-nous-en bien,
 Ce serait sentiment d'égoïsme ou d'envie :
 Son âme est retournée à sa chère patrie
 Y recevoir enfin le prix de ses bienfaits.

En mourant elle vit l'aurore de la paix,
 Et cette pure jouissance
 Fut ici-bas sa récompense.

Réunie à son Créateur,
Elle doit demander des humains le bonheur.
Déjà la douce paix qui descend sur la terre
Prouve que le Très-Haut accueille la prière
De celle qui suivit toujours ses saintes lois.

O savants distingués ! héros ! et vous, ô rois !
Après une honorable et brillante carrière,
Comme elle, puissiez-vous laisser tant de regrets !
Quand on vous portera sous l'ombre des cyprès,
Puisse un peuple nombreux escorter votre cendre
 Pour la mouiller d'autant de pleurs
 Qu'à son deuil on en vit répandre !

Que votre souvenir vive dans tous les cœurs
 Comme celui de la sœur Rosalie
 Dont on doit désirer le sort ;
 Et qui, si modeste en sa vie,
 Eut tant d'honneurs après sa mort !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Le déjeuner du pensionnat.....	1
Histoire de madame Milet.....	9
Les départs.....	46
Une visite.....	64
Correspondance.....	78
Le premier examen.....	95
Singulière réception.....	107
Une entrevue.....	117
Déception, réussite, nouvelles appréhensions.....	132
L'invitation.....	140
La nocce.....	153
Les nouveaux mariés.....	172
La résolution, l'accident, la surprise.....	180
Histoire de Charles.....	194
Mémorial d'un pêcheur.....	207
Continuation de l'histoire du père de Jenny.....	218
Le bienfait dans la pauvreté.....	230
L'amie généreuse.....	236
Une rencontre.....	248
Le vœu exaucé.....	260
La brebis égarée.....	266
Histoire de la mère d'Amalia et Juanita.....	280
Conclusion.....	299

TABLE DES APOLOGUES

ET AUTRES PIÈCES INTERCALÉS DANS CET OUVRAGE.

La fumée.....	42
La citronnelle.....	43
Le cerf, la biche et l'hiver.....	55
Éloge de l'amitié et mot de Pythagore.....	57
Le jet d'eau et l'arrosoir.....	85
Les deux épis.....	90
Les deux frères.....	94
Le travail et la paresse.....	114
Le voyageur.....	127
Les deux voyageurs et le fleuve.....	128
Les brouillards de la montagne.....	138
L'homme ruiné et le brin d'herbe.....	231
La vertu timide.....	243
Le torrent et le ruisseau.....	254
Job, poème.....	306
Prière à la Madone.....	319
Dévouement héroïque de Monseigneur Denis Affre, archevêque de Paris, en 1848.....	327
Le courage de la charité. (Traité relatif à la sœur Rosalie.).....	340

FIN DE LA TABLE.

